MARCEL ALLAIN

# CINQ MORTS ASSIS !

Roman Policier

2 F.

Collection REX

MARCEL ALLAIN

# CINQ MORTS ASSIS !

Grand Roman Policier inédit

Agence Parisienne de Distribution
ÉDITEUR
8, Rue du Croissant, 8
PARIS (2e)

*Copyright 1953 by Marcel Allain, Paris.*

DÉJA PARU DANS LA
MÊME COLLECTION

## LE BACILLE B. X. 766
par Edward Brooker

---

## LE MAGE DE L'HIPPODROME
par Jean-Toussaint Samat

---

## LES SEPT PIVOINES
par Max-André Dazergues

• • •

*Pour paraître le 15 Novembre*

## LE MORT A LA FENETRE
par Jean-Toussaint Samat

# CINQ MORTS ASSIS !

GRAND ROMAN POLICIER INÉDIT

par

Marcel ALLAIN

●●●●●

## CHAPITRE PREMIER

— Zut !... fit David Dare.

Et, tout de suite après, il proféra, d'un ton convaincu :

— Le Chef est un idiot !...

Puis encore :

— L'endroit est célèbre pour son pendu... Bon !... Mais ça n'est pas une raison pour que je m'y casse la figure ?

Sur quoi David Dare ne dit plus un mot, pendant quelques secondes, parce que son avion, saisi dans un remous aérien, menaçait de « s'engager » et réclamait toute son attention.

Depuis Villacoublay, cependant, où il avait pris le départ, les choses avaient marché toutes seules. Le moteur tournait rond. Les commandes n'avaient ni trop de « mou », ni trop de « dur ». Et il faisait un temps superbe ! Un de ces ciels bleus, qui sont la splendeur des étés parisiens...

Oui ! mais, dans ce ciel, un soleil furieux flambait, et dame !... franchissant la boucle de la Seine, puis atteignant la forêt de Saint-Germain — cette forêt qui est en effet célèbre pour son pendu légendaire — David Dare avait dû reconnaître, une fois de plus, les méfaits de la chaleur.

L'atmosphère que les terriens devaient trouver si pure et si tranquille, était, en réalité, parcourue de lames aériennes. Au moment où l'on s'y attendait le moins, on se sentait « pompé », ou encore projeté vers les nues, tout comme si quelque géant s'était amusé, de son souffle, à faire voltiger dangereusement l'oiseau de toile !

Le remous vaincu, David Dare reprit :

— Avec cela que c'est une idée vraiment intéressante, de vous envoyer patrouiller dans l'atmosphère !... Du diable ! si c'est là que je trouve à me distinguer !... Bon !... C'est tout de même quelque chose d'être, en somme, le premier inspecteur de la Sûreté chargé d'assurer la police dans le ciel parisien !

Il vira légèrement. Au-dessus de la carlingue, il se pencha...

Paris était tout proche. Paris la ville immense !... La ville que chacun croit connaître, et que personne, peut-être, ne connaît tout à fait...

Malgré lui, le jeune homme fronça les sourcils.

Paris, c'était son champ de bataille. Puisqu'il appartenait désormais à la police, c'était là qu'il devrait faire ses preuves, se distinguer, remporter des victoires qui lui vaudraient un avancement rapide.

David Dare répéta :

— Allons !... Ils ne vont pas se décider à faire un petit tour dans les nuages... les assassins ?...

Et il haussa les épaules...

Une idée toute nouvelle, en effet, que celle de cette patrouille aérienne. Mais, bien entendu, il n'était pas dupe des instructions qu'on lui avait données.

« Surveiller les avions qui, trop souvent se permettaient de survoler la capitale,

Poursuivre les délinquants. Veiller en un mot, au respect du code aérien. »

...Bah ! il s'agissait bien de cela ?

Tout bonnement, le patron, Havard, avait une peur terrible des manifestations de la rue !... C'était sa « bête noire », à cet homme !... Alors, sans arrêt, sans cesse, il s'ingéniait à trouver des précautions nouvelles, qui puissent lui permettre de surveiller la capitale... sans trop en avoir l'air !

L'avion de patrouille, l'avion que David Dare pilotait, en tant que simple inspecteur de la Sûreté, était, en somme, bien qu'on ne l'avouât point, destiné à cela !

Le jeune homme, de nouveau, pesta :

— Zut !... Voilà qu'ils recommencent à me télégraphier des âneries ?

Devant lui, sur le tableau de bord, une petite lampe rouge s'allumait et s'éteignait, suivant un rythme mesuré. Cela faisait des éclats longs, des éclats brefs. Tout l'alphabet Mors de la télégraphie ordinaire, en somme ! Et David Dare se mit à lire le message qu'on lui transmettait :

« Portes-tu des chaussettes de laine ? » passait gravement la voiture de police qui se mettait en rapport avec lui. « Préfères-tu des chaussettes de fil ? Quand on a les pieds mouillés... »

David Dare haussa, une fois encore, les épaules.

— Et dire qu'ils se croient drôles les opérateurs !... soupirait-il.

Il appuya sur son manipulateur et répondit :

« Je n'aime pas les demi-mesures... Ni chaussettes de laine... ni chaussettes de fil !... Des bas de soie ! »

Un remous nouveau interrompit ces expériences télégraphiques, qui devaient ahurir quelque peu, les amateurs qui, à terre, s'efforçaient, assurément, de capter les messages officiels.

Pas commode, cette région, où la forêt et la Seine semblaient s'entendre, à merveille, pour provoquer des remous aériens ! Non ! pas commode !...

Et David Dare s'affaira à sa manœuvre...

Un peu plus de gaz, pour donner plus d'élan à l'avion... Gauchir, aussi !... Eh ! eh !... le remous n'aurait pas le dernier mot ?

Il regarda le tableau de bord...

L'aiguille du compte-tours indiquait un régime régulier. Les appareils de pilotage sans visibilité demeuraient stables. La circulation d'huile était parfaite...

— Allons !... ça va !... bougonna-t-il. Ils se sont tus, les crétins de la roulante ?

Et puis, brusquement, un juron furieux fusa entre ses lèvres...

— Tonnerre de mille malédictions !...

A l'instant même, un bruit formidable couvrait sa voix...

La chose, aussi bien, ne durait que quelques secondes. Cela se passait si vite, même, que David Dare, avait à peine le temps de comprendre ce qui survenait !

Arrivé d'on ne savait où, tombé d'un nuage sans doute, passant avec la rapidité d'une flèche, un avion venait de le frôler, plongeant devant son propre appareil à une vitesse telle qu'il semblait prêt à s'écraser sur le sol...

Et, naturellement, David Dare devait se cramponner à ses commandes.

Son avion rencontrait, en effet, le sillage de l'autre appareil. En terme technique, il était, ce qui s'appelle « soufflé ». Juste ce qu'il fallait pour perdre toute stabilité, s'engager sur une aile, connaître la terrible perte de vitesse... et venir s'effondrer sur le sol !

Rien de tout cela, pourtant, ne se produisit.

David Dare n'était peut-être pas un pilote extraordinaire. Tout de même, il pouvait se targuer d'avoir un sang-froid à toute épreuve. Et ce sang-froid le sauvait en cette minute périlleuse...

Instinctivement, il mettait toute la sauce, puis, poussant le manche en avant, il se laissait tomber, pour gagner de la vitesse.

Moins de deux secondes plus tard, David Dare avait rétabli son appareil.

Tout de même, si le péril était écarté, le jeune homme pouvait s'avouer qu'un instant, il avait redouté la catastrophe !

Et, de nouveau, étant doué d'un caractère ...doux, il s'emportait d'une colère furieuse :

— Mais, c'est un fou, cet animal là ?... Mais, c'est une crapule ?... Mais il mériterait qu'on lui retire son permis !...

Il vira court, se pencha sur une aile, chercha l'appareil qui venait de le frôler, et, par miracle, de l'éviter...

Alors, tout de suite, il s'étonna encore.

Cet appareil inconnu, cet avion que l'on semblait piloter en dépit de tout bon sens, avait tranquillement continué sa course !

Il était à quelque distance. Il survolait, à les toucher, les cimes des arbres de la forêt. Ne se préparait-il pas à atterrir, d'aventure ?

David Dare jura :

— Mon gaillard, tu ne l'emporteras pas en paradis !... Le temps de te rejoindre... de

te filer jusqu'à ton atterrissage... et je t'apprendrai à faire des « queues de poisson » dans le ciel !..

Et puis, il demeura muet, vraiment stupéfait de la manœuvre de l'aviateur qu'il surveillait.

L'appareil, soudain, avait rebondi au ciel. Puis, brusquement, il s'était mis en descente...

Oh ! il n'y avait pas à s'y tromper !... Cet aviateur tout bonnement, s'apprêtait à reprendre le sol, sur le grand champ de manœuvres, qui, à proximité de la maison de la Légion d'Honneur creuse, dans les massifs de la forêt de Saint-Germain-en-Laye, une grande place complètement chauve.

— Eh bien ! pensa David Dare, il n'a pas les foies celui-là !... Après m'avoir soufflé de la sorte, il atterrit sous mon nez !...

Et puis, il se mit à rire...

Est-ce que l'on savait, parmi les pilotes, qu'il y avait une patrouille de l'air ?... Est-ce que, jusqu'à présent, les routes du ciel n'avaient pas, pratiquement, échappé à toute surveillance policière ?

Sûrement cet aviateur ne se doutait aucunement de la qualité du pilote qu'il venait de frôler ! Il ne devait pas, même, songer qu'il risquait bel et bien un retrait de son permis !...

— Nous allons rire !... pensa David Dare.

Il remit la manette des gaz en avant. Il accéléra sa descente...

Oui, c'était bien cela ! L'autre appareil s'orientait face au vent, allait atterrir, atterrissait...

— Pas trop mal !... apprécia David Dare. Mais on va faire mieux !...

Il imita la manœuvre. Il fut, lui aussi, à quelques mètres du champ de manœuvres, et, doucement, prit contact.

L'appareil qu'il poursuivait roulait encore, que David Dare, cabrant ses plans pour freiner, s'arrêtait lui-même.

D'un bond leste, le jeune homme sauta sur le sol.

— On va rire !... répétait-il.

L'autre apareil venait, enfin, de stopper. Leste aussi, l'aviateur enjambait la carlingue, sautait à terre, et venait au-devant de lui.

Alors, David Dare s'immobilisa...

De nouveau, un étonnement le saisissait.

Un aviateur ?... Non pas ! Une aviatrice !...

Il voyait, devant lui, la charmante silhouette d'une jeune fille. Elle venait de dégrafer la mentonnière de son passe-montagne. Des cheveux blonds s'en échappaient...

Et elle riait !... elle riait !...

Courant au-devant de lui, David Dare vit l'inconnue agiter joyeusement la main :

— Bonjour ?... demandait-elle. Je vous ai soufflé, hein ?

Et, avant qu'il répondit :

— Figurez-vous que je ne vous avais pas vu du tout !... Un maudit petit nuage m'avait avalée... Et je me croyais beaucoup plus haut !... Dites donc, vous avez failli me faire tuer ?...

Alors, désarmé par tant de candeur, David Dare riposta :

— Etes-vous bien sûr que c'est moi qui étais dans mon tort ?

Mais le plus joli des éclats de rire lui fit réponse.

— Je n'en suis pas sûre du tout... Ou du moins si !... J'ai toujours cru, quant à moi, qu'un homme bien élevé devait se reculer pour laisser passer une femme ! — Ce n'est pas votre avis ?

Et puis, tandis qu'un rire sonnait encore, la jeune fille repartait :

— Mais vous faites une tête d'un grognon !... Bah ! personne n'est mort, mon cher ?... Venez boire un porto ?

David Dare, en atterrissant, s'attendait peut-être à beaucoup de choses. Pas à cela !... On lui offrait un porto ?...

Il questionna :

— Où diable, voulez-vous que nous allions le boire ? Et d'abord, qui êtes-vous, mademoiselle ? Moi, je me présente : David Dare, Inspecteur de la Sûreté, chargé de la patrouille aérienne...

Il pensait peut-être, l'excellent garçon, produire quelque effet, en énumérant ses titres ?

La jeune fille riposta, tout simplement :

— Bon !... Bon !... Que vous soyez le cousin du Président de la République, cela n'empêche pas qu'il fait soif !... Vous acceptez un porto, oui ou non ?...

— Oui ! Mais je répète : où ?...

— Eh !... A la villa Verte, parbleu !...

— A la villa Verte ?

— Mon cher, fit la jeune fille, sans reproche, d'où arrivez-vous ?... De la lune ?... Vous ne connaissez pas la villa Verte ?... Par là, tenez !

Elle tendait une main mignonne. David Dare vit briller, aux derniers rayons d'un soleil qui descendait à l'horizon, de petits ongles roses qui ressemblaient à des diamants.

Alors, il accepta.

— Allons !... Mais pourquoi connaîtrais-je la villa Verte ?

— Un club d'aviateurs, mon cher !

— Vraiment ? Ici ?...

— Naturellement, ici !... Pourquoi croyez-vous que j'ai atterri sur ce champ de manœuvres, si ce n'est pour aller à la villa Verte ?...

David Dare ne répondit pas...

Cette conversation qu'il soutenait avec une jeune fille inconnue, lui semblait, à la vérité, à ce moment, complètement incohérente.

Comment diable, pouvait-il y avoir, à St-Germain-en-Laye, ville paisible entre toutes, et qui ne comporte pas un camp d'aviation, une villa, verte ou pas, qui fut un Club d'aviateurs ?

Seulement, la jeune fille s'était mise en marche :

— Un instant ?... demandait-elle. Le temps de me rendre présentable... Vous comprenez que je ne veux pas vous faire honte ?...

Elle avait couru à son avion. Elle en escaladait la carlingue. Trois minutes plus tard, elle sautait de nouveau sur le sol. Mais sa combinaison masculine, avait été remplacée par une jupe trotteuse qui lui seyait à merveille...

— Là !... déclarait-elle. En route ! Pas de danger pour les appareils. Au sol : il n'y a pas un souffle d'air... Vous venez, mon cher ?

— Je vous suis ! accepta David Dare.

Cette petite fille audacieuse, effrontée, même, et que rien ne semblait capable de troubler, l'amusait infiniment...

Une petite bonne femme bien moderne, en vérité ! Cela vous pilotait un avion rapide, avec une crânerie merveilleuse. Et pas même une excuse, quand, avec une folie évidente, elle venait de risquer d'occasionner une catastrophe abominable ?...

Aux côtés du jeune homme, maintenant, l'inconnue bavardait :

— Mauvais sol, ce champ de manœuvres !... Vous, avec vos bottes, vous ne sentez pas les cailloux ?... Mais, moi, avec mes petits souliers...

Elle avait, en effet, de tout petits souliers. Des souliers fort élégants, même, et qui gantaient, à merveille, le plus petit pied du monde.

C'est qu'elle était jolie, la mâtine !...

Mais elle n'avait guère l'air de l'ignorer. Du rire demeurait dans ses prunelles, cependant qu'à l'improviste, et sans trop en avoir l'air, elle dévisageait son compagnon.

— Vous ne dites rien ?... reprenait-elle bientôt. Vous m'en voulez toujours ?... Quel rancunier vous faites !

— Mademoiselle, vous me jugez fort mal. Non, je ne vous en veux plus !... Et même, je bénis le ciel...

— Allons, bon !... interrompait la jeune fille. Voilà que j'ai ouvert le robinet des fadeurs ?... Vous allez me faire des compliments ?... Vous bénissez le ciel de m'avoir rencontrée ?... Menteur !... Vous ne savez pas même comment je me nomme ?

— J'allais vous le demander ?

— Et moi, je ne vous répondrai pas !... Si !... Mais vous allez vous contenter de mon prénom ?... « Hélène » pour vous servir..., Monsieur Dare.

Elle se remettait à rire.

Et, soudain :

— Au fait, si vous n'aimez pas le porto ?

— J'aime le porto, quand une jolie main me le verse...

— C'est bien cela ! reprit la jeune fille... Le robinet des fadeurs !... Je l'avais dit !

Ils avaient traversé dans son entier le champ de manœuvres. A droite, la grande route s'apercevait, auréolée de la poussière que les autos, lancées à toute vitesse, et se suivant à la file, soulevaient en tourbillons. A gauche, il y avait une sorte de petite buvette champêtre. Des cyclistes y vidaient des canettes de bière.

— La villa Verte ? interrogea David Dare.

Mais la jeune fille tendait la main.

— Non, certes !... Là !... tenez !... Dans les arbres ?...

David Dare croyait connaître la forêt de Saint-Germain. Souvent, il s'y était promené. N'importe ! il n'avait jamais remarqué, à cet endroit-là, disparaissant presque dans les arbres qui l'entouraient, cette maisonnette que la jeune fille lui désignait du doigt.

Une villa « verte », en effet ! Des tuiles verdâtres comme toiture... Des volets peints en vert... Une clôture, même, faite d'une solide grille, que l'on avait déshonorée d'une effroyable couleur verte...

Mais cette demeure paraissait abandonnée ?

Dans le jardin, assez vaste, qui l'entourait, des herbes folles poussaient dru. Une pergola, d'ailleurs presque en ruines, disparaissait sous des rosiers si touffus, qu'il fallait les deviner retournés à l'état sauvage.

Et personne !... Rien qui indiquât une présence dans cette maison, à l'aspect parfaitement abandonné !

David Dare s'étonna :

— Vous êtes certaine qu'il y a là un club d'aviateurs ?

— Puisque je vous le dis !... Seulement, cela vient d'être acheté... On n'a pas encore commencé les travaux !... Bah ! cela ne fait rien ?... On a, tout de même, garni la cave ! Et j'ai la clef...

Elle venait, en effet, de tirer d'un petit sac, accroché à sa ceinture, à la façon d'une cartouchière militaire, une mince petite clef qu'elle introduisait dans la serrure.

— Aidez-moi, voulez-vous ? demandait-elle.

La porte du jardin résistait, en effet. Il devait y avoir longtemps qu'on ne l'avait pas ouverte. Quand elle se décidait à tourner sur ses gonds, un grincement sinistre retentissait.

La jeune fille interrogea :

— Ce n'est pas amusant, ce jardin qui a l'air d'une forêt vierge ?... Par malheur, l'intérieur de la maison est à l'avenant !... Bah ! nous trouverons bien deux sièges pour nous asseoir ?... Et qu'avons-nous besoin de plus ?

David Dare ne répondait pas...

C'était une chose extraordinaire et dont il avait à demi conscience. Son cœur battait plus vite dans sa poitrine. Une sorte d'angoisse lui étreignait la gorge.

Que diable signifiait tout cela ? Cette jeune fille tombant des nues, et manquant de le culbuter sur la route aérienne ?... Cette invitation à prendre un porto dans un club d'aviateurs soi-disant installé à Saint-Germain ?... Et cette maison déserte, ce jardin où les fleurs sauvages embaumaient, et que l'on aurait cru à des centaines de lieues de tout endroit civilisé ?

— Tonnerre !... pensa David Dare ; je me souviendrai de cette aventure !...

Mais la jeune fille était jolie... Mais elle riait toujours gaiement !... Mais elle avait une façon d'avancer, qui faisait que chacun de ses pas semblait un pas de danse.

Quel âge pouvait-elle avoir, aussi bien, cette petite ? Dix-huit ou vingt ans, peut-être ?... David Dare en comptait vingt-cinq... A vingt-cinq ans, l'aventure, quand elle se présente, a toujours un visage attirant et charmeur !

Et puis, les choses allaient très vite, encore une fois...

La porte du jardin refermée, la jeune fille traversait les massifs, coupait à travers ce qui avait été, jadis, une pelouse, atteignait un perron, dont les marches étaient verdies de mousse.

— Ce n'est pas demain que l'on organisera une fête ici ! plaisantait-elle. Pourtant il paraît que la cagnotte est riche... Avec de l'argent, on peut tout arranger, n'est-ce pas ?

— Certainement...

— Attendez que j'ouvre la porte ?... Oh ! elle est très dure !... A ma dernière visite, j'ai cru que je ne pourrais pas entrer...

Elle avait glissé une deuxième clef dans la serrure. Sans peine, celle-ci jouait...

Mais, comme l'intrigante jeune fille appuyait sa main mignonne au battant de la porte, celui-ci se refusait à lui livrer passage !

— Je vous l'avais dit, que c'était dur !... Donnez un coup d'épaule, voulez-vous ?

David Dare ne pouvait refuser...

Il s'accota contre la porte, et, de toute la force dont il disposait, la heurta de l'épaule...

Alors, brusquement, violemment, la porte s'ouvrit devant lui... s'ouvrit si facilement, en offrant si peu de résistance, qu'il trébucha, pensa qu'il allait perdre l'équilibre, et tomber sur le sol...

Il tomba, en effet...

Il tomba, le malheureux, dans une sorte de trou noir, dans une trappe qu'il n'eut pas même le temps de voir...

Il tomba !...

Il eut l'impression qu'il dégringolait à quelque abîme épouvantable...

Un cri terrible jaillit de ses lèvres... Un cri de détresse... Un cri de colère... Un cri de menace aussi...

Le dominant, un éclat de rire résonnait...

Un éclat de rire qui cessa net.

Après une chute, qu'il n'était pas loin d'estimer à cinq ou six mètres de hauteur, David Dare, venait de rouler la tête la première sur le sol...

Etourdi, assommé, il demeura quelques secondes incapable de proférer un son, de tenter un geste.

S'était-il blessé gravement ?

Allait-il mourir là ?

Lentement, la conscience lui revint. Alors, faisant appel à toute son énergie, il se redressa, se mit à genoux.

David Dare comprit à l'instant qu'il était dans une sorte d'oubliette.

Une nuit épaisse, une nuit noire, une nuit d'encre, régnait autour de lui, pesait sur ses épaules, l'accablait...

L'air qu'il respirait, aussi bien, était chargé d'humidité, lourd de relents méphétiques.

Il prêta l'oreille. Il écouta de toute son âme...

Mais le silence était profond, absolu !

Aucun bruit ne parvint jusqu'à lui. Il eut, seulement, l'impression étrange, affolante, qu'il entendait son cœur battre à grands coups dans sa poitrine...

## CHAPITRE II

Quelques secondes se passèrent...

Si parfaitement ahurissants étaient les événements que David Dare venait de vivre, si violente avait été la chute terrible qu'il avait effectuée, que le jeune homme était, assurément, pardonnable d'avoir quelque peine à retrouver son ordinaire sang-froid.

David Dare, cependant, était brave. Surtout, il possédait, mieux que quiconque, le courage spécial qui fait qu'un homme domine une douleur physique, au point de l'oublier, de la mépriser totalement, alors qu'il a le devoir d'agir et de réfléchir.

Péniblement, David Dare se mit debout. Il grommelait :

— Ça !... alors !...

Et puis, la vie revenant en lui à flots, il s'emporta d'une nouvelle colère :

— Mais, tonnerre de tonnerre !... Je viens de me faire prendre au piège, on dirait ?...

La chose semblait, en effet, évidente...

Il suffisait de réfléchir aux événements qui venaient de se suivre, de s'enchaîner, pour comprendre qu'ils n'avaient pu se succéder par l'effet du seul hasard.

Cet avion qui avait failli bousculer le sien, qui l'avait frôlé, avait, assurément, volontairement jailli du ciel, pour se précipiter sur son appareil...

N'était-ce pas volontairement, aussi, qu'après avoir attiré son attention, la jeune fille avait atterri sur le champ de manœuvres, bien en vue, et pouvant à juste titre escompter qu'il vint se poser à ses côtés ?...

Et puis, cette sorte de flirt, à façon innocente, qui, tout de suite, s'était engagé !...

Pourquoi cette invitation à prendre un porto, s'il ne s'était agi de l'amener là, dans cette villa Verte, où la trappe l'attendait, toute préparée, dès qu'il aurait ouvert la porte ?

Il calcula, furieux :

— La porte n'était pas dure !... Celle du jardin ne fonctionnait pas... Mais celle de la maison s'ouvrait le plus facilement du monde !... Donc, c'est exprès...

Mais il n'achevait pas !

Qu'avait-il besoin de s'affirmer, à lui-même, que la jeune fille l'avait volontairement fait trébucher dans l'oubliette où il gisait désormais ?... N'était-ce pas l'évidence absolue ?

Et, cependant, tout à coup, il s'avoua :

— Voyons !... Voyons !... Mais comment pouvait-elle savoir que je survolerais Saint-Germain ?... Quand je suis parti de Villacoublay, je ne me doutais pas moi-même de la promenade que je ferais ?...

Il pensa encore :

— Elle a « pu » me suivre... Il est « possible » qu'elle m'ait accompagné depuis mon départ du terrain... Bon !... Mais alors ?...

Et, de nouveau, il n'acheva pas.

L'aventure dont il était victime avait quelque chose de si stupéfiant, qu'il n'osait point même se l'expliquer à lui-même.

On l'avait attiré là !... On l'avait fait tomber dans cette trappe béante, derrière la porte qu'on lui disait de repousser... Cela, c'était certain...

Mais il fallait comprendre dans quel but, et pour quel motif, cela s'était accompli ?

Il écouta de nouveau. Le silence total, absolu, continuait :

— Ah ça !... frissonna David Dare, est-ce que l'on voudrait m'assassiner ici ?...

Mais à quoi diable aurait-il pu servir de le tuer ?

— Je n'ai rien sur moi de précieux... Je suis parfaitement inconnu de tous... Je suis un pauvre inspecteur de la Sûreté qui n'est nommé que depuis quelques jours... Personne ne m'en veut encore ! — Alors ?... Alors ?...

Il calcula :

— Mon appareil ?... On prétendrait voler mon appareil ?

Mais il est parfaitement impossible de voler un avion ! Tout de même, les aéros ne sont point encore si nombreux dans le ciel, qu'ils puissent atterrir, n'importe où, sans attirer l'attention.

Sur un terrain classé, sur un aérodrome, un voleur serait vite repéré. Ailleurs, c'était pire !

Quel aviateur, se posant au hasard d'une panne, dans une plaine déserte, n'a pas remarqué, avec stupéfaction, que trois minutes après son atterrissage, plus de cinquante curieux ont surgi d'on ne sait où ?...

— Alors ?...

Alors, il ne s'agissait pas, seulement, de voler son appareil ?...

— Et il ne doit pas davantage s'agir de me tuer !... pensa David Dare. Bon !... C'est toujours quelque chose... Mais ce quelque chose ne me fait pas comprendre l'aventure !

Il s'était mis debout. Il se tenait immobile. A tâtons, avançant le pied, se demandant si quelque autre trappe, si quelque autre gouffre n'était point là, pour l'engloutir, il avança...

Six pas en ligne droite. Et puis, un mur !

Le plus ordinaire des murs : celui d'une cave. Il tâtait des mœllons. Il en vérifiait l'humidité, les liens de terre. Prudemment, il y cogna de son poing. Pas de bruit !... Tout juste, un écho sourd et qu'on ne pouvait entendre...

— Bon !.. calcula le jeune homme. Une cave creusée à même le sol... Et je ne vois pas même où se trouve la trappe par laquelle j'ai dégringolé... Eh bien ! cela va être facile, de sortir d'ici !...

Car, tout de suite, et fort naturellement, en homme vaillant, qui ne se laisse jamais abattre, il avait immédiatement conçu la volonté de s'évader...

Mais, s'évade-t-on d'une oubliette ?

Mais, le moyen de sortir d'une cave qui paraissait profondément enterrée dans le sol ?

Il songea :

— La trappe est trop haute pour que je puisse sauter... S'il n'y a pas un autre passage qui permette de quitter ces lieux...

Il entreprit, prudemment toujours, tenacement aussi, de faire le tour de la pièce souterraine dans laquelle il venait de choir...

Longtemps, il suivit le mur. Ses doigts tâtonnants discernèrent l'encadrement d'une porte solide...

Et, cette fois, il s'arrêta, immobile...

Chose étrange, à ce moment où il découvrait une porte — ce qui était peut-être la possibilité du salut — une pensée bizarre lui traversait l'esprit :

— Ah ça !... Mais, voyons, tout à l'heure... j'ai dit des sottises ?... A supposer que cette aviatrice m'ait suivi depuis que j'ai pris mon vol, cela ne prouverait pas grand chose !... Elle n'aurait pu deviner que j'aurais précisément à venir aux environs de la villa Verte, où la trappe était préparée pour m'engloutir ?

Et puis, il jura tout à coup :

— Mais, tonnerre de nom d'un chien !... Si j'ai survolé Saint-Germain, c'est que, par télégraphe, la voiture de police m'a donné l'ordre de me rendre dans cette région !... Alors ?... Alors ?... Faudrait-il inventer que cette misérable jeune fille connaissait d'avance, les ordres qui allaient m'être donnés ?... Il y aurait donc une fuite dans les services de la Sûreté ?...

Il haussa les épaules. La colère qui le secouait, le faisait taper du pied...

Ce qu'il inventait là, était fou, stupide, grotesque ! Il se le déclarait à lui-même. Mais, tout de même, les faits étaient les faits, et il ne servait à rien de vouloir les nier ?

Impossible de croire que l'abominable aventure dont il était victime pût être le fait d'un hasard...

Il fallait que tout ait été combiné, prévu... Si on l'avait pris au piège, c'est qu'on avait voulu l'y prendre !...

Et de nouveau, il se demanda :

— Dans quel but ?...

...Et puis, cessant de raisonner, cédant à une sorte de vertige qui était, d'ailleurs, bien naturel, il se rua sur la porte, essaya de l'enfoncer d'un coup d'épaule.

Une porte, parbleu ! cela communiquait avec quelque chose : un passage ? un escalier ?... Il fallait qu'il put la franchir, cette porte !...

Mais elle était faite de chêne épais !...

Mais, en dépit des coups furieux qu'il lui assénait, elle ne paraissait point prête à céder !...

— Alors ? se demanda David Dare, je suis prisonnier là pour longtemps ?

Et, pour la première fois, ce garçon qui était assurément brave, sentit la peur s'infiltrer en lui...

Dans les pires périls chacun réagit, évidemment, de façon différente.

David Dare était, à la fois, un garçon emporté et réfléchi. S'il pouvait, par moment, se livrer à des actes violents, cela n'empêchait pas qu'après, il était fort capable de raisonner, de calculer, de s'attacher à la vérification des petits détails, qui, seuls, parfois, permettent de comprendre une vérité fugitive.

Immobile, maintenant, il se déclarait :

— La porte ne cédera pas ! Avec mes poings, je n'arriverai jamais à l'enfoncer... Alors, je n'ai sans doute qu'à attendre que quelqu'un vienne me trouver ?...

Il se dit, et cela semblait logique :

— On ne m'a pas tué... Or, rien n'était plus facile ! D'autre part, il est évident que, dans cette maison abandonnée, mes appels les plus désespérés ne sauraient être entendus... Rien de mieux à faire, en conséquence,

qu'à patienter ! Si l'on s'est emparé de moi, c'est pour un but quelconque... Quand je connaîtrai ce but, je saurai comment lutter contre mes adversaires !

Seulement, s'il se décidait à patienter, la vérité était que la patience n'était pas son fait.

Vingt minutes plus tard, le jeune homme recommençait à suivre la muraille, lui assenant, de temps à autre, de violents coups de poing, et devant, hélas ! se persuader, régulièrement, qu'il ne disposait d'aucun moyen possible pour s'évader du piège où il était prisonnier.

La cave devait avoir une forme régulière De nouveau, la porte se trouva devant lui...

— Bon ! se demanda-t-il, les planches sont trop solides pour que je les enfonce !.. Mais la serrure ?... Si je pouvais faire sauter la serrure ?

Il la chercha. Elle se trouva sous ses doigts. Il s'agissait d'une serrure épaisse et qui ne paraissait pas même rouillée...

Avait-on donc, tout récemment, aménagé cette prison souterraine, dans laquelle on l'avait fait choir ?

Si cela était, aucune chance pour qu'il en put sortir !

Certes, dans les romans, les personnages qui se trouvaient dans de telles situations, réussissaient, d'ordinaire, de façon miraculeuse, des évasions impossibles...

Mais l'aventure réelle, se présentait de toute autre façon ! Des murs propres à déjouer toutes les attaques. Une porte qu'il ne pouvait songer à enfoncer. Une serrure qu'il était bien incapable de forcer sans disposer d'aucun outil...

— Tonnerre !.. s'emporta de nouveau le jeune homme.

La rage qui le secouait, lui fit tenter une manœuvre enfantine.

Il saisit le bouton de la porte... Il voulut le secouer, l'arracher...

Et il faillit crier de surprise, tant son étonnement était extrême !

Sans la moindre difficulté, le bouton de cette porte... tournait sous ses doigts...

Et la porte s'ouvrait !

David Dare connaissait à cette minute un ahurissement tel, qu'il en demeurait immobile.

Comment ! on l'avait fait tomber dans une oubliette pareille... et l'on avait oublié d'en fermer la porte ?...

Oh ! cela, même, était si parfaitement incroyable, qu'il ne pouvait se résoudre à l'admettre.

Si cette porte était ouverte, c'était qu'on avait voulu qu'il pût la franchir...

Mais, encore une fois, une question, alors, s'imposait à son esprit :

Dans quel but ?

Franchir cette porte, faire un pas en avant, n'était-ce pas, de nouveau, tomber dans un piège plus redoutable encore ?

Il se mit à genoux. Dans le noir absolu, il avança lentement, dépassant le seuil, tâtant de ses deux mains, le sol qui se trouvait devant lui.

Mais le sol ne paraissait dissimuler aucune embûche

Mais, il acquérait vite la conviction qu'il venait de pénétrer dans un couloir, fort ordinaire, assez étroit, le couloir d'une cave qui ne semblait présenter rien de particulier.

— Ah ça !... Je dors tout éveillé ... pensa le jeune homme.

Et puis, parce que la nature humaine est ainsi faite, il songea tout à coup :

— Ah ça !... Mais tout cela ne serait-il pas le résultat d'une aventure purement comique ?... Je n'aurais pas dégringolé dans une cave, parce que, tout simplement, on aurait oublié de fermer la trappe qui se trouve derrière la porte d'entrée de cette maison ?

Il crut avoir deviné la vérité pendant une seconde...

Et puis, tout à coup, il se reprit :

— Non !... Même cela n'est pas possible !... Si ma chute n'avait été qu'un accident, la jeune fille qui m'accompagnait aurait crié, m'aurait demandé si j'étais blessé... Et puis, sapristi ! on n'aurait pas refermé la trappe sur ma tête ...

Il s'était relevé. Prudemment, toujours, il continua d'avancer...

Soudain, il buta. Un obstacle était là. Lequel ?...

Il le reconnut tout de suite. Rien d'extraordinaire et rien d'apeurant ! Ce couloir aboutissait à un escalier. Il venait d'en rencontrer la première marche.

Alors, s'efforçant de plaisanter encore, David Dare se décida :

— Eh bien !... un escalier, c'est fait pour monter ?... Montons !

Il gravit les marches une à une. Il les comptait. Il y en avait dix-huit. A la dix-huitième, une porte se trouva de nouveau devant lui.

— Cette fois, j'imagine qu'on l'a fermée, celle-là ?

Il chercha le bouton. Sans difficulté encore, il tourna sous ses doigts...

David Dare ouvrit cette porte. Tout de suite, il éprouvait un immense réconfort.

La porte ne s'était pas entrebâillée, qu'il apercevait la lumière qui est un peu de la vie humaine...

D'ailleurs, point difficile de noter l'endroit où l'escalier de cette cave l'avait conduit ! Il se trouvait dans l'antichambre de la villa Verte. A sa gauche, il voyait, à merveille, la porte d'entrée qu'il avait franchie quelques instants plus tôt. Ne distinguait-il pas, même, sur le dallage de mosaïque, la trappe quadrangulaire que l'on avait refermée, et qui, tout à l'heure, s'était trouvée béante, devant lui ?

Alors, de nouveau, la surprise immobilisa le jeune homme.

Pas un bruit dans la maison. Un de ces silences absolus, complets, qui ont quelque chose d'impressionnant.

Allons !... Allons !... la jeune fille était partie ?

Est-ce que cela n'établissait pas le côté tragique, criminel de l'aventure ?

Immobile, au centre du corridor, assez large d'ailleurs, David Dare, maintenant, fronçait les sourcils...

Mais, avant tout, il devait s'assurer que la maison était déserte...

S'adossant au mur, prêt à repousser, il ne savait quelle attaque, le jeune homme appela soudain :

— Il y a quelqu'un ici ?...

Sa voix résonna. Elle lui sembla faire vacarme...

Elle devait éveiller tous les échos de la villa Verte ?

Mais nulle réponse ne lui fut faite !

Mais il eut beau tendre l'oreille, il n'entendit absolument aucun bruit !

— Très bien !... conclut le policier. Maison abandonnée complètement ! Eh ! mais !... Il n'est peut-être pas inutile de me livrer à une rapide inspection ?...

Il y avait, devant lui, une porte à deux battants. Deux autres portes se trouvaient encore percées dans cette antichambre : l'une à droite, l'autre à gauche. On devinait la disposition classique de ces villas de la banlieue : un salon, une salle à manger, et, sans doute, une cuisine...

— Eh bien !... visitons !... décida David Dare. Le salon, d'abord...

Il marcha vers la porte à double battants. Il l'ouvrit...

Certes, il s'attendait d'avance au spectacle qu'il allait contempler.

Il devait y avoir là une pièce mal meublée, sentant le renfermé, et plongée, sans doute, dans une obscurité complète...

Le battant repoussé, un cri s'échappa de sa gorge...

Il entrait bien dans un salon. Mais ce salon était éclairé ! Une lumière douce y régnait, jaillissant d'un chandelier à plusieurs branches, où brûlaient de nombreuses bougies. Ce fut ce chandelier qu'il aperçut tout d'abord.

— Ah ça !... grommelait-il, à l'instant même. Mais, si l'on a allumé ces bougies, c'est que quelqu'un...

Il continua de repousser la porte...

Alors, un cri s'exhala de sa gorge... Un cri de fureur et de colère...

Quelqu'un était là !

Confortablement assis dans un fauteuil, tenant un journal à la hauteur de son visage, et paraissant absorbé dans une lecture intéressante, un homme se trouvait au fond de la pièce.

David Dare, du premier coup d'œil, vit cet homme intensément, dans tous les détails de sa silhouette. Il ne devait, d'ailleurs, jamais l'oublier...

Il s'agissait d'un personnage assez simplement vêtu. De bons souliers aux pieds. Un pantalon rayé. Un veston croisé. L'une des mains — celle qui tenait le journal — était visible. Cette main portait, à l'index, un anneau d'or, qui brillait doucement.

Mais, comment, diable, ce personnage, entendant la porte s'ouvrir ne baissait-il pas son journal ?... ne se tournait-il pas vers l'arrivant ?...

D'une voix rauque, David Dare appela :

— Monsieur ?... Monsieur ?...

Et puis, plus fort :

— Eh bien ! Vous m'entendez, nom d'un chien ?...

L'homme ne bougea pas, le moins du monde !

Sous l'effet d'un courant d'air, que déchaînait la porte ouverte, son journal palpitait un peu. Rien de plus !

Alors, d'un élan, qui avait quelque chose du bond que peut faire un fou, David Dare se jeta en avant.

— Ah ça !... vous allez me répondre ?...

Il fut à toucher l'homme. Sa main se posa sur son bras. Il arracha le journal.

Et puis, il se jeta en arrière !...

L'homme, tout bonnement, s'était écroulé sur le sol...

L'homme était un mort !...

C'était un mort, lisant le journal, que Da-

vid Dare venait de découvrir dans ce salon !

...Quelques secondes, alors, passaient.

Péniblement, le jeune policier luttait, en cette minute, pour garder son sang-froid. Il avait conscience que des gouttes de sueur froide perlaient à ses tempes. Il se sentait trembler.

— Un mort !... murmurait-il. Un mort !...

Et puis il domina son émotion. Lentement, il s'avança vers le cadavre, l'examina, se penchant sur lui...

Cet homme, ne paraissait pas avoir souffert. Son visage était calme. Ses yeux vitreux, grands ouverts, ne témoignaient d'aucune horreur...

Pas de sang, d'ailleurs !

Rien qui put faire penser à un crime...

Et David Dare se demanda :

— Une attaque d'apoplexie ?... Une mort foudroyante ?

Mais, il haussait les épaules.

Qu'allait-il inventer là ?...

Toujours imaginerait-il que le hasard gouvernait ces aventures successives ?

C'était incroyable !...

Un avion ne coupe pas votre avion, ne vous oblige pas à atterrir « par hasard »...

Une aviatrice, « par hasard » encore, ne vous offre pas un verre de porto qui vous conduit à dégringoler dans une cave, où l'on manque de se rompre le cou !...

Et ce ne pouvait être le « hasard » qui avait voulu que la porte de cette cave fut ouverte...

Et ce ne pouvait être le « hasard » toujours, qui fit que dans cette pièce il découvrit, lui, policier, un mort ?...

— Je deviens fou !... sapristi !... s'avoua David Dare.

Il s'était redressé. Il écoutait de nouveau, le silence...

Allons !... Allons !... Il n'allait pas, cependant, se laisser aller de la sorte ?...

Il était policier !... Il lui fallait agir !...

Tout cela avait une raison d'être... un but ?... C'était ce qu'il importait de deviner, de comprendre, d'établir !...

De droite et de gauche, le jeune homme jeta des regards interrogateurs.

Mais il ne vit rien qui lui parut digne de remarque...

Le salon était meublé pauvrement. De vieux fauteuils, d'un style Louis-Philippe, et qui trahissaient un abandon remontant à longue date...

Nul désordre ! Rien qui évoqua l'idée d'une lutte...

Cette pièce, où il relevait un cadavre, était paisible... On aurait volontiers jugé qu'elle était accueillante !

— Je deviens fou !... se répéta David Dare.

Et puis, il tourna les talons, sortit de ce salon.

Avant tout, il fallait évidemment visiter la maison, chercher si, ailleurs, quelque trace ne pouvait être relevée qui expliquait le crime qu'il venait de découvrir.

Car il ne pouvait s'agir que d'un crime, tout de même ?

Car, il était inadmissible que cet homme fut mort, là, si paisiblement, en lisant son journal ?...

Il revint dans l'antichambre. L'oreille toujours aux écoutes, et se persuadant, à nouveau, que la maion était déserte, il ouvrit brusquement la porte, à un seul battant, qui se trouvait sur la droite.

Certes, il pensait bien ne rien voir d'intéressant... Seulement, il allait découvrir une salle à manger classique, ordinaire ?

Mais de nouveau, un gémissement rauque, s'exhala de sa gorge...

Cette pièce-là était bien une salle à manger... Mais cette salle à manger, tout comme le salon, était éclairée par deux candélabres, où des bougies brûlaient toujours...

Et, tout de suite, du premier regard, David Dare avait vu ce qui était plus atroce que tout...

Deux femmes se trouvaient dans la pièce. Deux femmes qui ne bougeaient point ! Deux femmes qui étaient assises, l'une en face de l'autre, dans de bons fauteuils, et qui tenaient, l'une et l'autre, à la main, des aiguilles de crochet...

— Mon Dieu !... Mon Dieu !... gémit David Dare.

Tout de suite, il avait vu la vérité !...

Tout de suite, il l'avait pressentie... devinée... avec une horreur qui le jetait aux limite de la démence :

Des mortes encore !... Des mortes, assises !...

Des mortes, si paisibles, presque souriantes, et qui semblaient, on l'aurait cru, de ces mannequins de cire que l'on voit au Musée Grévin de Paris, au Musée Tusseaud de Londres.

Le jeune homme, d'un bond, fut auprès des deux cadavres.

Des visages calmes. Des yeux vitreux, mais qui ne disaient aucune épouvante dernière...

— Ah ça !...Ah ça !... gronda-t-il.

David Dare, cette fois, ne s'attardait pas. Il quittait cette salle à manger abominable. Il se jetait sur l'autre porte, la repoussait d'un élan.

Il s'attendait à trouver une cuisine. En fait, il s'agissait d'un bureau. Et ce bureau, une fois encore, lui offrait le plus abominable des spectacles :

Un homme était assis à une grande table, semblait se pencher sur son travail, la tête un peu inclinée, les yeux rivés à une feuille de papier blanc.

Comme c'était étrange de noter, en une minute pareille, les moindres détails, de les voir avec une netteté qui les gravait dans la mémoire !

La main droite de l'homme était posée sur la table. Entre ses doigts, il y avait un stylographe. On aurait dit qu'il écrivait, qu'il allait écrire...

Mais, cet homme était un mort encore !

— Mon Dieu !... Mon Dieu !... Mais je vis un cauchemar ?... pensa David Dare.

Et puis, comme un fou, il se jeta dans l'escalier, qui conduisait au premier étage.

Il y avait encore des pièces. Des chambres... sans aucun doute ?... Allait-il les trouver habitées par d'autres cadavres ?...

Mais, cette fois, il avait atteint le maximum de l'horreur dont il devait être victime.

Les pièces du premier étage, se révélaient vides, sans aucun ameublement.

Seuls, les quatre cadavres qu'il avait vus au rez-de-chaussée, habitaient, évidemment, la villa Verte.

Pensivement, marchant à pas lents, ayant toujours l'impression qu'il vivait, tout éveillé, une sorte de cauchemar effarant, David Dare redescendit l'escalier.

Il était atterré. C'était en lui une sorte d'anéantissement stupéfait. Penser, même, lui était douloureux.

Il se demandait :

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ?... Mais pourquoi m'a-t-on conduit ici ?... Etais-je destiné, moi aussi, à...

La pensée qu'il tentait de concevoir, ne s'acheva pas dans son cerveau.

Soudain, les murs de l'antichambre, les vitres de la porte d'entrée, se prenaient à vibrer, secoués d'un vacarme terrible.

Mais ce vacarme, à l'instant même, David Dare l'identifiait aisément.

Un puissant moteur venait d'être mis en marche à quelque distance. C'était la succession de ses échappements qui déchaînait ce bruit infernal.

Et il songea, l'esprit vif :

— Tonnerre !... Mon appareil que l'on vole !

Alors, échappant à l'accablement qui venait de le tenir immobile, en quelque sorte, il se jeta en avant, courut à la porte, l'ouvrit toute grande.

En trois enjambées, il avait franchi le jardin. La porte de la grille fut repoussée par lui d'un élan fou. Il traversait déjà les fourrés. Il arrivait sur le champ de manœuvres...

Allons donc ! ce n'était pas son appareil que l'on venait de mettre en route !

C'était celui de la jeune fille, de la mystérieuse et tragique aviatrice, qui commençait de rouler sur le sol, qui se tournait face au vent, qui accélérait son allure...

— Ah ! la canaille !... jura David Dare.

Il inventait tout de suite l'explication certaine, logique :

L'abominable jeune fille avait dû demeurer en embuscade à quelque distance. Peut-être s'était-elle demandé, si le jeune homme avait pu sortir de la cave ?... Peut-être avait-elle guetté son apparition sur le perron de la villa Verte ?...

Et peut-être, tout simplement, le croyant prisonnier encore, estimant qu'elle avait rempli son abominable mission, elle s'apprêtait à repartir ?

David Dare, instinctivement, hurla :

— Arrêtez-la !... Arrêtez-la !...

Il y avait, pour assister à l'envol de l'appareil, une dizaine de curieux, qui étaient apparus sur le champ de manœuvres.

Mais pouvaient-ils bien l'entendre ?...

Alors qu'il courait toujours, d'un élan de fou, David Dare vit l'avion de la jeune fille accélérer, s'alléger sur ses roues, faire deux ou trois petits bonds... et puis, d'un seul coup, les gaz étant donnés en grand, se cabrer, monter vers le ciel, monter d'un élan rapide vers les nues.

— La misérable !... La garce !... hurlait toujours David Dare.

Elle s'enfuyait !...

Elle allait disparaître dans le ciel pur de cette belle soirée !

Ah ! ne fallait-il pas la rejoindre coûte que coûte, elle qui savait ?... Elle qui était, peut-être, la coupable, qui était, au moins, la complice des misérables qui avaient, à quatre reprises, frappé quatre inconnus ?...

Et David Dare n'hésitait guère... Il se dirigeait vers son appareil.

Certes, les curieux l'avaient aperçu, maintenant. Ils le contemplaient, même, avec des yeux ahuris, semblant trouver étrange la

précipitation de cet aviateur, s'élançant vers son aéro.

Mais il s'agissait bien de ces imbéciles !...

David Dare atteignit son appareil. Essoufflé, haletant, il en escalada la carlingue...

Allons donc ! si l'aviatrice avait cru disparaître, il allait lui apprendre qu'elle avait trop vite, escompté la victoire !

Est-ce que le « zinc » qu'il pilotait, n'était pas plus rapide que le sien ? Est-ce qu'il aurait peur de lui donner la chasse à cette misérable fille ?... Est-ce qu'il n'était pas d'avance certain de réussir à la contraindre à un atterrissage qui lui permettrait de l'arrêter ?...

Les gestes vifs et fiévreux, il manœuvrait...

Au premier appel du démarreur, le puissant moteur de l'avion, se mettait en marche. Déjà David Dare poussait l'avance au maximum, donnait les gaz...

Il tournait « rond » ce moteur. L'appareil, sous la traction de l'hélice, démarrait tout de suite...

Où était le vent ? Mais, baste ! était-il bien nécessaire de lui faire tête ?... L'atmosphère, maintenant, était infiniment calme...

Et, tout de suite, David Dare cabrait les plans, jetait son aéro vers le ciel pur...

Il eut une étrange et infinie satisfaction à le sentir répondre à ses manœuvres.

A peine l'aéro courait-il une centaine de mètres sur le sol. Si vite, il le cabrait, si durement, qu'il montait en chandelle, tout droit...

— Allons !... Allons !... pensa David Dare, la chasse commence... A nous deux, Mademoiselle !

Il poussa sur le manche. Un virage le mit en direction de la fugitive.

Elle n'était pas loin, d'ailleurs. Il allait la rejoindre aisément. Oh ! c'était une chance que son réservoir d'essence fut plein... Quoi qu'elle tentât, la fugitive, il s'attacherait à ses traces, ne la quitterait pas, réussirait à la rejoindre, à la prendre, à l'arrêter...

Il mit un peu plus d'avance. Et puis, tirant sur le manche à balai, il voulut, encore, augmenter sa vitesse...

Alors, le jeune homme entendit un petit craquement...

Il s'agissait d'un craquement à peine perceptible : tout juste le bruit que fait un câble d'acier, trop tendu, qui se cisaille, qui se coupe net...

Dans ses mains, le manche à balai n'offrit plus aucune résistance...

A l'instant même, d'ailleurs, un remous secouait l'appareil...

Et David Dare — dans le temps d'un éclair — comprit la vérité :

Les câbles de commande avaient été cisaillés ! A la première manœuvre qu'il avait tentée, ils s'étaient rompus !

Sans direction, ballotté par les lames aériennes, l'aéro s'engageait déjà...

Il se renversait sur une aile, puis il croulait de l'avant, piquant à mort...

David Dare vit le sol qui montait vers lui, effroyablement vite...

— La mort !... bégaya-t-il. La mort !...

Instinctivement, il avait coupé le contact. Le moteur s'était arrêté...

Pas de parachute !... Et puis, il était trop bas encore, pour pouvoir tenter de se lancer dans le vide...

Une seconde !... Une autre !...

Le sol était là...

Dans un écrasement formidable, l'appareil percuta sur le terrain sableux du champ de manœuvres.

Les yeux clos, les poings crispés, David Dare était lancé en avant, arraché de sa carlingue, précipité vers les arbres, qui entourent le champ de manœuvres de Saint-Germain...

Des cris d'épouvante fusaient, déjà, dans l'air calme...

Les témoins de l'accident, accouraient en hurlant.

## CHAPITRE III

... Chef de la Sûreté depuis dix ans, et mêlé à toutes les affaires sensationnelles qui, pendant cette longue période, avaient défrayé les journaux, ému le public, passionné l'opinion, M. Havard, chose étrange, n'était point encore arriver à dominer ses nerfs !

Fonctionnaire réputé, policier de valeur, homme intègre, — disait-on — M. Havard, sur lequel la presse ne tarissait pas d'éloges, donnait, le plus souvent, à ses subordonnés, l'impression d'un homme qui est perpétuellement en proie à la colère !

Peut-être, aussi bien, ces mêmes subordonnés, qui plaisantaient entre eux, volontiers, son énervement perpétuel, ignoraient-ils les raisons qui pouvaient empêcher M. Havard de goûter un calme nécessaire, semblait-il, aux fonctions qu'il occupait ?

C'est qu'on se fait mal une idée, dans le public, et même parmi les fonctionnaires de

la Sûreté, des responsabilités écrasantes, qui pèsent sur les épaules du Chef suprême.

C'est que l'on n'invente pas que le Chef de la Sûreté, est, avant tout : « l'homme qui sait, et l'homme qui se tait ! ».

Paris est une grande ville... La plus grande des villes peut-être ?

Certes, Londres et New-York peuvent rivaliser avec la capitale française. Mais, celle-ci, néanmoins, demeure, par excellence : la Ville.

Or, qui donc connaît mieux la Ville que le Chef de sa sûreté particulière ?

M. Havard « savait »...

Il savait les drames quotidiens, effroyables, tragiques, apeurants... que le public ne soupçonne jamais !

Il savait que le crime a toutes les audaces, et aussi, tristement, toutes les complicités...

Il savait qu'à toute heure, à toute minute, à toute seconde, il pouvait apprendre quelque chose d'abominable et qu'il conviendrait de garder pour lui, rigoureusement, strictement.

Certes ! de telles affirmations peuvent paraître étranges ?

On imagine, communément, qu'en 1938, la Presse, la T.S.F., les multiples moyens d'informations, font que le public est renseigné sur tout ce qui se passe...

Et, cependant, rien n'est moins vrai !

Pour des raisons impérieuses, pour des raisons qui ne souffrent point la discussion, le fait est qu'au contraire, et de façon générale, le public est tenu dans l'ignorance.

Qu'arriverait-il, en effet, quelle panique ne manquerait point de se déchaîner, si, d'aventure, Paris, son peuple, ses braves gens, étaient tout à coup avertis de ce qui se trame dans l'ombre, et que le Chef de la Sûreté connaît, et qu'il empêche précisément que l'on apprenne ?

C'est que le crime a tous les visages !...

C'est que l'audace de ceux qui sont en lutte contre la Société, paraît à certaines minutes, n'avoir aucune borne...

C'est que — il faut le dire audacieusement — la Police, trop souvent, est désarmée, impuissante ; la Police qui dispose de maigres crédits ; la Police dont la légalité retient les initiatives, dont la Loi ligote les représentants !

Et M. Havard vivait dans la peur...

Dans la peur de tout !...

Dans la peur de rien, aussi !...

Le timbre de son téléphone le faisait tressaillir. Le toc-toc d'un huissier frappant à sa porte faisait battre son cœur...

A chaque instant, le Chef de la Sûreté songeait :

— Que vais-je apprendre ?... Pourrais-je lutter ?...

... Ce soir-là, plus nerveux que jamais, à neuf heures passées, alors qu'il aurait dû, depuis longtemps, avoir quitté les locaux de la Sûreté, M. Havard se promenait, de long en large, dans son vaste cabiniet de travail, et, de temps à autre, nerveusement, enfantinement même, tapait du pied :

— C'est inconcevable !... grommelait-il. C'est insupportable aussi... On se fiche de moi, à la fin ?...

Il s'approcha de son bureau. Il sonna.

Tout de suite, la porte de son cabinet s'ouvrait, et, la voix grave, un huissier s'informait :

— Monsieur le Chef appelle ?

— Envoyez-moi le conducteur de la voiture n° 6 !

— De la voiture de T.S.F., Monsieur le Chef ?

— Evidemment !... Vous ne comprenez jamais rien !

L'huissier ne protestait pas. Il était accoutumé à de telles rebuffades, et savait qu'elles n'avaient aucune conséquence.

Trois minutes plus tard, d'ailleurs, il entr'ouvrait la porte, et de sa voix de stentor, toujours digne et solennel, annonçait :

— Le conducteur de la voiture n° 6 !

Derrière lui, un jeune homme s'avança, qui, s'immobilisant bientôt, s'inclinait gravement devant le Chef de la Sûreté.

— C'est vous ?... interrogeait celui-ci. Eh bien ? Toujours pas de nouvelles ?

— Aucune nouvelle, Monsieur le Chef de la Sûreté !

— De sorte que, depuis votre dernier message, passé, m'avez-vous dit, à cinq heures dix, vous n'avez reçu aucune communication de l'avion ?...

— Aucune, Monsieur le Chef de la Sûreté !

— Et que David Dare semble s'être volatisé en l'air ?

— Il est peut-être en panne, Monsieur le Chef de la Sûreté ?

— Naturellement !... « Peut-être ! » C'est ce que l'on trouve à me répondre !... J'envoie un agent faire patrouille... Je tente d'organiser un service de surveillance aérienne... Je dispose de dix voitures de T.S.F. chargées de communiquer avec lui... Et voilà ce que l'on me déclare : « David Dare est

peut-être en panne ! » Peut-être ? — C'est admirable !

Il y eut un silence.

« Peut-être » le conducteur de la voiture n° 6 pensait-il, à part lui, fort irrévérencieusement, qu'après tout, la panne possible de David Dare, n'était pas ses «oignons» ?...

Mais il demeurait digne et sérieux...

M. Havard reprit :

— Quel message lui avez-vous passé, en dernier ?

— Oh ! Monsieur le Chef, un message quelconque !... Une blague !... Naturellement, nous transmettons des choses insignifiantes, rapport aux amateurs qui nous écoutent ?

— Oui, mais enfin ?...

— Eh bien !... Je lui ai demandé... s'il portait des chaussettes en fil ou en laine ?

— Intelligent !...

— C'était histoire de vérifier les appareils... D'ailleurs il répondait correctement...

— Vous en êtes certain ?

— Absolument certain, Chef !

— Et, tout à coup, le silence ?... Plus rien depuis ?...

Il y eut, à l'improviste dans le cabinet de travail du Chef de la Sûreté, le grelottement discret d'un timbre téléphonique.

— Allons bon !... grommelait déjà M. Havard. Un imbécile qui vient me déranger !...

Il avait bondi sur son appareil. Il interrogeait, plus nerveux que jamais :

— Allo !... Allo !... Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Mais, tout de suite, sur son visage, une expression de stupeur se peignait :

— ... Vous dites ?... Répétez-moi ?... A Saint-Germain-en-Laye ?... A deux pas du champ de manœuvres ?... L'appareil est brisé ?... Allo !... Allo !... Mais, sapristi, le pilote ?... Où est le pilote ?

Et puis, ces mots qui se détachaient tout à coup, très nets :

— « Assis !... » Vous avez bien dit « qu'il était assis » ?... Répétez cela ?

Et, sur un ton furieux :

— Assis !... Asssis !...

La voix du Chef de la Sûreté ne fut plus, tout à coup, qu'un murmure :

— C'est bon !... J'y vais !...

Il ne raccrochait pas même l'appareil. Il le laissait tomber sur son bureau... Il se jetait vers la porte de son cabinet de travail.

On entendit dans les couloirs, l'écho d'une voix furieuse, celle de M. Havard, qui hurlait :

— Ma voiture ?... Tout de suite ma voiture !

Les agents de garde, devant la Sûreté, virent la voiture de M. Havard, foncer sur le trottoir, prendre un virage à angle aigu, frôler un autobus qui passait, puis disparaître enfin au lointain...

— Pristi !... fit le brigadier de service, on dirait que cela barde ?...

Cela bardait, en effet...

Dans Paris, d'abord, puis au Bois de Boulogne, puis à Suresnes, à Bougival, à Port-Marly, dans la côte de Saint-Germain, enfin, la voiture de M. Havard fut signalée, passant comme un bolide, doublant à droite les autres véhicules, manœuvrant sans arrêt son clakson, au son strident.

Des agents sifflaient. Des gendarmes, le visage empourpré d'indignation, bondissaient vers des téléphones, donnaient l'alerte :

— Qu'on arrête une voiture rouge !...

Mais la voiture rouge, maintenant, escaladait la côte de Saint-Germain, traversait en trombe la place de la paisible cité, gagnait la route de la Légion d'honneur, et stoppait, enfin, sur un coup de frein violent, à la hauteur de la buvette qui se trouve au carrefour conduisant à la Croix de Noailles.

M. Havard ne descendait pas de son auto... il en jaillissait !

Devant la buvette, des gendarmes, cependant, étaient attroupés. Un brigadier tenait en main un carnet, sur lequel il inscrivait péniblement on ne savait quoi...

M. Havard bondit vers lui :

— Alors ?... le pilote ?...

Et se nommant :

— Je suis le Chef de la Sûreté !... Vite ! répondez ? Où l'a-t-on trouvé ?

Le gendarme, éberlué, avait joint les talons. Il bredouillait presque de stupeur :

— Monsieur le Chef de la Sûreté... C'est-à-dire... Voilà !... Il était près de huit heures et demie quand l'appareil a boulé sur le champ de manœuvres...

— Oui... Oui !... Alors ?...

— Il n'y avait personne...

— Personne ?...

— A cette heure-là, Monsieur le Chef de la Sûreté... C'est-à-dire, tout de même... Il y avait une dizaine de curieux ?...

— Eh bien ?... Eh bien ?...

— Et le docteur Bonhotel passait... Ah ! heureusement qu'il passait, le docteur !...

— Alors ?... Alors ?...

— Alors, bien sûr, on s'est précipité... Un aéro qui vient s'écraser sur le sol !... Monsieur le Chef de la Sûreté comprend ?...

— Mais oui !... Mais oui !... Allez donc ! — Le pilote ?

— Eh bien, voilà !... Monsieur le Chef de la Sûreté... Comme ça !... parait qu'à l'instant où l'appareil s'écrasait, on avait eu l'impression que le pilote était projeté en avant ?...

— Alors ?... Alors ?...

— Alors, c'est tout !... Comme je le disais à Monsieur le Chef de la Sûreté... Il y avait une dizaine de curieux... Ils ont dit à la buvette — c'était des ouvriers qui revenaient de travailler quelque part, je présume ?... Ils ont dit comme ça, à la buvette : « Ce qu'il y a de drôle, c'est qu'on ne retrouve pas le pilote !... » Il avait disparu...

— Mais qu'est-ce que vous me chantez-là ?.. C'est de la folie !

— C'est bien ce que j'ai pensé moi-même, en recueillant la déposition du buvetier !... Là-dessus, une voiture s'amenait, Monsieur le Chef de la Sûreté, sur la route... Une grande auto... L'auto du docteur Bonhotel... C'est un médecin de Saint-Germain... Même qu'il partait en vacances... dans le Midi... avec sa dame et ses enfants...

— Mais qu'est-ce que vous voulez que ça me fiche ?... Abrégez !... Le pilote ?...

— Eh bien !... Justement, Monsieur le Chef... Naturellement, le docteur Bonhotel, qui avait vu de loin l'avion s'effondrer, avait deviné qu'il y avait un acident... Alors, il s'est arrêté... Le voilà donc qui descend... Et puis, il demande : « Mais où donc est le pilote ?.... » A ce moment-là, Monsieur le Chef, y avait plus personne !... Les curieux, n'est-ce pas, ils étaient partis. C'était l'heure de la soupe... Alors, le buvetier lui répond :

— Il y avait quelqu'un, s'il y avait le buvetier !

— Bien oui, quoi !... Il était arrivé le dernier... Il regardait l'avion... Même qu'il brûlait à moitié l'avion... Alors, le buvetier, il dit au docteur Bonhotel : « Ce qu'il y a de rigolo, c'est qu'il n'y a pas de pilote !... »

— Mais, c'est fou !... Sapristi ! un appareil ne prend pas son vol s'il n'y a pas un pilote à bord ?...

— Bien sûr !... Et c'est précisément ce qu'a dit le docteur Bonhotel !... « On a mal cherché ! » qu'il nous dit. « Pour sûr l'aviateur a dû tomber en forêt... Faut le trouver, ce malheureux !... » Alors, les recherches se sont organisées. Nous, on arrivait cinq minutes après...

— On vous avait prévenus ?

— Le buvetier, comme de juste ! Sur un ordre du docteur Bonhotel... Ça fait qu'on était venu tout de suite... Maintenant qu'on a une auto...

— Oui !... Oui !... Mais achevez donc ?

— Eh bien ! Monsieur le Chef, on organise une battue dans la forêt... Le docteur Bonhotel, il disait tout le temps : « Sûrement, le pilote, il a dû dégringoler de la carlingue... Il est peut-être pas loin... » Et c'est alors qu'on l'a trouvé...

— Vous l'avez trouvé, enfin ?...

— Mais oui ! Seulement... C'était plutôt extraordinaire !... On l'a trouvé dans un fourré... Mais pas sur le sol !..

— Accroché dans les branches d'un arbre ?...

— Mais non, Monsieur le Chef de la Sûreté !... Assis !... Il était assis sur une chaise !

— Assis sur une chaise !

La voix de M. Havard avait, de nouveau, perdu tout timbre humain...

Une épouvante se lisait sur le visage du Chef de la Sûreté...

Il râla, plus qu'il ne questionna :

— Alors ?... Alors ?... Il était assis sur une chaise ? — Mort, naturellement ?..

— Mais, pas du tout !.. protestait déjà le gendarme. Il était assis sur une chaise de paille. Mais il vivait ! Oh ! dame ! Il n'avait pas l'air en bon état ?... Du sang tout plein lui... Et le visage rudement écrabouillé... Avec cela, presque inconscient... Monsieur le Chef comprend ?...

Mais, M. Havard, maintenant, semblait prêt à défaillir...

Il était là, debout, s'appuyant à l'une des tables de la modeste buvette. Ses yeux étaient les yeux d'un homme halluciné. Son regard avait une fixité étrange.

Voyait-il quelque chose, cependant ?

M. Havard râla encore :

— Mais achevez donc ?...

— Là-dessus, comme de juste, repartait le gendarme, le docteur Bonhotel a commencé à le soigner, le pauvre !... Mais il était dans les pommes... Evanoui, enfin !... A demi mort, je veux dire... On a pris la chaise, le gendarme et moi... Nous l'avons apportée à la buvette... Le docteur Bonhotel, pendant ce temps-là l'a soigné, le pilote. Une piqûre qu'il lui a fait... Il avait des drogues dans sa voiture... Mais ouiche !... Il ne reprenait pas connaissance !... Alors, le docteur Bonhotel a tout de suite téléphoné à Saint-Germain... Oh ! ça doit être quelqu'un, ce docteur-là !... On a dit que l'ambulance partait tout de suite... Mais lui, le docteur, il n'était pas pressé !... « Faut voir » qu'il disait... « Surtout, il importe de ne pas le remuer !... » Ça

fait que l'ambulance est encore là... Le docteur Bonhotel est reparti... Mais je pense qu'il va revenir ?...

Il parut que M. Havard allait sauter à la gorge du gendarme et l'étrangler...

Tant de candeur, tant de stupidité, le dépassaient, le malheureux chef de la Sûreté !

Il dit encore, mais, cette fois, d'un ton où des accents de colère furieuse sonnaient de nouveau :

— Le pilote est donc là ?... Il est là toujours ?

— Pour sûr !... On a même cru qu'il allait reprendre connaissance. Y a, comme ça, l'infirmier de l'ambulance, qu'y dit qu'il a l'air de « revenir »...

— Et le docteur Bonhotel est parti ?... Un joli coco, votre docteur !... Abandonner un blessé !...

— Il avait sa dame... et puis ses enfants !... Le buvetier affirme qu'il a une propriété dans le Midi.. Dame ! il était pressé, ce docteur ?...

Et, comme s'il avait voulu s'excuser, le gendarme ajoutait :

— Moi, je ne le connais pas !... Je viens d'être nommé à Saint-Germain. Et le gendarme qui m'accompagne est dans mon cas... Mais c'est un bon docteur !... Paraît que dans le pays, on l'aime beaucoup ?... C'est le buvetier qu'y dit ça...

Seulement, M. Havard n'écoutait plus...

Il semblait toujours avoir ce regard halluciné, qui semblait voir « on ne savait quoi ».

Et voilà qu'il répétait, d'un ton sourd, étrange, sans paraître avoir conscience des mots qu'il articulait :

— Assis !... On l'a retrouvé assis !... Sur une chaise !... Assis !...

Tout à coup, M. Havard parut s'éveiller, sortir du cauchemar, où visiblement, il se débattait :

— Menez-moi vers le pilote, brigadier !...

— Oh ! l'on ne peut pas l'interroger encore, Monsieur le Chef ?...

— Menez-moi vers lui !... Vite !...

Devant le Chef de la Sûreté, le buvetier, cependant se précipitait :

— Par ici, Monsieur Havard !... Ah ! c'est bien triste, ce qui est arrivé !... Oui, cela m'a semblé étrange, à moi aussi, que ce docteur Bonhotel ne reste pas auprès du blessé !... Je ne le connais pas non plus, moi, ce docteur-là !... Je viens d'acheter mon établissement... Mais j'en ai entendu parler... Tenez : par là, Monsieur le Chef de la Sûreté !... C'est un très bon médecin, que l'on dit !... Et puis, tout de suite, il a fait une piqûre...

Le brave homme, qui ne semblait pas, lui non plus, doué d'une intelligence remarquable, faisait, en tout cas, preuve d'une excellente bonne volonté.

Il ouvrait des portes. Il guidait le Chef de la Sûreté :

— Dame !... Notre installation n'est pas bien belle ?... Tout juste ce qu'il faut pour coucher !... Ça fait qu'on l'a mis dans notre chambre !... Vous voyez, Monsieur le Chef de la Sûreté ?...

Et M. Havard voyait, en effet...

Il venait de pénétrer dans une très modeste pièce — une sorte de soupente — qui servait à la fois de chambre à coucher, au buvetier et à sa femme, et de réserve où s'entassaient les bouteilles nécessaires à l'humble négoce.

Il n'y avait, dans cet endroit pauvre et petit, d'autre meuble qu'une sorte de lit pliant. Sur ce lit, David Dare reposait...

Ah ! l'abomination des accidents qui frappent, à l'improviste, un être jeune, qui font, d'un pauvre corps humain, une sorte de loque sanglante, d'un garçon robuste, un pitoyable pantin que l'on invente tout désarticulé !

David Dare ne bougeait point. Ses yeux étaient clos. Il semblait atrocement pâle, livide, même.

M. Havard, malgré lui, se mordit les lèvres d'épouvante.

— Mais il va mourir, ce garçon-là ?...

Et puis, soudain, le miracle se produisait...

David Dare ouvrait les yeux !

Un instant, alors, il paraissait que le malheureux était incapable de se rendre compte de ce qui lui était arrivé.

De droite et de gauche, son regard allait, examinant les choses, les gens...

Il le fixa, soudain, sur le visage de M. Havard.

Les pauvres lèvres du blessé s'entr'ouvraient :

— Vous ! Chef !...

M. Havard, dans un souffle, demanda :

— Oui !... Oui !... Ne vous agitez pas ! — Vous souffrez ?

Il y eut un long silence. Peut-être le blessé s'interrogeait-il lui-même ?

D'une voix étrange, d'une voix pâteuse, presque indistincte, il répliquait cependant :

— Pas du tout !..

Et puis, voilà que le malheureux aviateur tentait un mouvement ! Il faisait mine de vouloir se redresser.

Alors, en même temps, le buvetier et M. Havard le suppliaient :

— Non !... Non !... Ne bougez pas !

Mais David Dare n'écoutait guère ces avis bienveillants !

Sûrement, il n'était pas douillet. Sûrement, il se révoltait contre cette torpeur qu'il sentait en lui...

S'appuyant des deux mains, sur le lit, le blessé sa redressa à moitié.

On vit ses lèvres s'entr'ouvrir. On devina, plus qu'on entendit, les mots qu'il articulait :

— Cristi !... Ce que j'ai sommeil !...

Haletant, et les yeux toujours en mouvement, il semblait avoir peine à reprendre ses idées...

Brusquement, il fit :

— Une cigarette ?...

Et puis, alors que le buvetier et M. Havard le fixaient avec épouvante, il se prit à parler encore...

Les mots, distinctement articulés, cette fois, résonnèrent dans le silence de la petite pièce.

Il disait :

— Tombé dans une trappe... Alors la jeune fille a disparu... Mais voilà !... Il y a quatre morts... quatre morts assis... dans la villa Verte !

Et ce fut quelque chose d'atroce, d'hallucinant, d'épouvantable...

Après avoir articulé ces mots, David Dare partait d'un rire... d'un grand rire... qui semblait ne devoir jamais s'arrêter !

Il cessa tout à coup, pourtant, ce rire. Il cessa net.

Alors, se renversant en arrière, David Dare retomba sur le lit, et ses yeux se fermèrent de nouveau...

On entendit sa respiration qui semblait se calmer et qui sifflait entre ses lèvres entr'ouvertes.

Certaines scènes, cependant, sont à ce point incohérentes, comportent un tel degré d'horreur, qu'il semble que ceux qui en sont témoins ne les comprennent pas tout de suite.

M. Havard et le buvetier échangeaient, d'abord, des regards où s'avouait une totale incompréhension...

Le buvetier, enfin, articulait :

— Qu'est-ce qu'il a dit ?... Qu'est-ce qu'il vient de dire ?... Quatre morts ?...

Sur quoi, il parut qu'une secousse électrique galvanisait M. Havard.

Il empoignait le brave commerçant par le bras, l'attirait hors de la chambre.

— Il a dit qu'il y avait quatre morts assis dans la villa Verte ! articulait le Chef de la Sûreté, d'une voix sans timbre. Où est la villa Verte ?

Le buvetier tendit le bras :

— Là ! Monsieur le Chef de la Sûreté !... Là !... Dans les arbres...

— Elle appartient à qui, cette villa ?

— Oh ! je ne sais pas !

— Mais, enfin, elle est habitée ?

— Non !... Non !... Une villa abandonnée !... Le jardin, c'est tout herbes folles !... Et les pièces... Des ruines, quoi !

— Qui a la clef ? râla encore M. Havard.

Et puis, il appela :

— Gendarme !... Suivez-moi !...

En courant, M. Havard, se précipitait vers la villa Verte.

Il s'attendait à en trouver la grille fermée. Elle était ouverte ! Franchissant en deux bonds, le jardinet, le Chef de la Sûreté atteignait le perron :

— Je pense que cette porte-là est fermée ?...

Mais la porte de la maison s'ouvrait sans aucune difficulté !

Alors, au hasard, M. Havard s'élança en avant, traversant l'antichambre, ouvrant la porte à deux battants qu'il voyait devant lui...

Il distingua une pièce plongée dans une parfaite obscurité. Une pièce qui semblait être un salon. Une pièce qui était paisible... déserte...

— De la lumière ? commanda-t-il.

Un gendarme alluma un briquet.

La pièce était vide, parfaitement en ordre...

— Voyons ailleurs !... jeta M. Havard.

Les gendarmes, déjà, ouvraient les autres portes, grimpaient au premier étage...

Mais nulle découverte tragique n'était faite !

La salle à manger, le bureau — seules pièces meublées de la villa Verte — apparaissaient en ordre parfait. Nul cadavre ne s'y trouvait...

M. Havard, soudain, résuma la situation :

— Ah ça !... fit-il. Ce pauvre garçon avait le délire ?... Ou nous n'avons pas compris ce qu'il a dit ?...

...Il ne pouvait, évidemment, à cet instant, venir à l'esprit du Chef de la Sûreté, que les morts — les quatre pauvres morts que David Dare avait trouvés assis, dans la villa Verte — étaient assurément sortis de la demeure !...

Qui donc, aussi bien, aurait pu comprendre cela — ou l'expliquer ?

## CHAPITRE IV

...Trois quarts d'heure plus tard, le Chef de la Sûreté se trouvait dans une sorte de petit parloir clair, à peine meublé de quelques chaises, au sol fait de carreaux rouges, et dont la peinture verte des murs suffisait à dénoncer le caractère de local « officiel ».

M. Havard se trouvait, tout simplement, dans un des petits salons d'attente de l'important hôpital de Saint-Germain-en-Laye.

Au comble de l'énervement, semblait-il, le policier se promenait de long en large. D'entre ses lèvres, par moments, jaillissaient des paroles curieuses, incohérentes, qu'il articulait d'ailleurs à peine, et tout comme s'il n'avait pu empêcher sa pensée profonde, de s'exprimer :

— C'est abominable !... murmurait-il. Il y a de quoi devenir fou !... Avec cela qui comprendra jamais...

M. Havard, soudain, s'immobilisa.

L'oreille aux écoutes, il espionnait le bruit d'un pas, énergique, calme, qui s'avançait dans sa direction.

L'instant d'après, la porte s'ouvrait, et, sur son seuil, le docteur Farget apparaissait.

Le docteur Farget, le chirurgien en chef de l'établissement hospitalier, incarnait à merveille ce que l'on voudrait appeler « le chirurgien type ».

Il gardait, en toutes circonstances, un parfait sang-froid. Son regard était doux. Le voir, l'entendre, c'était, à l'instant même, reprendre confiance, se calmer, croire, espérer en la guérison possible et que, souvent, d'ailleurs, son extrême habileté amenait.

Réputé dans toute la région, reconnu par ses pairs comme un Maître de la Science Moderne, le chirurgien Farget avait, cependant, la souriante bonne grâce de demeurer toujours infiniment simple, et, toujours encore, de compatir aux douleurs, aux inquiétudes, aux angoisses, que son métier redoutable l'amenait quotidiennement à coudoyer.

Il n'était pas entré dans la pièce, que, déjà, de sa voix grave, largement teintée d'accent bourguignon, il rassurait le Chefde la Sûreté :

— Rien de grave !... décidait-il.

Seulement, tout de suite, il ajoutait :

— Mais, par exemple, quelque chose d'assez étonnant !

Il s'était familièrement adossé à la muraille. Il croisait les bras. Ses yeux se rivaient aux yeux de M. Havard.

Et voilà qu'il questionnait :

— A l'instant où vous vous êtes décidé à faire transporter ce blessé dans nos services, voyons, vous m'avez bien dit qu'il dormait ?...

— Certainement !... Mon pauvre inspecteur dormait avec un grand calme ?

— Eh bien !... Il dort toujours !

— Comment : il dort toujours ?...

— Il dort, Monsieur le Chef de la Sûreté, si profondément, que mon examen attentif, douloureux, ne l'a pas même réveillé !

Le docteur Farget, en parlant, haussait légèrement les épaules.

On aurait dit qu'il constatait un fait, et que ce fait le jetait dans une stupéfaction extrême...

De sa même voix tranquille, cependant, le chirurgien repartait déjà :

— De toute façon, voici le résultat de mon examen... Votre inspecteur porte des plaies multiples mais sans gravité aucune... Dans la chute qu'il a faite, il s'est naturellement écorché. Bon !... Je passe !... Il m'a semblé qu'il devait avoir une ou deux côtes d'enfoncées ?... Mais cela non plus n'entraîne pas un pronostic sérieux... Bref ! en gros et en détail, je crois pouvoir vous promettre que ce gaillard sera debout dans un ou deux jours... Peut-être plus vite, même ? Il s'en irait demain matin sur ses jambes, que je n'en serais pas surpris...

Un instant, le chirurgien demeurait silencieux, comme s'il avait hésité à articuler les mots qu'il prononçait bientôt :

— A condition, continuait-il, que ce garçon se réveille, naturellement !

Or, cette fois, fixant le docteur Farget, M. Havard ne pouvait s'empêcher de sursauter :

— Mais, voyons ? questionnait-il. Il faudra bien qu'il se réveille ?...

— Oui, indiscutablement ! — Tôt ou tard.

— Comment : « tôt ou tard » ?

— Ce sommeil est étrange !... Ma parole, on dirait un sommeil provoqué... Je... je ne serais même pas loin de penser à quelque narcotique ?

Et puis, très brusquement, le docteur Farget questionnait :

— Vous m'avez bien dit qu'un docteur avait soigné ce garçon ?

— Assurément ! Un docteur de Saint-Germain. Le docteur Bonhotel...

— Bonhotel ?... Mais Bonhotel partait en vacances aujourd'hui même ?

— Justement ! Il passait en voiture, paraît-il. C'est lui qui a donné les premiers soins...

— Eh bien ! rétorquait le docteur Farget, je ne suis pas curieux, mais j'aimerais à savoir en quoi ont consisté ses premiers soins... Les plaies n'ont pas même été lavées !... Et puis, il y a ce sommeil ?... Que diable ! Bonhotel n'est pas garçon à faire preuve d'une telle négligence ?

M. Havard se garda de répondre...

Que le docteur Bonhotel, eût bien ou mal soigné le pauvre David Dare, cela, en cette minute, ne l'intéressait guère !

Et puis, ne fallait-il pas faire la part des choses ?...

Arrivé à l'improviste, sur le théâtre d'un accident d'aviation, le docteur Bonhotel n'avait pas eu toute liberté, toute facilité pour faire ce qu'il convenait de faire ?

A tout hasard, M. Havard risqua :

— Je sais qu'il lui a fait une piqûre...

— Ah !... Ah !... Une piqûre de quoi ?

— Mon Dieu !... Cela, je l'ignore ?...

— Eh bien ! moi, encore plus que vous !... D'ailleurs, comment diable, Bonhotel avait-il, sur sa voiture, le matériel et les ingrédients nécessaires ?

Farget haussait les épaules...

On devinait qu'en lui un travail profond se faisait. On devinait surtout qu'il pensait à des choses, qu'il n'osait exprimer...

Il parut soudain prendre une décision :

— Ecoutez, M. Havard, je serais vous, j'irais voir Bonhotel ! Voilà !... D'abord, j'imagine que cela fera partie de votre enquête, cette visite ?

— Naturellement !

Un instant, alors, le docteur Farget demeurait silencieux. Puis, il repartait :

— Seulement, vous ne pourrez voir Bonhotel que dans trois semaines... ou un mois. J'ignore pour combien de temps il est parti dans le Midi... Mais cela ne presse pas !

Et puis, il tendait la main au Chef de la Sûreté :

— Vous m'excusez ?... C'est l'heure des pansements. Je tiens à être là... On a toujours trois ou quatre blessés qui vous inquiètent...

Et il partait.

Il partait, en répétant ce même haussement d'épaules que M. Havard avait remarqué...

Même il semblait, une seconde, prêt à s'arrêter sur le seuil du petit parloir, tout comme s'il avait été sur le point d'ajouter quelques paroles, qu'après réflexion il se retenait d'articuler...

Demeuré immobile quelques secondes, M. Havard alors quittait la pièce, abandonnait l'hôpital.

— Il dort !... Il dort !... répétait-il. Eh bien ! c'est naturel, qu'il dorme ?... Qu'est-ce qu'il a donc, ce chirurgien, à me parler d'un narcotique ?... Qui aurait donné un narcotique à Dare ?... Et pourquoi le lui aurait-on donné ?... Ah ! la piqûre de ce docteur Bonhotel ?... Il a l'air de trouver bizarre la façon dont opéra ce docteur... Bah ! rivalité de métier, peut-être ?...

M. Havard était un fonctionnaire, avant tout...

Toute sa vie, il avait connu les jalousies professionnelles. Il fallait l'excuser de prêter à des médecins, des sentiments que ceux-ci peut-être, ne pouvaient pas avoir

Sur le trottoir de l'hôpital, cependant, M. Havard demeurait quelques secondes hésitant. Et puis, d'un geste, il appelait son chauffeur :

— Renseignez - vous ! commandait - il. Je veux aller voir si quelqu'un peut me recevoir chez le docteur Bonhotel... Dépêchons !

Il n'était pas difficile, évidemment, d'obtenir l'adresse du médecin qui avait soigné David Dare à l'instant même de son aventure, et, peu d'instants plus tard, l'auto du Chef de la Sûreté, stoppait à la porte du docteur Bonhotel.

D'un coup d'œil, alors, M. Havard inspectait la maison à la porte de laquelle il allait sonner.

C'était une maison grande, confortable, située rue de la République, l'une des rues principales de Saint-Germain. Tout semblait indiquer que le médecin, qui habitait là, était un praticien connu, honorable, respecté : un de ces médecins qu'une clientèle fidèle est toujours prête à vanter à juste titre.

M. Havard sonna. Trois secondes plus tard, une femme de chambre accorte lui demandait ce qu'il désirait.

— Mademoiselle, déclarait le Chef de la Sûreté, je vous serais infiniment obligé de me dire, si, en l'absence du docteur Bonhotel, je pourrais parler à quelque membre de sa famille ?

— En l'absence du docteur Bonhotel ? répéta la petite bonne.

— Assurément ! Je sais qu'il est parti aujourd'hui même en vacances...

Mais la petite bonne secouait la tête :

— Non ! Non, Monsieur !... protestait-elle. Le docteur voulait partir, mais, en fait, il

a dû remettre son voyage... Si Monsieur désire lui parler ?... Il est là justement...

— Merveilleux !... Voulez-vous lui faire passer ma carte, Mademoiselle ?

Introduit dans un salon d'attente, M. Havard, moins de deux minutes plus tard, voyait s'avancer au-devant de lui un homme jeune au visage intelligent, aux yeux aigus, et qui, tournant entre ses doigts la carte du Chef de la Sûreté, interrogeait :

— A quoi dois-je l'avantage de votre visite ?... Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une consultation ?...

Le Chef de la Sûreté s'inclina :

— Docteur, mes qualités et mes titres doivent vous renseigner ?... Je viens vous voir à la suite de l'accident...

— De l'accident ?...

— Oui... qui s'est produit aujourd'hui même au champ de manœuvres...

— Je ne suis pas au courant, Monsieur le Chef de la Sûreté ?

— Comment ?... Comment ?... Vous ne m'entendez pas !... Je viens, précisément, vous remercier des bons soins que vous avez prodigués au blessé...

— Les bons soins que j'ai prodigués au blessé ?... Monsieur, je vous assure, je ne comprends pas !... De quel blessé s'agit-il ?...

— Mais de l'aviateur que vous avez relevé...

— J'ai relevé un aviateur, moi ?...

— Ah ça !... s'emporta soudain M. Havard, vous êtes bien le docteur Bonhotel ?...

— En effet.

— Eh bien ! c'est vous, qui, passant devant le champ de manœuvres, avec, je crois Madame votre femme et vos enfants avez eu la complaisance de vous arrêter pour soigner un malheureux pilote aviateur ?...

— Monsieur, interrompit le Docteur Bonhotel, je vous assure qu'il me semble que je rêve !... Vous êtes victime d'une confusion. Ce n'est pas moi qui ai soigné cet aviateur. Cela doit être un de mes confrères ?...

— Mais non !... Mais non !... Il n'y a qu'un docteur Bonhotel à Saint-Germain ?...

— Oh ! cela, c'est incontestable !...

— Eh bien ! les gendarmes m'ont donné votre nom !... Vous avez, même, signé le procès-verbal qu'ils ont immédiatement dressé ?

— Moi ?... j'ai signé ?...

Le docteur Bonhotel secouait la tête, et ne pouvait s'empêcher de sourire :

— Ecoutez, protestait-il, Monsieur le Chef de la Sûreté je suis désolé d'infliger un démenti aux gendarmes, et je mesure toute la gravité de cette inconvenance... Seulement, je n'ai rien signé du tout !... Je n'ai soigné aucun blessé !... Je ne suis pas même sorti cet après-midi... Ma consultation m'a retenu jusqu'ici... Quand vous êtes arrivé, j'allais partir voir un de mes malades. C'est le premier pas que je ferai dehors depuis ce matin...

— Mais, alors, c'est ahurissant ?

Et, cette fois, M. Havard se croisait les bras, retrouvant toute l'impétuosité qui lui était naturelle.

— Quelqu'un s'est fait passer pour vous, docteur ?...

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Evidemment !... Mais, tout de même, la chose devient affolante !... Ah ! vous ne comprenez pas ?... Eh bien ! vous allez saisir ! L'aviateur blessé était en réalité, un de mes inspecteurs. Oui !... Un policier ! Et il semble bien que l'accident dont il a été victime avait été provoqué... Bref ! nous sommes en plein drame !... Je ne veux pas vous raconter tout ce que je sais... Mais il suffira de vous dire qu'on m'a parlé de quatre morts...

— Dans l'accident d'aviation, Monsieur le Chef de la Sûreté ?

— Pas du tout !... Non !... De quatre morts « assis » ! De quatre morts qui se trouvaient dans une maison abandonnée... et qui n'y sont plus d'ailleurs !... Avec cela, j'ajoute, que le blessé que vous avez soigné... Ah ! pardon !... que « quelqu'un » a soigné, en disant qu'il était le docteur Bonhotel, aurait été victime d'une sorte de narcotique... C'est du moins le docteur Farget... Vous connaissez le docteur Farget ?

— Oh ! parfaitement !...

— Eh bien ! c'est lui qui m'a dit cela !

— Monsieur, interrompit le docteur Bonhotel, je m'excuse de vous l'avouer... Mais je ne comprends rien du tout à ce que vous dites ?... Voyons !... Un pilote a eu un accident d'aviation ? Parfait !... Ce pilote était un Inspecteur de la Sûreté ?.. Voilà qui est clair ! Quelqu'un l'a soigné ensuite en prétendant être le docteur Bonhotel ?... Ceci est, déjà, un peu plus mystérieux !... Mais là où je ne saisis plus rien du tout à ce que vous me dites, c'est quand il s'agit de quatre morts assis dans une maison déserte... Cela, c'est du roman ?...

Sur le docteur Bonhotel, M. Havard, au même moment, rivait un regard qui avait quelque chose d'halluciné...

Il répéta simplement :

— Oui... C'est du roman, en effet !...

Et puis, haussant les épaules, se maîtrisant, par un effort d'énergie qui était visible, le Chef de la Sûreté prenait congé, brusquant les adieux :

— Excusez-moi docteur?... Je ne suis pas libre de vous donner d'autres détails!... Je vais, même, vous demander d'oublier les paroles que j'ai pu prononcer sous l'empire de l'énervement!... Ah! cependant, une question!... Vous n'inventez naturellement pas qui a pu s'amuser à se faire passer pour vous?...

— Je l'invente d'autant moins, Monsieur le Chef de la Sûreté, que je suis connu à Saint-Germain! Comment les témoins n'ont-ils pas tout de suite dénoncé l'imposture?

— Parce que, les témoins, justement, par un grand hasard, ne vous connaissaient que de nom, docteur! Les gendarmes sont récemment arrivés ici... Le buvetier qui assista à toute l'affaire, est nouvellement établi, lui aussi. Alors...

— Bien!... Bien!... approuvait déjà le docteur. Mais ceci est étrange....

M. Havard confirma :

— Plus qu'étrange!

Et, de nouveau, il s'excusa :

— Vous me pardonnez, docteur?... Je vous ai importuné inutilement... N'importe!... Il fallait que je vous vois... Ah! je vous demande le secret, n'est-ce pas?

—Monsieur le Chef de la Sûreté, vous pouvez compter que ma discrétion...

Le docteur Bonhotel, à ce moment, avait, à la vérité, une étrange attitude...

Praticien réputé, il se trouvait, ce docteur, précisément investi du service des fous, à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye.

Et voilà qu'une idée bizarre lui avait traversé l'esprit :

Ah ça!... N'était-ce pas un dément qui l'entretenait depuis quelques instants, sans qu'il s'en fut aperçu?...

Ce visiteur prétendait être M. Havard le Chef de la Sûreté parisienne. Mais... qui le prouvait?

Entre ses doigts, le docteur Bonhotel, cependant, tournait le bristol que sa femme de chambre, quelques instants plus tôt, lui avait fait tenir.

Cela, tout de même, était assez particulier!

Les fous n'ont point, d'ordinaire, l'habitude de se faire graver des cartes, comportant l'énonciation des titres qu'ils se figurent posséder?... La folie des grandeurs, si classique, si fréquente, si bizarre dans ses manifestations imprévues, ne va généralement pas jusque-là!

Le docteur Bonhotel, cependant, gardait son opinion pour lui. Il raccompagnait son visiteur jusqu'à la porte de sa maison.

— Voulez-vous passez, Monsieur le Chef de la Sûreté?

Or, le long du trottoir, l'automobile du Chef de la Sûreté, stationnait. Sur le siège, un chauffeur se tenait.

Et voilà qu'à la vue de ce serviteur, Bonhotel, tout à coup, semblait prendre un parti.

— Excusez-moi, Monsieur le Chef de la Sûreté! Tout de même... j'ai une déclaration à vous faire!... Voulez-vous entrer dans ce salon et m'attendre une seconde?...

Il repoussait le Chef de la Sûreté dans la petite pièce où il venait de le recevoir, puis, rapidement, traversant son antichambre, franchissant le trottoir, il allait interroger le chauffeur de M. Havard :

— Mon ami, s'il vous plaît, veuillez me répondre? La personne que vous avez conduite ici, c'est bien...

Le chauffeur considéra le docteur d'un air étonné :

— C'est bien?... questionnait-il.

— C'est bien M. Havard?

— Mais, naturellement!... Le Chef de la Sûreté!...

Alors, pivotant sur ses talons, rapidement, le docteur Bonhotel regagnait le petit salon et rejoignait son visiteur :

— Monsieur le Chef de la Sûreté, faisait-il, pesant lui aussi ses mots, je vais vous faire une déclaration bizarre... Je vous la fais à tout hasard!... Il est possible qu'elle soit parfaitement sotte... Tout de même, voici : hier... hier matin, je me suis présenté chez deux malades que je soigne... Oui!... Une vieille dame, qui habite au Pecq... Un ancien colonial, également, qui demeure à l'entrée de Maisons-Lafitte... Eh bien!... dans ces deux domiciles... j'ai éprouvé une surprise extrême... Mes malades étaient alités, hors d'état de bouger... dans un état grave, en un mot!... Or, je n'ai trouvé ni l'une, ni l'autre! Les deux maisons me sont apparues, parfaitement désertes...

— Mais, docteur, que voulez-vous dire?

— Rien!... Je vous signale seulement la chose, Monsieur le Chef de la Sûreté!... Deux malades complètement hors d'état de bouger, réduits à demeurer au lit, et qui ont disparu, l'un et l'autre!... Ah! j'ajoute encore ceci : si les deux maisons étaient désertes — elles sont, toutes les deux, assez éloignées, en dehors des agglomérations — elles étaient, en revanche, parfaitement en ordre!... Les lits, seuls, étaient défaits. Mais rien n'avait été pris!... Rien n'avait été cambriolé!...

— Mais pourquoi docteur, supposez-vous qu'un cambriolage...

— ... aurait dû accompagner la disparition de mes malades ?... Parce que, Monsieur le Chef de la Sûreté, il y a quelque chose que je ne vous ai pas encore dit... C'est que les portes de ces deux maisons avaient été fracturées !... Oui ! parfaitement !... Je les ai trouvées ouvertes... J'ai pu me rendre compte que des pesées y avaient été opérées !... D'ailleurs, j'ai prévenu le commissariat de police... M. Turac est averti...

Et, cette fois, entre le Chef de la Sûreté et le docteur Bonhotel, un silence s'établissait, lourd d'angoisse, qui durait.

— Ah ça !... tempêtait enfin M. Havard, retrouvant le premier la parole, mais vous me racontez, docteur, une histoire de l'autre monde ?... Deux impotents disparus !... Deux portes enfoncées !... Et nul cambriolage ?... Vous ne faites pas un rapprochement entre cela, et le fait qu'un faux docteur Bonhotel a soigné mon blessé ?...

— Je ne fais aucun rapprochement, Monsieur le Chef de la Sûreté ! Seulement, je vous signale ces choses. Voilà !... Que voulez-vous, j'ai peut-être tort ? Mais il me semble qu'en ce moment, il y a trop de choses extraordinaires, incompréhensibles, ahurissantes, qui se passent dans mon entourage ! — Ce n'est pas votre sentiment ?

M. Havard rétorqua, emporté comme toujours :

— Mon sentiment, docteur, c'est que, si cela continue, je vais perdre la tête, moi !...

Et puis il se jetait hors de la pièce...

Et puis, claquant la porte, au visage du docteur Bonhotel assurément stupéfait de cettte sortie brusquée, M. Havard rejoignait sa voiture, jetait un ordre au chauffeur, et l'auto, bientôt, s'éloignait...

Demeuré dans l'antichambre, cependant, le docteur Bonhotel, à la même minute, se mordait les lèvres, l'air infiniment préoccupé.

— Bizarre !... Bizarre !... murmurait-il.

Il portait à la boutonnière la Légion d'honneur. Elle s'accompagnait d'une simple Croix de guerre. Qui pouvait se douter que l'humble ruban des combattants avait été, jadis, au temps de la guerre, constellé des nombreuses étoiles qui accompagnaient les citations multiples ?

Le docteur Bonhotel n'était pas un poltron !

Moins encore ce n'était un homme léger, insouciant !

Il possédait, tout au contraire, un esprit réfléchi, grave...

Mais, tout à coup, il ne pouvait se retenir d'une sorte de frémissement...

— Tout de même, s'avouait-il, tout cela est inquiétant ?... Plus qu'inquiétant ?...

Il se revit, par la pensée, effectuant, la veille, ses visites médicales, et découvrant, à deux reprises, la disparition de deux malades qu'il savait parfaitement incapables de quitter le lit...

Il se revit, surtout, se penchant sur ces portes ouvertes, examinant les serrures que des pesées habiles avaient à demi arrachées...

Oh ! il était certain de ses constatations !... Oh ! il était impossible de se méprendre aux effractions dont il avait trouvé la trace !...

D'ailleurs, le commissaire de police de Saint-Germain-en-Laye, recevant sa double déposition, n'avait-il pas pris tout de suite ces aventures au sérieux ?

Or, le lendemain, il fallait qu'il apprît que quelqu'un — quelqu'un dont il ne pouvait soupçonner l'identité ! — s'était permis de se faire passer pour lui, avait donné à un malade, à un blessé, des soins dont il n'avait aucune idée...

— C'est affolant !... s'avoua, paisible, le docteur Bonhotel.

Il passa dans son cabinet de travail ; il décrocha l'appareil téléphonique. Un instant plus tard, il était en communication avec le docteur Farget.

— Allo !... Vous dites, mon cher ami ?...

Et la voix de Farget précisait :

— Je dis que ce garçon là, on lui a administré — par piqûre ou autrement — un narcotique de premier choix !... Mon cher Bonhotel, depuis qu'il est dans le service, on a fait l'impossible pour le réveiller... Rien à faire !... C'est à croire qu'on a voulu l'empêcher de reprendre connaissance avant assez longtemps... Dame !... Quand l'on m'a certifié que c'était vous, Bonhotel, qui l'aviez soigné, je vous avoue que j'ai été quelque peu ahuri !... Mais, maintenant que vous me dites qu'il n'en est rien, mon ahurissement change de caractère !... Vous n'avez pas l'impression que cela finit par être... inquiétant ?

... Dix minutes plus tard, encore, le docteur Bonhotel, au volant de sa voiture s'éloignait de son domicile, conduisant peut-être un peu plus rapidement que les règlements officiels ne l'y auraient autorisé.

— C'est stupide ! s'avouait-il. Mais je ne suis pas tranquille !... Ce soir, je ne pourrais pas fermer l'œil, si je ne vérifiais pas qu'il n'est rien arrivé au père Masson ?...

Hors de Saint-Germain, sur la route de Chambourcy, à la porte d'une maisonnette écartée, le docteur Bonhotel stoppait, infligeant à sa pauvre automobile un coup de frein meurtrier.

Et, tout de suite, il se précipitait, traversait un jardinet, atteignait une porte close.

— Nom d'un chien !... On n'a pas cambriolé, ici ?...

Mais non. La porte était intacte ! Et, dès qu'il y avait frappé, une voix chevrotante, une voix de vieillard, retentissait s'informant :

— Qui va là ?...

— Docteur Bonhotel !...

— Comment ?... Mais je ne vous attendais pas, docteur !... Attendez !... Je vous envoie la clef !... Voulez-vous appeler Mascotte ?...

Le docteur Bonhotel se prit tout simplement à sourire...

Et puis, il héla :

— Mascotte ?... Arrive ici, mon bon chien !.. Mascotte !...

Sautant par une fenêtre ouverte, un énorme berger d'Alsace bondissait à la même minute, venait lui faire fête.

Oh ! un superbe et intelligent animal. Ne tenait-il pas entre ses dents une clef qu'il abandonnait sagement aux mains du médecin ?...

Le docteur Bonhotel, deux minutes plus tard, avait franchi la porte de la maisonnette, gagné, au premier étage, une chambre, où, allongé sur un lit, un malade l'accueillait d'un reconnaissant sourire :

— Il ne fallait pas vous déranger !..., protestait-il. Ça ne va ni mieux, ni plus mal !... Et je sais bien que vous ne pouvez pas des miracles, docteur !... Vous ne me rendrez pas mes vingt ans !...

Le docteur Bonhotel, cependant, venait de tirer une cigarette...

Ce père Masson, ce vieux maraîcher, qu'il soignait en oubliant, ponctuellement, de lui présenter la note de ses visites, il le connaissait depuis toujours... depuis qu'enfant il venait marauder dans son jardin, et dégarnir ses cerisiers.

Un brave homme, d'ailleurs. Mais l'âge l'avait, maintenant, à jamais cloué sur son lit...

Et le docteur Bonhotel, lançant vers le plafond de la pièce, des bouffées de tabac, sentait le calme revenir en lui.

C'était stupide, parbleu ! ce qu'il avait inventé tout à l'heure !

Est-ce qu'il n'avait pas imaginé, que ce malade-là, lui aussi allait disparaître ?...

Est-ce qu'il n'avait pas redouté de trouver enfoncée, forcée, la porte de la maisonnette ?...

Le jeune docteur se pencha, tout à coup, vers l'impotent :

— Dtes donc, père Masson, questionnait-il, vous n'êtes pas un homme à prendre des vessies pour des lanternes, hein ?

— Vous dites ?... s'étonna le vieillard.

— Vous n'êtes pas un gaillard à prendre peur pour une aventure qui n'est peut être, seulement, que comique ?...

— Je ne vous comprends pas, docteur ?

— Mais vous allez me comprendre ! Voilà !... J'ai vu, devant votre maison, tout à l'heure, trois ou quatre drôles de garçons qui ne me plaisent guère... Alors... C'est tellement isolé, ici... il m'est venu la pensée, que, saprelotte, si l'on voulait vous assassiner...

— Bah !... J'ai Mascotte ?...

— D'accord ! Mascotte est une brave bête !... Mais on pourrait vous l'empoisonner ?...

— M'empoisonner Mascotte ?... Ah bien ! j'voudrais voir ! Et puis, elle ne se laisserait pas faire ?... Elle a quasiment plus d'intelligence dans sa cervelle de bête que bien des hommes !...

— Je ne dis pas, père Masson !... Mais il faut être raisonnable... Voyons !... Cela vous ennuierait que je fasse venir, ce soir, deux agents ?... Vous feriez votre belotte avec eux ?... Hein ?... C'est entendu ?...

— Bien sûr... Je ne dis pas... Pour ce qui est de faire une belotte, ça ne me déplairait pas !... Mais c'est des idées de l'autre monde, d'aller imaginer que l'on pourrait m'assassiner ?...

— Que voulez-vous, père Masson, j'ai toujours, comme cela, des pensées complètement stupides !... Allons !... C'est une affaire réglée !...

Une demi-heure plus tard, revenu chez lui, le docteur Bonhotel pouvait s'assurer que le commissaire Turac, auquel il téléphonait, ne trouvait pas si sotte, si saugrenue, la crainte qu'il lui communiquait !

C'était extraordinaire, tout de même, cette succession de faits qui semblaient, à plaisir, le compromettre, ce docteur Bonhotel !

Pourquoi deux de ses malades, impotents, avaient-ils disparu, dans des conditions si étranges ?...

Pourquoi, encore, son nom avait-il été prononcé, à propos des mystérieuses aventures, qui venaient de se dérouler sur le champ de manœuvres de Saint-Germain ?...

Le commissaire Turac répondait simplement au jeune docteur :

— Eh bien !... C'est compris !... Je fais immédiatement partir deux agents... Ils vont aller veiller auprès de votre bonhomme... Evidemment, ce n'est pas une sur-

veillance que nous pourrons maintenir longtemps ?... Mais pendant trois ou quatre jours... Oui !... Oui !... Je vous approuve !...

On fait souvent grief à la Police de n'intervenir qu'après les événements dramatiques... de ne jamais savoir ni les prévoir, ni les prévenir...

Cela prouve, tout simplement, que l'on est, vis-à-vis de la police, injuste fort souvent, comme l'on est injuste, toujours, chaque fois que l'on veut porter un jugement d'ordre général...

## CHAPITRE V

Les deux événements qui suivirent et eurent pour conséquence première d'établir si le docteur Bonhotel avait, ou non, des idées saugrenues, si le commissaire Turac avait été, ou non, bien inspiré, d'écouter les suggestions du médecin, se déroulèrent, l'un, le même soir, vers onze heures, l'autre, le lendemain matin, vers sept heures et demie.

A onze heures du soir, donc, un premier événement eut lieu. Il faut dire que rien ne l'annonça.

Le commissaire Turac, tout bonnement, sa journée finie, ses ordres donnés pour le lendemain, les paperasses administratives bien et dûment signées, avait regagné son domicile.

C'était un homme calme, d'une indiscutable autorité, et que l'on aimait à Saint-Germain autant qu'on le redoutait.

Point un de ces commissaires de police, qui cherchent à faire du zèle, en tracassant leurs administrés. Mais non plus, point un de ces hommes qui fuient toutes les responsabilités, n'osent jamais prendre une initiative, laissent aller les choses au gré de leur fantaisie, et se lamentent, ensuite, quand elles tournent mal.

Le commissaire Turac était ce qu'il faut appeler un esprit décidé et net. De telles épithètes peignent un homme.

Chez lui, cependant, au foyer familial, le commissaire Turac était tout autre. Là, seulement, il incarnait un brave homme.

Deux enfants, deux garçons, respectivement âgés de douze et quatorze ans, composaient, avec sa femme, toute sa famille. Une vieille domestique, depuis de longues années attachée à la maison, aurait été embarrassée pour juger qui, de M. Turac ou de son épouse, gâtait le plus les chers petits.

Ce soir-là, cependant, à onze heures du soir, le commissaire Turac se montrait sévère à l'endroit de son fils aîné :

— Voyons !... Voyons !... tu ne me feras pas croire que tu as soigné cette version ?... Ton texte est pourri de contresens ! Relis-toi ?... Sapristi ! tu es de taille maintenant, à écrire en français, et que veux-tu devenir dans la vie, si tu n'es pas fichu d'exécuter proprement une version latine comme celle-ci ?

Or, à l'instant même où le jeune Turac allait peut-être répondre, qu'il ne voyait pas un rapport direct entre les versions latines et le français correct, un coup de sonnette strident ébranlait la demeure.

— Marie est couchée... songeait immédiatement le commissaire Turac. Bon !... Je vais ouvrir moi-même !

Il descendait au rez-de-chaussée, entrebâillait la porte, et, tout de suite, fronçait les sourcils.

Deux agents se trouvaient devant lui, deux agents de son propre poste, et qu'il avait reconnus du premier coup d'œil.

— Comment ! s'étonnait le magistrat, c'est vous ?... Qu'est-ce qu'il y a donc de cassé ?...

Puis, il s'étonnait :

— Mais, voyons !... Voyons !... Qu'est-ce que vous fabriquez là ?... Je vous avais mis de garde chez le père Masson ?...

Or le plus ancien des agents, tenant son képi à la main, rispotait :

— Justement, Monsieur le commissaire !...

— Justement quoi ?... Eh bien !... parlez donc ?...

L'agent balbutia :

— C'est qu'on ne l'a pas trouvé, le père Masson !

— Il n'était pas chez lui, Monsieur le Commissaire !

— Allons !... Allons !... Qu'est-ce que vous me racontez là ?... Le docteur Bonhotel m'a dit qu'il était incapable de quitter son lit ?

— Eh bien ! le lit était défait, Monsieur le commissaire... Mais le père Masson n'était pas dedans !

— Mais, c'est de la folie !... Et, d'abord, comment avez-vous vu que le lit était défait ?... Si le père Masson n'était pas chez lui, comme vous dites, j'imagine qu'il avait fermé sa porte ?...

— La porte était bien fermée, Monsieur le Commissaire... mais la clef était dans la serrure !... Alors, on est entré...

— Bon !... Bon !... Eh bien ! où était-il le père Masson ?

— On ne sait pas...

— Comment ! Mais, sapristi, il y a bien des voisins ?... Vous vous êtes renseignés, j'imagine ?... On vous envoie de garde, chez un impotent... Vous ne le trouvez pas... Je pense que cela vous a étonnés ?... Vous avez questionné dans le voisinage ?

— Sûrement, Monsieur le Commissaire !... Seulement...

— Seulement, quoi encore ?

— Eh bien, comme çà, les voisins nous ont dit que le père Masson était parti en donnant le bras à deux de nos collègues...

— A deux de vos collègues ?

— Oui, Monsieur le Commissaire...

— Mais, je ne vous comprends pas, à la fin ?... Expliquez-vous ?... Deux autres agents s'étaient rendus chez lui, alors ?

— Il paraît...

— Et ils l'auraient fait sortir ?...

— C'est ce qu'on nous a dit.

— Mais ils l'auraient conduit où ?...

— Ah bien, çà ! personne n'a pu nous l'apprendre, Monsieur le Commissaire !

— Mais quels étaient-ils, ces agents ?...

— On ne le sait pas...

— Voyons ! Vous êtes passés au poste ?... Vous avez questionné le brigadier ?...

L'agent recula d'un pas. Visiblement M. Turac commençait à s'énerver...

Le brave homme expliqua :

— Faut nous excuser, Monsieur le Commissaire ? Comme çà, c'est le brigadier qui nous a dit de passer vous voir !... Il n'a envoyé personne d'autre que nous !... Et puis, il a vérifié les hommes de planton... C'est sûrement pas des agents de chez nous qui ont été chez le père Masson !... Ça, c'est pas à douter !

— Nom d'un chien de nom d'un chien !... tonna M. Turac.

Il plantait là les deux agents éberlués, montait hâtivement prévenir sa femme qu'il devait partir au poste de police, et, se coiffant au hasard d'une vieille casquette, sans même avoir conscience du couvrechef qu'il choisissait ainsi, se précipitait dans la rue.

— Venez !... ordonnait-il aux deux agents. Nous allons chez Masson. Le temps de prendre ma voiture... Nous allons bien voir !...

Hélas ! trois quarts d'heure plus tard, le commissaire Turac, devait se persuader, que, précisément, il lui était impossible de rien voir dans l'aventure nouvelle qui semblait débuter...

Oh ! certes, il n'y avait aucune erreur possible sur le fait que le père Masson était parti, « donnant le bras à deux agents » qui, quelques instants plus tôt, avaient sonné à sa porte.

Mais quels étaient ces agents ?

Mais où le bonhomme avait-il pu se rendre ?

Là, commençait le mystère !... Et ce mystère menaçait de demeurer impénétrable !

Courant à un garage voisin, un de ces garages qui se suivent sur la route de Quarante-Sous, le commissaire Turac, alors, appelait la Sûreté générale au téléphone.

Rapidement, il faisait un exposé des faits. Autoritairement, il exigeait qu'un rapport soit immédiatement dressé et transmis au chef de la Sûreté lui-même.

— Je prends tout sur moi !... hurlait-il. Allez !... Allez ! Je ne vous demande pas votre avis !... Je vous requiers d'exécuter mes ordres !

Et puis, il raccrochait...

Et puis, encore, il se précipitait à son commissariat.

— Que l'on aille réveiller tous les hommes qui ne sont pas de service !... Que l'on organise une battue générale dans la forêt !... Que l'on questionne les hommes de planton à la sortie de la ville !... Sapristi ! cela se remarque deux agents qui passent en entraînant un vieillard ?... Et puis, le père Masson est connu !... Il n'a pas pu se volatiliser !... Dans une heure, je veux savoir ce qu'il est devenu...

Une heure plus tard, on ne savait rien !...

On ne savait encore rien à l'aube suivante !...

On ne sut quelque chose — on ne sut la vérité complète — que le lendemain matin, à sept heures et demie, huit heures moins le quart...

C'est que Saint-Germain — ville privilégiée — qui se fait appeler « Montagne Bon Air », possède deux merveilles aussi dignes d'admiration l'une que l'autre : sa forêt profonde, encore sauvage en bien des endroits, et sa terrasse, sa superbe terrasse, d'où l'on peut admirer un des plus féeriques panoramas de la banlieue parisienne.

Sur cette terrasse, cependant, dès le matin, des enfants jouent.

Or, un groupe joyeux d'écoliers, à sept heures et demie, se livrait gravement à la course à pied, sur la terrasse, quand, l'un des petits bonshommes, qui s'amusaient de la sorte, alertait un camarade :

— Dis donc ? questionnait-il. T'as vu le bonhomme, là-bas, sur sa chaise ?... Pour sûr qu'il dort, alors !... Il n'a même pas bougé la tête, depuis qu'on rigole, à ses côtés !...

Et la remarque, tout de suite, attirait la curiosité des autres gamins.

A deux pas de la grande rotonde, là où s'élèvent de superbes ifs, sur une chaise de fer, bien droit, immobile, un bonhomme, un vieillard, se tenait en effet...

Il était certain qu'il ne bougeait pas. Son immobilité, même, était si complète, si profonde, que, bientôt intrigués, délaissant leurs jeux, les enfants se rapprochaient de lui, l'examinant.

Et puis, tout à coup, c'était des cris d'épouvante... une fuite éperdue...

— Il est mort !... Il est mort !... hurlait un blondinet.

Scandale abominable !... Course éperdue des gardes se précipitant :

— Quoi ?... Qu'est-ce que vous racontez, les gamins ?

Et puis, encore, des cris :

— Fichez le camp de là, les petits !... Allez ! Ouste !... Débarrassez le plancher !...

Tout de suite, les gardes accourus avaient compris la vérité...

Oui ! le bonhomme assis là, sur cette chaise, immobile — si parfaitement immobile — était un pauvre mort...

Mais de quoi donc était-il mort ?...

Nulle blessure. Rien qui put donner le sentiment d'un drame, d'un crime...

L'un des gardes suggérait :

— Une attaque d'apoplexie, peut-être ?

Survenu le dernier, un jardinier, tout à coup, s'effarait :

— Mais, bon sang !..,. C'est le père Masson ?...

Et cet homme ajoutait :

— Justement qu'on le cherche partout, au Commissariat !... Je le sais, rapport à mon beau-frère, l'agent, qui a patrouillé pour lui toute la nuit !... Ah bien !... En voilà une histoire !

Mais le brave jardinier, sans doute, était loin d'inventer, en effet, que c'était une histoire tragique entre toutes, une histoire effroyable, une histoire qui, peut-être, allait déchaîner sur le monde entier une abominable panique, qui lui valait de découvrir là, et de reconnaître, le malheureux père Masson.

Vingt minutes, plus tard, naturellement, le commissariat était alerté.

Immédiatement alors, et la chose était inévitable, la mort du malheureux maraîcher, commençait à prendre sa signification véritable.

Le Commissaire Turac n'avait pas entendu le rapport du brigadier, qu'il assenait à son bureau — fort innocent — un coup de poing témoignant de son état d'énervement :

— Mais c'est fou, cela !... protestait-il. Bonhotel, déjà, hier soir, avait la frousse !... Et voilà que ce matin, l'expérience prouve qu'il avait raison de se méfier ?... On trouve le bonhomme mort et assis... assis comme étaient assis les morts dont m'a parlé M. Havard ?... Mais sapristi de sapristoche !... Il n'est pas admissible, pourtant, que cinq personnes — cinq vieillards — soient trouvés assis et morts ?... On ne s'asseoit pas pour mourir !...

Qui aurait entendu l'excellent Commissaire de Saint-Germain-en-Laye, se serait peut-être demandé s'il ne perdait pas l'esprit...

Et, cependant, comment comprendre, en effet, ces morts étranges, ces morts de pauvres malheureux vieillards que l'on retrouvait paisiblement assis sur une chaise, et pourtant, déjà, dormant de leur dernier et éternel sommeil ?

— Je deviens fou !... se répéta le Commissaire Turac.

Et puis, il apostropha le brigadier qui le regardait avec des yeux arrondis, et, cela allait de soi, ne pouvait le comprendre :

— Eh bien !... tonnait le magistrat, quand vous resterez là à bayer aux corneilles ?... Demandez-moi la Sûreté !... Communication urgente pour M. Havard !...

Le brigadier avait déjà disparu...

Hélas ! quand il se présentait, de nouveau, devant son chef, c'était pour lui annoncer :

— M. Havard n'est pas à la Sûreté générale... Paraîtrait qu'il est parti à Saint-Germain !...

— A Saint-Germain ?... Ici ?... Mais, nom d'un chien ! vous voyez bien qu'il n'y est pas ?... C'est un crétin qui vous a répondu à la Sûreté !...

— C'est le sous-chef, Monsieur le Commissaire ?

M. Turac, cette fois, ne répliqua pas. Il ne pouvait, tout de même, confier à un simple agent, que le sous-chef de la Sûreté, pouvait fort bien mériter l'épithète qu'il venait innocemment de lui décocher.

A la même minute, d'ailleurs, un autre agent se présentait sur le seuil :

— Monsieur le Commissaire ?...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est, comme ça, qu'on vous appelle au téléphone ?...

— Eh bien ! dites que je ne suis pas là !... J'ai autre chose à faire, bon sang !...

Seulement l'agent ne tenait point compte de la diatribe furieuse :

— C'est le docteur Farget qui vous demande, Monsieur le Commissaire ?

— Alors, dites-le donc, imbécile !...

Aux yeux du Commissaire Turac, certainement, ce jour-là, nul n'avait le droit à prétendre à quelque intelligence !

Il décrochait nerveusement son téléphone, questionnait :

— Allo, docteur !... A vos ordres !... Oui, c'est moi... Vous dites ?...

Et puis, tout de suite, après avoir écouté le message qu'on lui transmettait :

— Mais, certainement docteur ! J'accours !... J'arrive à la minute !... Voulez-vous prévenir le Chef que je suis là dans deux secondes ?...

Et le Commissaire Turac, se jetant hors de son bureau, hurla :

— Une voiture ?... La camionnette !... Vite !... A l'hôpital !... Mais grouillez-vous donc, bon sang !... Le Chef de la Sûreté m'attend !

C'était exact...

Dans le propre cabinet de travail du docteur Farget, M. Havard se tenait.

Dès le matin, il avait tenu à se rendre à l'hôpital. Et, tout de suite, il y avait éprouvé une stupeur nouvelle.

— Eh bien ! faisait le docteur Farget, marchant vers lui la main tendue, vous savez les nouvelles ?... A minuit, votre Inspecteur est parti !

Alors M. Havard pensait crier de stupeur...

Comment ! David Dare avait déjà quitté le service de chirurgie ?...

Comment ! alors qu'il était si mal en point la veille au soir, il avait eu l'énergie de s'en aller ?

Mentalement, M. Havard articula :

— De s'enfuir, peut-être ?...

C'est que, tout de même, à bien y réfléchir, l'aventure de la veille lui semblait de plus en plus mystérieuse !

Que signifiait l'attitude de ce David Dare ?

Comment comprendre qu'il put prétendre avoir découvert dans la villa Verte, toute une série de morts, tranquillement assis sur des sièges, alors que, cinq minutes plus tard, visitée de fond en comble, la villa Verte s'était révélée parfaitement déserte ?

— Et l'histoire encore de ce docteur Bonhotel ? s'était demandé M. Havard. Mais c'est de l'incohérence pure !...

Là-dessus, il était arrivé, tout bouillonnant de fureur, à l'hôpital de Saint-Germain...

Là-dessus, déjà, il échafaudait d'extraordinaires soupçons, quand, paisible, calme, le docteur Farget le mettait au fait :

— Ma foi ! déclarait le chirurgien, j'ai été moi-même fort surpris. Je ne croyais pas votre homme en état de partir si vite... Mais il paraît qu'à minuit il s'est éveillé, et qu'il a exigé de partir à l'instant même ! Dame ! vous comprenez l'embarras de l'interne ?... Un Inspecteur de la Sûreté, tout de même, ce n'est pas un misérable !... Nous ne pouvions pas le considérer comme étant arrêté ?... Il fallait bien lui rendre la liberté dès lors qu'il la réclamait ?...

Et le docteur Farget, gaiement, éclatait de rire...

Cela lui semblait drôle, en effet, de parler d'arrestation à l'occasion d'un policier !

Devant lui, M. Havard, lui, trouvait la plaisanterie infiniment moins amusante.

Tout de suite, il interrogeait :

— Pourquoi diable, ce départ si précipité ?... Que signifie cette hâte à quitter l'hôpital au beau milieu de la nuit ?

Et il en était là, de ses réflexions, quand, soudain, le Commissaire Turac était introduit.

— Ah !... faisait alors M. Havard, retrouvant avec peine un sang-froid apparent. Je vous attendais, justement, Commissaire !... Naturellement, vous n'avez rien de nouveau à m'apprendre ?

Il allait enchaîner. Il allait, c'était visible, dicter des ordres à son subordonné...

Le Commissaire ne lui en laissa pas le temps :

— Si fait !... Monsieur le Chef de la Sûreté, j'ai quelque chose, au contraire à vous apprendre... Quelque chose d'effroyable, d'incompréhensible...

— Vous me faites peur !... Qu'est-ce donc ?

— Eh bien ! on vient de retrouver un nouveau mort... Oui, parfaitement !... Sur la terrasse !... A vrai dire, il ne lisait pas son journal comme ceux dont vous m'avez parlé, ce mort-là ! Mais il était assis... assis tranquillement... lui aussi !...

— Assis ?... tempêta M. Havard.

Il venait lui-même de tomber à la renverse, plutôt que de s'asseoir, sur un siège. Immédiatement, son visage était devenu blême, livide.

Et puis, tout à coup, les couleurs lui revenaient aux joues. En même temps, il bondissait sur ses pieds :

— Mais vous êtes fou ?... Commissaire, vous avez la berlue ?... Ce n'est pas possible ?...

— Très possible, au contraire !... C'était un malade que soignait le docteur Bonhotel...

— Vous dites ?... Vous dites ?... Il est encore mêlé à cela, le docteur Bonhotel ?

— Oui !... Il m'avait prévenu !... Justement il avait peur, je crois, d'un attentat contre ce bonhomme !... Il m'avait demandé d'envoyer deux agents... Mais vous avez reçu mon rapport d'hier soir ?...

— Tonnerre !... éructa M. Havard.

Il avait posé ses coudes sur ses genoux. Il ensevelissait son front dans ses mains. Sûrement, il n'écoutait plus les détails que lui communiquait maintenant le Commissaire Turac. Il lui fallait réfléchir... Il en était incapable, pourtant !

Ah ! l'abominable chose que le crime, quand il se fait mystérieux, incompréhensible... quand il semble porter un masque !

M. Havard songeait :

— Ainsi, c'est certain ?... Cette nuit, David Dare disparaît !... Bon !.. Cette nuit, aussi, un malade du docteur Bonhotel est

mis à mort !... Et hier, David Dare prétendait avoir découvert d'autres cadavres assis ?... Et le buvetier parlait de Bonhotel...

Tout cela était quasi incohérent. On aurait pu surprendre les pensées de M. Havard, sans leur trouver un sens logique !

Mais lui, savait qu'à chacune de ses remarques, correspondait quelque chose, qui semblait n'avoir ni queue ni tête, et qui, pourtant, était rigoureusement exact, et qu'il devait, justement, comprendre !

Le Chef de la Sûreté, tout à coup, se tourna, vers le docteur Farget :

— Convoquez le docteur Bonhotel !

Mais il se reprenait à la même minute :

— Non !... Non !... Après tout, il ne faut pas faire cela ! Commissaire ?

— Monsieur le Chef de la Sûreté ?

— Allez m'arrêter ce gaillard-là !...

— Quel gaillard ?... Le docteur Bonhotel ?

— Oui !... Et que cela ne traîne pas !... Vous me l'amènerez immédiatement...

Seulement, devant M Havard, le Commissaire Turac, autant que le docteur Farget, témoignaient d'une stupéfaction absolue.

Le chirurgien osa prendre la parole :

— Pardon, Monsieur le Chef de la Sûreté ! professait-il, mais laissez-moi vous prévenir ? Le docteur Bonhotel est d'une honorabilité indiscutable... C'est, presque, une des célébrités de ce pays... Toute la population le connaît, l'admire, sait qu'il est l'un des meilleurs praticiens de la région... Moi-même, je suis tout prêt à me porter fort pour lui !... L'arrêter, ce serait...

— J'ordonne qu'on l'arrête !... scanda M. Havard. C'est clair ? Allez ! Commissaire !

Sans mot dire, le Commissaire Turac quitta le cabinet de travail du docteur Farget.

Arrêter le docteur Bonhotel ?... C'était assurément une stupidité. Mais quoi ?... L'ordre qu'il venait de recevoir n'était-il pas formel ?

Le Commissaire de police s'éloignait dans l'hôpital, marchant vite, roulant de sombres pensées sous son crâne, quand, soudain, courant derrière lui un pas l'amenait à tourner la tête.

C'était le docteur Farget qui rejoignait le magistrat :

— Mon cher Commissaire, une minute ?... Dites donc, qu'en pensez-vous ?... Il est complètement toqué, notre distingué Chef de la Sûreté ?...

Et, Farget, qui avait l'habitude d'appeler les choses par leur nom, qui passait pour ne jamais mâcher les mots, reprenait très vite :

— D'ailleurs, il me semble quelque peu nerveux, ce digne fonctionnaire ?... Alors, je l'ai planté là... Dites donc, Turac, puisque je vous rejoins, bien entendu, vous n'arrêtez pas Bonhotel ?... Priez-le, simplement, de venir !... Je ne sais pas pourquoi cet excité d'Havard parle d'arestation. Il ne m'a pas l'air de posséder tout son sang-froid ?... Vous comprenez ?

Le Commissaire Turac hocha la tête, mais ne répondit pas...

Tout de même, M. Havard était son chef ! Si folle que puisse paraître son attitude, avait-il bien le droit de la juger ? Pouvait-il, surtout, refuser d'obéir à ses ordres ?...

Mais Farget parlait toujours :

— Là-dessus, filez, mon cher ! Si cet Havard nous trouvait tous les deux en train de potiner, je parie qu'il nous fourrerait au bloc !... Ah ! mais... C'est qu'il n'a pas l'air commode, ce super-nerveux !

Riant encore, riant avec cette bonhomie qui est particulière aux médecins, habitués à rencontrer sur leur route les pires nervosités, le docteur Farget faisait demi-tour, et, une cigarette entre ses doigts, sans se presser, revenait vers son cabinet de travail, où M. Havard l'attendait.

Le Chef de la Sûreté, au bruit de la porte, relevait la tête.

— Le docteur Bonhotel ?...

Puis, il avait un geste grave :

— Ah ! c'est vous, docteur Farget... Dites donc, c'est sérieux ?... Vous le connaissez, ce Bonhotel ?... De vous à moi ?...

— De vous à moi, c'est un garçon de valeur !... C'est, en plus, un fils dont la famille est connue à Saint-Germain !... Enfin, c'est un mari modèle !... un père excellent !... Je vous ai dit ce que je pensais de lui au point de vue de sa capacité professionnelle... Maintenant, me permettez-vous une question ?

— Interrogez-moi !

— Pourquoi l'arrêtez-vous ?

— On retrouve son nom, dans tout ce qui se passe d'incohérent à SaintGermain !

— Ce n'est peut-être pas de sa faute ?... articula le docteur Farget.

Et puis, dédaignant de discuter plus longtemps avec ce chef de la Sûreté, qui, de minute en minute, lui faisait davantage l'effet, d'être, comme il l'avait dit, un super-nerveux, le docteur Farget allait s'asseoir derrière son bureau et, d'un geste machinal, commençait à signer les multiples paperasses administratives qui devaient, chaque jour, porter son sceau de chirurgien en chef.

Des minutes passaient, alors.

Enfin, au long du grand corridor sonore de l'hôpital, deux pas retentissaient.

Bientôt, la porte du cabinet de travail

s'ouvrait, et, sur son seuil, le Commissaire s'effaçait, invitant :

— Voulez-vous passer, docteur Bonhotel? Voici Monsieur le Chef de la Sûreté... qui désire vous entretenir.

A peine, cependant, le jeune médecin avait-il fait un pas en avant, qu'il devenait évident que le Chef de la Sûreté, « désirait » en effet, l'entretenir !

Il devait même, le désirer vivement, car, littéralement, il lui sautait à la gorge :

— Docteur Bonhotel ! vous savez pourquoi je vous ai fait amener ici?...

— Ma foi, non !... Pourquoi avez-vous voulu me voir?

— C'est bien vous qui soigniez le nommé Masson?

— Certainement ! Lui est-il arrivé quelque chose?

— Oh !... Oh !... Vous le redoutez?

— Je l'ai presque redouté hier soir, je l'avoue !... D'ailleurs, le Commissaire Turac pourrait vous raconter...

— J'ai fait un rapport à Monsieur le Chef de la Sûreté, interrompait à ce moment le Commissaire de police. Mais, mon cher docteur Bonhotel, il y a quelque chose que vous ignorez... Dans la nuit — ou, plutôt, juste quelques instants après que j'eus envoyé deux agents auprès du père Masson — celui-ci disparaissait...

— Hein?... Quoi?... Vous dites?... sursautait le docteur Bonhotel.

Le Commissaire Turac poursuivait :

— Là-dessus, nous avons fait immédiatement une enquête... Or, cette enquête a établi que deux agents se sont présentés au domicile du père Masson, et, se disant envoyés par le commissariat, l'ont entraîné... l'ont entraîné on ne sait pas où !...

Or, le Commissaire n'avait pas articulé ces mots, que, pâlissant un peu, le docteur Bonhotel se retournait vers le Chef de la Sûreté.

— Mais vous, Monsieur, vous semblez posséder d'autres renseignements?... Vous savez ce qu'est devenu le père Masson?

— On l'a retrouvé mort...

— Mort?...

— Parfaitement ! Sur la terrasse de Saint-Germain... Mort !... Et assis sur une chaise !

— Assis sur une chaise?

— Je vous le dis. Assis sur une chaise !...

— Mais cela tient du cauchemar?... sursautait le docteur Bonhotel.

Il semblait ahuri. Il avait certainement le droit de l'être.

M. Havard, cependant, continuait de le fixer avec un air de visible méfiance.

— Allons, répondez-moi?... reprenait-il bientôt. Je pense que vous ignorez complètement comment ce malheureux a été assassiné?

— A-t-il été assassiné?...

— Tout porte à le croire ! L'autopsie l'établira... On apporte le corps ici. J'ai demandé au docteur Farget de procéder à une immédiate autopsie. Mais il ne s'agit pas de cela... Avez-vous une déclaration à faire, docteur Bonhotel?

— Dieu non !...

— Où étiez-vous, à partir de dix heures du soir?

— Où j'étais?...

— Vous devez bien savoir où vous étiez ?... Oui?... Répondez tout de suite !...

Devant le Chef de la Sûreté, le docteur Bonhotel, à ce moment, se croisait les bras.

Maintenant, à sa pâleur première, une sorte de rougeur avait succédé.

Il y eut de l'énervement et de l'impatience dans sa réponse :

— Je n'ai pas besoin de réfléchir, en effet, pour vous donner l'emploi de mon temps, Monsieur le Chef de la Sûreté ! De dix heures à minuit moins le quart, je me suis trouvé ici, dans le service de chirurgie du docteur Farget, où dix infirmiers, et peut-être cinquante malades ont pu constater ma présence...

— Comment ! vous étiez ici?... Qu'y faisiez-vous?

— Je me rendais compte de l'état où se trouvait votre Inspecteur blessé... Ce garçon qui s'appelle : David Dare.

— Ah !... Ah !... Vous vous occupiez de lui?... Eh bien ! comment l'avez-vous trouvé?... Vous savez ce qu'il est devenu?

— Quand je l'ai quitté, il dormait profondément. L'influence d'un narcotique n'était pas niable.

Alors M. Havard jeta :

— Un drôle de narcotique, en tous cas !... Docteur, je vous apprends que dix minutes plus tard, David Dare disparaissait de l'hôpital !... Oui... Oui... C'est comme cela !... Il est parti !... Mais vous changez la conversation, on dirait?...

— On le dirait faussement, Monsieur le Chef de la Sûreté. Que voulez-vous apprendre de moi encore?

— Je vous ai demandé l'emploi de votre temps?...

— Et je vous ai répondu ! Jusqu'à minuit moins le quart, je suis resté dans le service de chirurgie. A minuit moins le quart, je l'ai quitté. Je me suis rendu chez M. le Maire de Saint-Germain, où je crois être arrivé vers les minuit moins dix... J'ai quitté le premier magistrat de cette ville vers une heure du matin... Je suis immédiatement rentré

chez moi. Par malheur, un coup de téléphone m'appelait au lit d'un malade. Je suis donc à l'instant reparti au Vésinet... J'y ai trouvé une famille éplorée. Je l'ai quittée seulement ce matin, vers sept heures... sept heures et demie.

— Tonnerre !... jeta encore M. Havard.

L'alibi que fournissait, sans le savoir, le sympathique docteur Bonhotel, ne pouvait plus laisser place à un simple soupçon !

Par un hasard, dont il ne devait évidemment pas mesurer l'importance, le docteur Bonhotel pouvait justifier, quart d'heure par quart d'heure, l'emploi de sa nuit ! Il y avait plus de cinquante témoins qui étaient capables de certifier l'exactitude de ses déclarations !

M. Havard avait trop l'habitude des choses de police pour ne point comprendre la conclusion qu'il convenait de tirer d'un tel état de choses...

— C'est bien, docteur ! faisait-il, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre plus aimable. Je vous remercie infiniment !... Vous pensez bien que je m'excuse de vous avoir dérangé ?... Mais, tous ces événements sont si mystérieux, que je vous avoue perdre un peu la tête ! — Vous me le pardonnez, n'est-ce pas ?

Le docteur Bonhotel, sans mot dire, s'inclina.

D'un regard, il avait communiqué son impression au docteur Farget... Et le regard du docteur Farget avait certainement répondu à celui du jeune docteur Bonhotel !

M. Havard n'avait point quitté le cabinet de travail, brusquant les adieux, s'enfuyant plutôt qu'il ne partait, que les deux médecins ne pouvaient se tenir d'éclater de rire.

— Décidément, murmurait le docteur Bonhotel, le nervosisme est la grande maladie de l'époque !... Il devrait prendre du bromure ce Chef de la Sûreté ?

Le docteur Farget hochait la tête, amusé lui aussi.

— Parfaitement approuvait-il. Du bromure !... Ou bien des sympathyls... Maintenant, vous savez, Bonhotel, il y a encore quelque chose qui réussit très bien, dans un cas pareil ?...

— La douche froide !...

Hélas ! tandis que les deux médecins faisaient des gorges chaudes au sujet de M. Havard, ils ne se doutaient point que celui-ci, venant de regagner le Commissariat de police, téléphonait anxieusement à la Sûreté générale.

— Est-ce que l'on a des nouvelles de David Dare ?...

La réponse était nette, certaine, stupéfiante aussi :

— Personne ne l'a vu, Chef !... répliquait le secrétaire général de la Sûreté. On a même téléphoné à son domicile... Vous savez ?... Par l'intermédiaire du bistrot qui est établi dans sa maison... Eh bien ! il paraît que sa concierge ne l'a vu ni entrer, ni sortir...

Et, cette fois-là, M. Havard semblait littéralement prêt à rendre le téléphone responsable de la désespérante réponse, tant il reposait le malheureux appareil avec une brusquerie massacrante...

## CHAPITRE VI

L'étude d'un problème policier, exige — c'est l'évidence même — une parfaite impartialité.

Alors que l'on cherche à comprendre une vérité fugitive, il ne doit pas s'agir de grouper des faits dans un ordre quelconque, plus ou moins favorable à telle ou à telle théorie... à un soupçon ou à un autre...

Seulement, celui qui veut, enfin, parvenir à la vérité, doit prétendre à établir la véracité des faits qui se succèdent et à l'établir de telle manière que ces faits soient, en quelque sorte, alignés dans sa pensée, prêts à reconstituer le puzzle dont il s'agit de surprendre le secret.

Si, à l'instant où M. Havard jetait d'un geste rageur son téléphone sur le bureau du Commissaire de police de Saint-Germain, quelqu'un s'était avisé de faire le point sur les mystérieuses aventures qui se déroulaient dans la ville de Louis XIV il serait, en partant du seul point de vue objectif, arrivé aux conclusions que voici :

Un jeune inspecteur de police, David Dare, soutenait avoir été entraîné par une jeune fille plus que mystérieuse dans une certaine villa Verte, où il prétendait avoir découvert toute une série de cadavres, tranquillement assis sur des sièges...

Ce David Dare, peu après, avait réussi à quitter le piège où il avait été précipité, mais, se blessant dans une chute d'aéroplane, qui semblait avoir été provoquée, il s'était trouvé l'objet des soins d'un certain docteur Bonhotel, qui n'était précisément pas le praticien réputé de Saint-Germain...

Le docteur Bonhotel, aussi bien, semblait mêlé à toutes les aventures qui se succédaient ! N'était-ce pas lui, encore, qui avait attiré l'attention sur le pauvre maraîcher Masson, découvert le lendemain, mort... et mort assis sur une chaise, au beau milieu de la terrasse ?...

Il restait, encore, bien des faits bizarres à rappeler...

Il restait qu'incontestablement M. Havard

semblait faire la preuve absolue d'une exceptionnelle nervosité — d'une nervosité telle, que le docteur Farget, lui-même, ne pouvait s'empêcher de la constater !

Il restait, aussi, qu'au beau milieu de la nuit, alors qu'il semblait plus ou moins blessé, l'extraordinaire David Dare avait trouvé bon de quitter l'hôpital de Saint-Germain, et que, depuis, nul n'avait plus entendu parler du jeune homme...

Mais tout cela, — tout cela qui était certain, prouvé, que la raison la plus froide pouvait enregistrer, et considérer comme des faits indiscutables — tout cela avait-il un sens ? tout cela pouvait-il permettre de deviner ce que cachaient ces morts successives, et certainement dramatiques, qui endeuillaient la région Saint-Germinoise ?

Par le fait, M. Havard, devait, l'instant d'après, connaître une nouvelle certitude, qui n'allait, certes, pas diminuer son anxiété.

Un coup de téléphone parvenait, en effet, au commissariat, et ce coup de téléphone, lancé par le docteur Farget, en personne, apprenait au Chef de la Sûreté, qu'il ne pouvait subsister aucun doute, sur les causes scientifiques de la mort du malheureux père Masson.

— Cet homme est décédé des suites d'une injection de strychnine ! On l'a empoisonné !... La mort a dû être foudroyante...

Le verdict du chirurgien réputé, verdict que confirmait le chimiste de l'hôpital, ne pouvait laisser désormais, place au moindre doute !

Il y avait crime !...

On avait assassiné le maraîcher !

Fallait-il pas en conclure que les morts aperçus par David Dare étaient, eux aussi, les victimes de quelque monstrueux criminel ?

L'esprit le moins imaginatif se serait, évidemment, rallié à une telle opinion.

M. Havard, lui, songeait à toute autre chose !

— Mais enfin, murmurait-il, parlant à mivoix, sans en avoir conscience, il reste à établir que ces morts ont bien existé ? En somme, David Dare seul les a vus !... Du moins, il le prétend... Or, David Dare a disparu !... Et personne ne peut inventer où il se trouve en ce moment ?

Il était exact — et M. Havard n'exagérait point — que personne à pareille heure n'aurait pu dire où se trouvait David Dare...

Mais il était parfaitement faux, que la disparition du jeune homme fut une disparition véritable...

Tout simplement, David Dare, à l'heure où M. Havard commençait à trouver fort trouble son attitude, roulait dans le train électrique, qui joint la gare Saint-Lazare à la ville de Louis XIV — et n'y roulait pas seul...

David Dare avait connu, ce matin-là, les pires surprises...

Il convient, en effet, de remonter de quelques heures en arrière, pour expliquer les raisons qui avaient décidé le jeune policier à se rendre à Saint-Germain...

David Dare avait — le docteur Bonhotel autant que le docteur Farget pouvaient le certifier — dormi d'un sommeil étrange à la suite de l'accident dont il avait été victime.

A l'hôpital de Saint-Germain, cependant, on l'avait, dès son entrée, admirablement soigné. Pour lutter contre la torpeur dont il paraissait accablé, les praticiens avaient eu recours — comme il est d'usage en pareil cas — à de nombreuses injections d'excitants violents.

Or, sous l'influence de la caféine, de l'huile camphrée et d'autres drogues analogues, David Dare s'était réveillé, vers onze heures et demie, et s'était réveillé si bien, que, tout de suite, bien qu'il se défendit d'ouvrir les yeux, une parfaite conscience lui était revenue.

Le jeune homme gardait cependant une immobilité complète. Il s'obligeait à réfléchir.

Les réflexions de David Dare ne pouvaient le conduire qu'à une seule décision :

— Sapristi !... grommelait-il en lui-même, si seulement j'avais pu arrêter cette maudite aviatrice ! Elle, elle nous aurait expliqué le mystère des cadavres assis de la villa Verte !

Il ne servait de rien, cependant, de regretter ce qui s'était passé. Les faits, immuables, appartenaient déjà au passé. Il n'y avait qu'à les accepter d'un cœur léger.

— L'aviatrice a disparu ?... continuait à penser David Dare, soit !... Mais il a bien fallu qu'elle atterrisse quelque part ?... Moi, je me doute bien de ce qui m'est arrivé... Pendant que j'étais dans la villa Verte, on a rompu les commandes de mon appareil, ce qui devait amener, inévitablement, ma chute ! Mais elle ?... Elle, la coupable, elle se rendait quelque part !... C'est cela, d'abord, qu'il faut connaître !

David Dare, à la vérité, était doué d'un de ces esprits obstinés, qui ne mesurent jamais les difficultés auxquelles ils s'attaquent...

Le but à atteindre, le résultat à obtenir, comptaient seuls à ses yeux.

David Dare n'avait point décidé qu'il fallait savoir où avait pu se rendre l'aviatrice mystérieuse et inquiétante, que, délibérément, il se jetait à bas de son lit, et commençait à se vêtir.

Certes ! le jeune homme devait, alors, soutenir une véritable lutte contre les infirmiers, contre l'interne de service, qui, bientôt, l'entouraient...

Nul ne voulait lui permettre de quitter l'hôpital ! Tous étaient d'accord pour le supplier de demeurer bien calme dans son lit, et le menaçaient des pires complications si, d'aventure, il commettait l'imprudence de vouloir s'en aller...

Mais cette imprudence était précisément ce que David Dare avait choisi d'accomplir !

Un quart d'heure plus tard, habillé, ayant remercié très sincèrement ceux qui lui prêchaient une prudence nécessaire, David Dare s'éloignait, dans les rues nocturnes et parfaitement désertes de la petite ville de banlieue.

Sur la place du Château, David Dare avisait un taxi dont le chauffeur, somnolent, acceptait de le conduire à Paris.

Il était une heure et demie du matin, quand, enfin, David Dare parvenait à son appartement, et il n'était pas étonnant, qu'à une heure aussi tardive ou aussi matinale, sa concierge ne se fut pas aperçue de son retour dans l'immeuble...

— Bien ! décidait alors le jeune homme. Demain, il fera clair ? Je vais toujours me reposer quelques heures ; et puis, dès mon réveil, en avant !... Ça n'est pas le bout du monde que d'interroger tous les aérodromes des environs...

Le plan du jeune policier était simple, en effet.

Par téléphone, il pouvait se mettre aisément en relations avec tous les terrains d'aviation où l'appareil mystérieux de la jeune fille avait pu prendre terre...

N'obtiendrait-il pas, ainsi, le renseignement qu'il cherchait ?... Ne saurait-il pas où la jeune fille était venue se terrer ?... Ne la retrouverait-il pas ?

Car, c'était cela, qu'il voulait avant tout !

En lui-même, David Dare, à ce moment songeait :

— Elle s'est fichue de moi... Elle m'a flanqué dans un pétrin abominable... Je ne jurerais même pas qu'elle n'a pas tenté de m'assassiner !... Eh bien ! la partie commence ! Elle a gagné les premières manches... mais j'aurai... la Belle !...

Sur son lit David Dare, cependant, ne tardait pas à s'endormir.

Ce garçon avait une solide santé, mais les épreuves par lesquelles il venait de passer, expliquaient à merveille le sommeil qui s'emparait de lui et lui faisait perdre, véritablement, la notion des heures...

David Dare dormait encore, tout habillé d'ailleurs, n'ayant pris que la peine de déboutonner son faux-col, quand un coup de sonnette, strident, l'arrachait au pays des rêves.

— Allons bon !... murmurait-il alors. Un raseur ?

Et puis il partait à rire...

Non ! ce ne pouvait pas être un raseur qui sonnait à sa porte !... Il fallait inventer, plutôt, quelque collègue de la Préfecture ou de la Sûreté, que M. Havard dépêchait auprès de lui.

— Eh bien ! murmurait alors David Dare, ce sera un raseur quand même ! Si le Patron s'imagine que je vais perdre des heures et des heures à rédiger un rapport, il se flanque le doigt dans l'œil jusqu'au-dessus du coup de pied, si j'ose dire !... J'ai mieux à faire !

Bâillant à se décrocher la mâchoire, s'apercevant qu'il était tout courbatu et que des douleurs sourdes lui rendaient chaque mouvement pénible, David Dare s'avança vers la porte de son logement.

— Qui va là ? questionnait-il.

Il entendit, étouffée, sourde, une voix qui questionnait :

— Monsieur David Dare ?... C'est bien ici ?...

Alors brusquement, d'un geste où il y avait de la folie, David Dare ouvrit sa porte...

Ah ça !... Ce n'était pas possible ?... Il n'avait pas reconnu la voix qu'il venait d'entendre ?

La porte ouverte, David Dare retint avec peine, le juron qui lui montait aux lèvres ..

Devant lui, sur le palier de l'escalier, sobrement habillée d'une robe tailleur qui la faisait plus jolie que jamais, une jeune fille se trouvait...

Et cette jeune fille, certes David Dare n'avait pas besoin de la regarder deux fois pour la reconnaître, c'était l'aviatrice, qui, la veille même, avait tenté de l'assassiner !

Nullement intimidée, d'ailleurs, cette jeune fille !... Peut être un peu pâle ?... Faisant preuve, en tous cas, d'une assurance certaine.

— Vous ne m'attendiez pas ? questionnait-elle.

Il avoua :

— Sapristi, non !...

— Il fallait, pourtant, que je vienne vous parler !

— C'est bien possible, Mademoiselle ! J'ajouterai, même, que c'est bien heureux !.. Je me proposais de vous rechercher... Jusqu'au bout du monde !

— Eh bien ! vous n'irez pas si loin !... Je suis là... Mais nous n'allons pas causer sur le palier, Monsieur Dare ?

Il y avait, dans le ton dont ces paroles étaient articulées, une indiscutable ironie...

Le policier l'entendit fort bien. Il ne s'en formalisa guère. Aussi bien, en quelques secondes, il avait déjà retrouvé son sang-froid.

Les faits étaient les faits ! Rien ne servait de les discuter. Surtout, il ne convenait pas de vouloir les interpréter avant de les connaître dans leur exactitude mathématique...

Certes, il ne s'attendait guère à recevoir la visite de cette aviatrice redoutable !...

Mais, cette visite avait lieu...

Serait-il mauvais joueur, au point, de ne pas l'accueillir comme il convenait ?

Le jeune homme s'inclina :

— Remarque tout à fait juste !... faisait-il : le palier est un endroit peu discret !... Voulez-vous me suivre, Mademoiselle ? Je m'excuse de vous recevoir dans un logement plus ou moins en ordre... Je suis, malheureusement, célibataire, et doué d'une femme de ménage qui n'a que peu conscience de ses devoirs. Tenez : vous pouvez prendre ce fauteuil... Il est solide !... Je n'en ai pas coupé les pieds à demi pour provoquer votre culbute... Ah ! j'oubliais !... Impossible de vous offrir un verre de porto !... D'abord, ce n'est pas l'heure.. Et puis, encore, je n'en ai pas !... Il n'y en a, j'imagine, que dans les villa Verte ?... Ce n'est pas votre avis, Mademoiselle ?

Il rendait, en somme, ironie pour ironie...

La visiteuse, tout comme lui, garda un parfait sang-froid.

— Bien !... faisait-elle. Je comprends ! Maintenant, écoutez-moi ? J'ai une question à vous poser ?

— A charge de revanche, Mademoiselle ! J'en ai plusieurs à vous adresser, moi aussi !

— C'est possible ! Mais, puisque j'ai pris la peine de venir vous voir, vous me permettrez de parler la première ? Monsieur David Dare, qui croyez-vous que je suis ?

— Je n'en ai pas la moindre idée...

— Eh bien ! que croyez-vous que j'ai fait ?

— Ma foi, cela, Mademoiselle, je peux à peu près l'inventer !... Vous m'avez d'abord proprement fait dégringoler dans une cave.... Ensuite, vous m'avez amené à trouver un joli lot de cadavres assis !... Enfin, pendant que je me débattais avec des surprises plutôt désagréables, vous avez coupé à demi les commandes de mon appareil... Ce qui fait que j'ai manqué de me casser la figure... Voilà, Mademoiselle, ce que vous avez fait, selon moi ! Je ne vous parle pas de la suite ?...

Or, David Dare n'avait par articulé ces paroles, que, bondissant hors de son fauteuil, se penchant vers lui, la jeune fille répliquait d'une voix ardente :

— Eh bien ! vous mentez, Monsieur !... Je n'ai rien fait de tout cela !...

— Dommage, Mademoiselle, que je sois certain du contraire ! Et vous me permettrez d'ajouter que j'ai de très bonnes raisons pour en être certain ?

— Monsieur, je répète que vous mentez !...

— Allons donc !... Vous ne m'avez pas poussé dans la cave ?

— Nullement ! Je ne savais pas qu'une trappe était ouverte de l'autre côté de la porte...

— Incroyable !... Et vous ne vous doutiez pas davantage, j'imagine, que des cadavres étaient bel et bien assis dans chaque pièce de cette villa Verte ?

— Non, Monsieur !... Je ne le savais pas !

— Eh bien, Mademoiselle, dûssiez-vous me trouver un peu grossier, je vous répondrai que vos affirmations sont un peu fortes de café ! — Vous parlez « parisien » j'espère ?

— Je suis parisienne...

— Puis-je vous demander votre nom ?

— Mon nom ne vous apprendrait rien !

— Alors, Mademoiselle, puis-je vous poser une autre question ? Si vous n'avez pas fait ce que je vous ai vue faire — « vue » entendez-vous ?... « vue » de mes yeux, vue ! — qu'avez-vous fait ? J'aimerais beaucoup écouter la façon dont vous m'expliqueriez ce qui s'est passé hier ?

Devant David Dare, la jeune fille, à ce moment, se rasseyait de nouveau...

Oh ! une étrange petite personne ! Jolie comme le diable avec cela !... Séduisante à l'infini !...

Mais quelle était donc la nature de cette flamme qui brûlait dans ses prunelles, et qu'elle ne parvenait point à cacher sous ses paupières, tout à coup, timidement baissées ?

Avait-elle peur ? Se moquait-elle ?

Aux yeux d'un policier, il n'est aucun détail qui ne soit significatif...

David Dare nota le tremblement de la main fine, qui pianotait sur le bras du fauteuil où la jeune fille avait pris place. Il constata que l'un des petits pieds battait une mesure rapide. Surtout, il vit, sur le joli visage qu'il considérait, une pâleur nouvelle se répandre tout à coup...

— Eh bien !... reprit-il, mes questions vous embarrassent ?

— Nullement !... Mais me promettez-vous de m'écouter en silence... jusqu'au bout ?...

— Jusqu'au bout, Mademoiselle ! C'est juré !... Foi de rescapé !

— Alors, Monsieur, voilà ce que je puis vous dire...

Un instant encore, la jeune fille se taisait. Puis, relevant ses lourdes paupières, regar-

dant bien en face, cette fois, David Dare, elle commençait de raconter :

— Je suis une aviatrice amateur... Je fais de l'avion pour mon plaisir... Vous comprenez, Monsieur ?

— Admirablement, Mademoiselle !

— Eh bien ! depuis un mois, je reçois — je ne dirais pas chaque jour, mais tous les deux ou trois jours — je reçois l'invitation, incompréhensible, d'avoir à me rendre à la villa Verte. Je reçois cette invitation dans une lettre manuscrite... une lettre dont je ne peux déchiffrer la signature... Une lettre qui m'intrigue... J'ai le droit d'être curieuse, n'est-ce pas ?

— Assurément, Mademoiselle ! Toutes les femmes ont ce droit... Ou bien, elles le prennent...

— Or, hier, énervée d'avoir reçu dix ou douze de ces lettres où l'on me priait de passer à la villa Verte pour « affaire urgente », sans que je puisse inventer de quelle affaire urgente il s'agissait, je décidais de survoler cette maison. Vous comprenez encore ?

— A peu près, Mademoiselle !... Mais, je ne dis pas que je vous crois ?

— Cela est pourtant la vérité, Monsieur ! Hier donc, je rôdais au-dessus de la forêt de Saint-Germain... J'avais, à dix reprises, survolé la villa Verte, et je me disposais à retourner à l'aérodrome...

— Au quel, Mademoiselle ?

— Au mien, Monsieur !... Quand, soudain, sortant d'un nuage, j'aperçus votre appareil... Alors, une idée me traversa l'esprit... Cela me faisait peur d'aller toute seule à cette villa Verte. Eh bien ! j'allais risquer ma chance, tenter d'avoir un compagnon... me faire accompagner !... Vous comprenez toujours, Monsieur ?

— Je comprends à merveille, cette fois !... Vous vous laissez dégringoler de votre nuage... Vous manquez de me jeter au sol... Vous atterrissez sous mes yeux... Je me pose à côté de votre appareil, et vous m'offrez un porto...

— Je vous ai offert un porto ?

— Sans doute, Mademoiselle ! L'avez-vous oublié ?

— Je crois, Monsieur, que je parlais, à ce moment, sans savoir ce que je disais !... En tout cas, je vous ai entraîné vers la villa Verte... Cela, je m'en souviens fort bien !.. Et puis, je vous ai prié d'entr'ouvrir la porte...

— Mais vous aviez la clef de cette porte, Mademoiselle ?

— Non ! Du tout !... Je vous ai tendu une clef quelconque... J'espérais qu'au bruit que vous alliez faire, quelqu'un arriverait. J'étais décidée tout de suite à provoquer un scandale... à tirer l'affaire au clair... Vous me suivez, Monsieur ?

— Je vous suis, en ce moment, Mademoiselle ! Hier, vous m'avez fait passer devant !... Et vous savez ce que j'ai trouvé de l'autre côté de la porte ?...

— Non, Monsieur, je ne le sais pas ! Je vous ai vu tomber dans une trappe... Alors, une peur effroyable s'est emparée de moi...

— Vous n'avez pas crié, cependant ?...

— Je ne crie jamais, quand j'ai peur !

— Bravo, Mademoiselle ! Mais, quand quelqu'un est victime devant vous, d'un accident, prenez-vous toujours la fuite ?

— Oui ! Pour aller chercher du secours !

— Vous êtes donc partie me chercher du secours ?

— Je n'y ai pas été...

— Délicieux !... A la réflexion, vous vous êtes dit : « ce garçon est dans un trou, qu'il y reste !... ». C'est cela, n'est-ce pas ?...

— Monsieur Dare, vous avez tort de plaisanter !... Quand je suis sortie de la villa, j'ai aperçu, tout de suite, un homme, qui sautait en bas de la carlingue de votre appareil et prenait la fuite. Alors, j'ai eu peur... Je me suis jetée dans un fourré... J'avais l'impression qu'un drame commençait...

— Ma foi, Mademoiselle, vous êtes une sensitive !... Cela n'était pas très loin de la vérité, vous savez ?

— Vous plaisantez toujours, Monsieur, je vous admire !... Ecoutez encore ? Cachée dans mon fourré, j'ai vu deux ou trois individus — des gens fort bien habillés, d'ailleurs — qui rôdaient autour de la villa. Je n'osais pas bouger ! Je vous assure que je tremblais d'épouvante... Qu'étiez-vous devenu ? Que se passait-il, à l'intérieur de cette villa en ruines ? Quels étaient ces hommes ?

— Ces hommes que vous ne connaissiez pas, Mademoiselle ?

— Je viens de vous le dire !... Bref ! comme ils me paraissaient s'éloigner un peu, je me suis décidée à la fuite. J'ai couru jusqu'à mon avion, je l'ai mis en route... Je n'avais qu'une idée : partir !... Partir le plus vite possible !... Rejoindre l'aérodrome !... Alerter la police !...

— Noble idée, Mademoiselle !... Dommage qu'elle n'ait pas eu de suite ! Là-dessus, n'est-ce pas, vous m'avez vu sortir de la villa, vous m'avez vu prendre mon vol, et m'écraser sur le sol ?

— Oui, Monsieur.

— Alors, vous êtes tranquillement rentrée chez vous, vous avez fumé une cigarette, et, ce matin, en lisant le journal,...

— Monsieur, je vous dis que vous avez tort de plaisanter ! Alors, ayant vu votre appareil s'écraser sur le sol, et redoutant le

pire, j'ai été me poser, moi, en feignant une panne de moteur, du côté de Maisons-Laffite... J'ai frêté une automobile... Et je suis revenue, immédiatement, rôder autour de la buvette... Des gendarmes s'y trouvaient. Le tenancier racontait l'aventure... Il y avait un Monsieur — le Chef de la Sûreté, je crois ? — qui semblait perdre la tête... Mais vous devez savoir tout cela, j'imagine ?

— A peu près, Mademoiselle...

— Alors, j'abrège ! Voyant que l'on s'occupait de vous, il m'est venu à l'idée d'aller, de nouveau, flâner autour de la villa Verte. Oh ! je n'avais plus peur !... Je savais que les gendarmes étaient à moins de cent mètres de distance !... Au premier cri, l'on m'aurait secourue...

— Mais vous n'avez pas crié, Mademoiselle ?

— Non. Je n'ai pas crié, parce que j'ai eu peur !... Derrière la villa, sur la petite route déserte, une camionnette stationnait. Or, dans cette camionnette, savez-vous que j'ai vu porter des cadavres ?...

— Miséricorde !... Non, je ne le savais pas !... Qu'avez-vous fait, alors ?

— Ce qui, je crois, était mon devoir !... Je suis retournée prendre la voiture que j'avais louée, et, ma foi, j'ai suivi la camionnette...

— Pas possible ?...

— Je vous jure que c'est la vérité !...

— J'aimerais beaucoup mieux, Mademoiselle, que vous puissiez me le prouver ?

— Eh bien ! c'est très facile... Je sais ce que l'on a fait de ces cadavres...

— Tonnerre ! Mademoiselle !... Vous n'allez pas m'offrir d'aller les contempler de nouveau ?

— Monsieur David Dare, je ne suis venue vous voir, ce matin, que dans ce but !

Or, la jeune fille n'avait pas articulé ces mots, que, d'un geste hagard, David Dare se passait la main sur le front...

Certes, depuis qu'il écoutait sa mystérieuse visiteuse, le jeune homme n'avait pas hésité une seconde, à inventer qu'elle se moquait proprement de lui...

Mais, tout de même, si mensonger que fût son récit, en apparence, fallait-il le rejeter en bloc ?

David Dare calcula, rapidement :

— D'après cette petite, les cadavres auraient disparu de la villa Verte... C'est d'ailleurs ce que j'ai cru comprendre aux dires des internes qui me soignaient, cette nuit, à Saint-Germain. Bon !... Et voilà que cette enfant m'offre de me faire retrouver ces cadavres ? Eh bien !... Je n'ai pas à hésiter, parbleu ! . Il faut que j'accepte son offre !

Se levant, le jeune homme s'inclina cérémonieusement.

— Charmante partie de campagne ! faisait-il. Qui veut aller à la chasse de deux, trois, quatre cadavres ?... Ma foi ! Mademoiselle, voilà une surprise-party d'un nouveau genre ! Mais j'accepte d'enthousiasme... Nous partons tout de suite ?

— Quand vous le voudrez, Monsieur.

— Auto ?... Avion ?...

— Nous pouvons prendre le chemin de fer. A Saint-Germain, nous louerons un taxi...

— Vous êtes, Mademoiselle, une merveilleuse organisatrice. Bravo !... Ah ! vous m'excuserez ?... Je suis très mal rasé... Mais, puisque nous allons à la campagne ?...

Il l'examinait sans en avoir l'air. Elle paraissait à peine écouter ses paroles. Vraiment, était-ce de l'angoisse, de la peur ?... Etait-ce de la ruse, qui la faisait si hésitante, si incompréhensible ?

David Dare n'osa point décider de ce qu'il croyait...

Il fut prêt en une seconde. Il ouvrit la porte de son logement, s'effaça :

— Voulez-vous passer, Mademoiselle ?... Mais je suis plus charitable que vous ! Je vous avertis : attention !... Il n'y a pas de trappe, mais il y a un escalier qui n'est pas des plus confortable... Ne tombez pas ?

Il plaisantait toujours. Elle, elle gardait un parfait sérieux...

Lentement, ils descendaient quelques marches. Soudain, David Dare s'arrêta :

— Oh ! excusez-moi, Mademoiselle !... Je suis un étourdi !... J'ai oublié quelque chose...

Il remontait déjà, précipitamment, rentrait dans son appartement...

Ah ça !... pendant qu'il la laissait seule, allait-elle s'enfuir ?

Immobile, de l'autre côté de la porte, guettant les bruits, David Dare se tenait prêt à bondir en avant.

Mais la jeune fille continuait de descendre lentement ! Visiblement, elle l'attendait. Rien n'indiquait qu'elle pût songer à prendre la fuite...

Alors, se hâtant, David Dare claqua de nouveau la porte de son logement et rejoignit l'incompréhensible et énigmatique aviatrice.

— Voilà !.... déclarait-il, tout tranquillement. Figurez-vous que j'avais oublié de prendre mon revolver !... Dame ! c'est pourtant quelque chose d'utile à avoir sur soi ?... Si, par hasard, Mademoiselle, vous étiez venu me chercher, tout simplement pour me conduire à un nouveau guet-apens ?... Si vous aviez l'intention de me faire assassiner ?... Si, même, vous vouliez m'assassiner

vous-même, directement?... Hein?... Je puis penser à cela?

Il la vit qui haussait les épaules...

Furtivement, sans éveiller l'attention de la concierge, qui, à pareille heure, s'affairait à mettre en ordre la plus compliquée des coiffures, les deux jeunes gens passaient devant la loge, gagnaient le trottoir.

Alors, tout doucement, la jeune fille proposa :

— Voulez-vous que nous prenions un taxi?...

Elle avait fait un geste. Une voiture se rangeait déjà le long du trottoir...

Mais David Dare n'hésitait pas :

— Non!... déclarait-il. Ce chauffeur-là ne me convient pas. Il est roux!... Les roux ne m'inspirent pas confiance!... Celui-ci, voulez-vous, Mademoiselle?

Il venait d'appeler un autre taxi...

Sans mot dire, la jeune fille y monta.

Avait-elle compris que la partie serait rude, qu'elle commençait de jouer avec ce garçon, qui savait plaisanter, toujours, qui gardait un parfait sang-froid, et qui pensait à ne point monter dans un taxi choisi par son inquiétante compagne?

David Dare habitait avenue Trudaine. De Montmarte à la gare Saint-Lazare, le couple n'échangea pas un mot...

Il ne devait parler guère davantage, jusqu'au moment où le train électrique stoppait, enfin, dans la petite gare de Saint-Germain-en-Laye, cette petite gare qui semble être celle d'une station estivale, d'une plage balnéaire...

## CHAPITRE VII

A Saint-Germain-en-Laye, cependant, et certainement fort éloigné d'inventer que son subordonné, David Dare, hantait les environs, M. Havard continuait à mener une enquête, qui était en tous points classique et conforme aux habitudes de la police.

C'est que l'enquête, la fameuse Enquête « Policière » comporte ses routines!

C'est que, alors qu'il faudrait à la poursuite des criminels, des hommes inventifs, des esprits capables d'audace, trop souvent le fonctionnarisme sévit, qui étouffe toutes les initiatives et se contente d'aller son petit train-train, répétant à l'infini les mêmes manœuvres, les mêmes procédés.

M. Havard, n'était peut-être pas un policier génial... C'était, en tous cas un homme vieilli dans le métier et l'occasion était trop belle, pour lui, de déployer des talents qu'il avait acquis en de longues années de pratique.

M. Havard commençait donc par expédier un grand nombre de coups de téléphone.

Il transmettait aux services intéressés de Paris, le signalement de David Dare, d'abord, et enjoignait de faire opérer à son sujet, les plus actives recherches :

— Je veux qu'on le retrouve!... tonnait-il dans l'appareil. Je veux qu'avant ce soir minuit, il ait été arrêté... C'est compris?...

On avait dû comprendre, parfaitement! Et M. Havard passait à autre chose.

Il envoyait, maintenant, le signalement, d'ailleurs assez vague, de la jeune aviatrice, dont lui avait parlé David Dare, à l'instant où il se penchait sur son lit de blessé.

Signalement bien peu précis!... Signalement si classique dans ses détails, si ordinaire dans ses précisions vagues, que M. Havard, cette fois, se montrait un peu moins impératif :

— Que l'on surveille les gares... les ports d'embarquement... les aérodromes!... Que l'on alerte les gendarmeries sur la route!... enjoignait-il. Que diable! il n'y a pas tant d'aviatrices en France?... On « doit » la retrouver cette misérable!...

Et puis, satisfait d'avoir déclenché le mécanisme important de la police, M. Havard mandait à Saint-Germain, l'équipe ordinaire des techniciens du laboratoire.

— J'entends que l'on perquisitionne de fond en comble à la villa Verte!... S'il y a eu là, véritablement, des cadavres, on doit retrouver des traces significatives... J'entends que si des hommes, des assassins, des meurtriers, se sont promenés dans cette demeure, on découvre leurs empreintes...

Et il pensait, évidemment, le distingué Chef de la Sûreté, qu'ayant prononcé ce mot « d'empreintes », il avait fait tout le nécessaire, il avait accompli tout son devoir...

Est-ce que, depuis des années, l'enquête judiciaire ne reposait pas, toute entière, sur la recherche des empreintes digitales?...

Est-ce qu'en Cour d'assises, avocats et procureurs, réquisitoires et plaidoiries, ne s'appuyaient pas, toujours, invariablement, sur ces fameuses empreintes digitales, et cela, à la plus grande émotion de Messieurs les Jurés?

Hélas! l'avenir allait apprendre à M. Havard — somme toute, fort rapidement — ce que valaient les mesures qu'il prenait.

Certes, l'équipe du laboratoire officiel arrivait rapidement à Saint-Germain!... Certes, photographes et techniciens déployaient un zèle extrême dans la visite de la villa Verte!

Mais il n'apparaissait pas que les résultats de telles recherches dussent être sensationnels...

Des cadavres qui, disait-on, avaient été vus « assis » dans la tragique demeure, il était impossible de retrouver la moindre trace !

Quant aux « empreintes », elles étaient si nombreuses, et certaines étaient si vieilles en date, que, bientôt, il devenait parfaitement impossible de s'en préoccuper !

Dans cette villa Verte, il semblait que des foules entières avaient défilé.

Pouvait-on entreprendre d'identifier les quelques centaines d'empreintes que l'on relevait de tous les côtés, sur les portes, sur les fenêtres, sur les meubles ?

La seule découverte sensationnelle qu'amenèrent dix heures d'effort, fut la trouvaille d'une empreinte digitale, fort nette celle-là, et qui tirait à l'opérateur officiel, une exclamation étonnée :

— Ah ça !... Mais c'est David Dare qui s'est appuyé là ? Je la connais son empreinte !... Je la lui ai prise, dernièrement, pour établir sa carte d'identité professionnelle !

Seulement, cette découverte, pour intéressante qu'elle fût, ne signifiait évidemment rien...

David Dare n'avait-il pas proclamé, lui-même, qu'il était entré dans la maison Verte ?... N'avait-il pas affirmé qu'il s'y était vu pris au piège ?... Puis que, s'étant délivré, il avait rôdé, de pièce en pièce, découvrant dans chacune d'elles, un cadavre « assis »... un de ces cadavres désormais légendaires qui semblaient s'être si mystérieusement escamotés ?

A six heures du soir, alors que la nuit commençait de venir, M. Havard, éreinté, fatigué, l'esprit en désordre, plus nerveux que jamais, remontait dans son automobile.

— A la Sûreté !... lançait-il au chauffeur.

Lorsque, vingt minutes plus tard, la puissante voiture se rangeait dans la cour des locaux de la Police judiciaire, M. Havard en descendait, l'air accablé.

Il se dirigeait, tout de suite, vers les services affectés aux recherches.

Repoussant la porte d'un geste impérieux, il questionnait les Inspecteurs, qui, à son entrée, s'étaient immédiatement figés dans un silence respectueux.

— Eh bien ?... demandait-il. On a retrouvé quelque chose ?

Une voix dit, lamentable :

— Pas encore, Monsieur le Chef de la Sûreté !...

— Donc, aucune nouvelle, ni de David Dare, ni de la fameuse aviatrice ?...

— Aucune, Monsieur le Chef de la Sûreté !

La porte claqua. M. Havard, faisant demi-tour, entreprit de gravir l'escalier conduisant à son cabinet de travail.

Il était furieux...

C'était donc là le résultat d'une journée de recherches entière ?... C'était donc là le négatif aboutissement des ordres qu'il avait donnés le matin même ?

Eh bien, si la Presse apprenait l'aventure, si les reporters, le lendemain, publiaient des articles documentés on pouvait s'attendre, sans aucun doute, à une belle indignation !

— Une faillite !... grommelait M. Havard. Voilà !... C'est une faillite complète, aujourd'hui !

Il atteignit le palier accédant à l'antichambre qui précédait son bureau.

Il fit un ou deux pas en avant.

Et puis, soudain, nette, la stupeur le cloua sur le sol :

— Comment !... C'est vous ?...

Devant lui, se levant d'une banquette, le saluant bas, un homme se dressait.

Et cet homme, était David Dare !

Le Chef de la Sûreté un instant contempla son subordonné, en se demandant s'il n'avait point le cauchemar, s'il ne rêvait pas tout éveillé...

Ah ! c'était une jolie chose, que l'institution des cloisons étanches entre les différents bureaux de la police !

Tandis qu'au rez-de-chaussée, le service des recherches s'affairait à retrouver le jeune homme, et devait avouer son impuissance absolue, celui-ci ne faisait-il pas patiemment antichambre, attendant le retour de son Chef ?

M. Havard, cependant, se ressaisissait vite.

Il n'est pas bon de s'appesantir sur certaines défaites ! Il faut les passer sous silence !

Et puis, tout de même, il avait l'esprit assez grand, l'intelligence assez ouverte, pour sentir qu'en ce moment il avait « d'autres chats à fouetter » et que la mauvaise organisation de la Sûreté pouvait être l'objet d'un examen ultérieur.

— Entrez !... commandait-il.

Et puis tout de suite, les deux portes rembourrées retombées sur lui, M. Havard interrogeait :

— D'où sortez-vous ?

David Dare expliqua tranquillement :

— Des environs de Maisons-Laffitte...

— Comment ?... Comment ?... Vous étiez à Maisons-Laffitte ?... Aujourd'hui ?... C'est là que vous êtes parti hier soir ?... Pourquoi avez-vous quitté l'hôpital à minuit ?...

David Dare semblait excessivement fatigué. Il y avait peut-être, maintenant, en lui,

une nuance d'énervement. Tout de même il repartit encore avec calme :

— Chef je réponds par ordre à vos différentes demandes. J'ai quitté l'hôpital à minuit, parce qu'à minuit je me suis décidé à me considérer guéri...

— Mais c'était de la folie ?

— Folie ou pas... cela m'a réussi, Chef ?... Je me sens très bien !

— Bon !... Bon !...

— Mais je ne suis pas parti à Maisons-Laffitte à ce moment-là, Chef... Je n'y ai été que ce matin...

— Bon !... Bon, encore !... Mais vous avez eu une raison pour aller à Maisons-Laffitte ?

— Certainement, Chef. On m'y a conduit.

— Qui cela ?

— L'aviatrice, Chef !... La jeune fille qui, hier, m'avait précipité dans le piège...

— Ah ça !... Vous vous fichez de moi ?

— Chef je ne me le permettrais pas !

Et, posément, dominant sa fatigue, luttant peut-être contre une sorte d'exaspération secrète David Dare faisait au Chef de la Sûreté le récit complet des premiers événements de la matinée :

— ...Nous sommes arrivés à St-Germain ensemble ! continuait-il. Alors, cette jeune fille, assez mystérieuse, m'a proposé de louer une voiture, et, comme j'acceptais, a indiqué la route au chauffeur... Il s'agissait de passer à Carrière-sous-Bois. Puis on devait tourner sur la droite, rejoindre une route qui longeait le bord même de la Seine...

— Et alors ?... alors ?...

— Alors, Chef, il est arrivé un moment où la jeune fille a fait stopper la voiture. Nous sommes descendus. A pied, nous avons parcouru cinq ou six cents mètres, et, bientôt, ma compagne m'a désigné une sorte de carrière envahie par les eaux du fleuve en me disant : « C'est là que les cadavres ont été jetés »...

— Mais c'est de la folie, Dare, ce que vous me contez là ? Naturellement cette fille mentait ?

— Je l'ai cru d'abord, Chef... Mais, il s'est trouvé que je me trompais ! Les cadavres étaient bien là. J'ai réquisitionné des mariniers... L'un d'eux a confectionné un grappin de fortune... Bref, vers cinq heures du soir, les quatre corps étaient alignés sur la route...

— Miséricorde !...

— Ma foi, Chef, je comprends votre émotion !... Mais vous devinez ce que pouvait être la mienne ?... Tenez, je vous avoue une chose, M. Havard : si l'on n'avait pas retrouvé ces cadavres, je me demande si vous auriez cru à la vérité de mes aventures ?

Le Chef de la Sûreté dédaigna de répondre.

Simplement, il commandait :

— Alors, ensuite ?...

— Ensuite ? Ma foi ! Chef, je suis presque tenté d'ajouter que c'est tout !... Naturellement, une fois les corps sortis de l'eau, je me suis arrangé pour les identifier...

— Et vous n'y êtes pas parvenu ?

— Mais si !... Assez facilement, même !... J'ai, par téléphone, mandé des agents des divers commissariats voisins : de Poissy... du Pecq... de Saint-Germain... enfin de partout ! Vous savez, Chef, que dans la banlieue, les agents sont le plus souvent recrutés parmi la population ?... Bref ils connaissent tout le monde. Cela fait que, très vite, j'ai pu savoir quels étaient les quatre morts que j'avais trouvés « assis » dans la villa Verte, et qui, maintenant, venaient d'être repêchés hors de cette carrière inondée...

— Alors ?... Alors ?... Mais allez donc !,.. Vous me faites bouillir, Dare !...

— Chef, je m'en excuse.... C'est que je n'ai pas grand'chose à ajouter. Voilà !... Ces quatre morts sont, en réalité, quatre vieilles personnes qui habitaient aux environs de Saint-Germain. Je dis bien : des vieilles personnes... Des petits rentiers quasi sans fortune... Vous voyez ce que je veux dire ? De pauvres rentes qui permettent d'habiter une maisonnette sans luxe, et de posséder un petit jardin, où poussent quatre choux, trois salades et deux bottes de radis... Je me fais bien comprendre, Chef ?

— Oui... Oui !... continuez ?...

— Ces quatre vieillards, d'ailleurs, Chef, étaient tous les quatre malades. Oui, parfaitement !... Malades et, pour trois d'entre eux, réduits à demeurer dans leur lit... Naturellement, vu l'heure tardive, je n'ai pas pu pousser très loin l'enquête... Je puis cependant vous préciser ceci : Trois de ces vieillards étaient soignés habituellement par le docteur Bonhotel... C'est, je crois, ce docteur Bonhotel qui m'a donné à moi-même les premiers soins ?... Je n'ai pas encore eu le temps d'aller le remercier, mais je me propose, demain...

— Vous ferez bien de ne pas vous déranger ! tonna M. Havard... Il faudra qu'on vous mette au fait de vos propres aventures. Ce n'est pas Bonhotel qui vous a soigné, Dare !... C'est un homme inconnu qui avait pris son nom !... Mais passons !... Vous lirez les rapports ! — Le quatrième vieillard ?...

— Je crois, Chef, que le quatrième vieillard était soigné par un autre praticien... Je n'en suis pas sûr... Mais, en tous cas, ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune des personnes mortes n'avaient la moindre fortune... Donc, si elles ont été assassinées, et

cela ne fait pas, naturellement, le moindre doute, il faut conclure que leur assassinat n'a pas été décidé pour une question d'argent... D'ailleurs...

Mais David Dare n'achevait pas sa phrase...

— D'ailleurs quoi ?... fit nerveusement M. Havard. Parlez ?

— Eh bien Chef, j'étais sur le point de dire, que, en principe, quand un misérable assassine quelqu'un pour le voler, pour le dépouiller, il n'a pas coutume de transporter son cadavre dans une villa inconnue et de l'asseoir à côté de trois autres de ses victimes !... C'est cela, surtout, Chef, qu'il faudrait comprendre, selon moi ?...

— Evidemment !... railla M. Havard. Vous dites des vérités dignes de la Palisse... Mais je suppose que vous avez des clartés sur l'aventure, maintenant ?

— Ma foi, non, Chef !

— Pourtant ? Cette jeune fille qui vous accompagnait ?...

— Elle ne m'a rien dit, chef...

— Comment, elle ne vous a rien dit ?... Vous l'avez questionnée, je suppose ?

— Le mieux que j'ai pu... Mais elle m'a fermé la bouche !

— Elle vous a fermé la bouche ?... Qu'est-ce que c'est encore que cette prétention-là ?...

— Une prétention conforme à la vérité, Chef ! Voilà ce qui s'est passé. Pendant que nous roulions en voiture, à la sortie de St-Germain, cette jeune fille m'a mis le marché à la main... Elle s'est engagée à me faire retrouver les corps des disparus — les corps que j'avais vus dans la villa Verte — mais elle y a mis une condition.

— Par exemple !...

— C'est comme cela, Chef. Que voulez-vous ?...

— Soit !... Cette condition était acceptable, j'imagine ?

— Ma foi non !...

— Alors, vous avez refusé d'y souscrire ?...

— C'est-à-dire, Chef que j'ai dû l'accepter, au contraire !... C'était à prendre ou à laisser...

— Ah ça !... Vous allez vous expliquer, à la fin ?

— A l'instant même, Chef... Cette jeune fille m'a dit : « Je vous offre de vous faire retrouver les cadavres, mais à une condition... Vous allez me jurer de ne pas m'interroger, et de me laisser partir librement... »

— Oh !... Vous ne l'avez pas laissée partir, cependant ?...

— Chef, avouait Dare, je vous dois une confession... J'ai, depuis mon enfance, la scrupuleuse habitude de respecter les paroles d'honneur que je donne !... Alors, comme j'avais donné la mienne...

Dans le bureau de M. Havard, un silence s'établissait... un silence qui se prolongeait pendant quelques minutes, et ces minutes faisaient l'effet à David Dare d'être éternelles !

M. Havard, en écoutant le jeune homme, aussi bien, était devenu livide. Puis, il avait paru prêt à s'emporter d'une colère farouche...

Or, voilà que, tout à coup, à l'improviste, il continuait de parler d'une voix tranquille :

— Je résume donc, Dare ! faisait-il. Cette jeune fille vous a fait retrouver les cadavres... Les cadavres semblent n'offrir aucun intérêt... Il s'agit des corps de pauvres vieillards, sans fortune, et qui, si je vous ai bien compris, habitaient diverses localités et ne se connaissaient même pas ! C'est cela, Dare ?...

— Tout à fait cela, Chef !

— Je poursuis ! Là-dessus, votre découverte faite, votre enquête amorcée, ayant donné votre parole d'honneur à la jeune fille qui vous accompagnait de la laisser partir sans l'inquiéter, vous l'avez, en effet, autorisée à s'enfuir ?... C'est toujours cela ?

— C'est toujours cela, Chef !

— Eh bien ! mon garçon,... c'est très bien !..

Seulement, à la façon dont M. Havard articulait ces mots-là, à la façon dont il affirmait que « tout était très bien », il était parfaitement loisible d'entendre qu'il jugeait au contraire, que tout était « très mal » !

Une plaisante aventure, en effet, que celle dont il devait supporter l'histoire depuis quelques minutes !

Et M. Havard songeait :

— Mais, ah ça !... Il me croit plus bête que nature, ce David Dare ?... Il ne se rend pas compte qu'il y a des bourrages de crâne que l'on ne doit pas tenter avec moi ?... Comment ! il se serait trouvé face à face avec une femme qui a voulu l'assassiner, avec une misérable qui sait où l'on va cacher les cadavres de quatre personnes assassinées, et il l'aurait laissée partir ?... Mais cela ne tient pas debout !

Le cœur lui battait dans la poitrine. Vraiment, M. Havard remportait, à ce moment, une étrange victoire sur lui-même en dominant la colère qui le secouait tout entier.

Mais cette victoire, le Chef de la Sûreté devait l'obtenir pleine et entière.

Il se mettait debout tout à coup. Il avait la force d'âme voulue pour tendre la main à David Dare :

— Oui, c'est très bien !... reprenait-il. Une parole donnée, c'est, en effet, quelque chose, sur quoi l'on ne revient pas... Et je devine

que vous avez agi le mieux possible mon pauvre garçon !... D'ailleurs, vous devez être au bout de vos forces ?... Peste !... Vos aventures d'hier... Vos aventures d'aujourd'hui... Vous avez mérité du repos !... C'est qu'il faut vous ménager ?... Voyez-vous que vous tombiez malade, maintenant ?... Allons ! David Dare, rentrez chez vous !... Nous reprendrons cet entretien demain...

Sur la figure du jeune policier, à ce moment, une sorte de surprise amusée se peignait.

Que signifiait ceci ?...

Tout à l'heure, alors qu'il parlait, il avait surveillé sur le visage du Chef de la Sûreté, les émotions visibles qui se succédaient... N'avait-il pas cru, même, qu'un instant, M. Havard avait été sur le point de lui sauter au collet ?...

Mais tout se terminait fort bien !

Mais on l'accablait d'expressions de compassion !

Mais on l'envoyait se coucher, comme un petit garçon bien sage !

David Dare songea en lui-même :

— Pas possible !... On m'a changé Havard ?... C'est à croire que ce n'est pas lui qui est devant moi !

Il s'inclina, fort correctement, devant le grand Chef. Il se retira avec des remerciements balbutiés :

— Je vous suis bien reconnaissant, Monsieur !... C'est exact !... Je me fais l'effet de ne plus me tenir debout !... Demain, naturellement, M. Havard, je me mettrai à votre disposition ?...

Il obtint, en guise de réponse, un signe de tête. Il partit.

Seulement, si David Dare quittait, stupéfait, le bureau où M. Havard venait de faire preuve à son endroit, d'une extrême et surprenante mansuétude, c'était, tout simplement, qu'il ne se doutait point des décisions que prenait alors le Chef de la Sûreté.

David Dare, n'avait pas, en effet, laissé retomber les deux lourdes portes rembourrées qui assuraient une discrétion absolue aux conversations qui se tenaient dans le bureau directorial, que M. Havard se précipitait sur son téléphone, et alertait les brigades criminelles.

— Deux hommes, pour me suivre David Dare !... commandait-il. Oui !... Il sort de mon cabinet !... Ordre absolu de ne pas le perdre de vue... Et, naturellement, agir avec la plus extrême discrétion ?... C'est compris ?

Il se doutait bien, certes, que de telles instructions allaient déclancher un scandale abominable...

Mais, pouvait-il, devait-il agir autrement ?

Mais tout ce qui se passait — tout... jusqu'aux attitudes successives de David Dare ! — ne lui imposait-il pas, de ne tenir aucun compte des scandales possibles ?

Dans la villa Verte, on avait retrouvé quatre cadavres. Mais il y avait eu une cinquième victime relevée sur la Terrasse de Saint-Germain...

Que diable ! ne fallait-il pas les venger, ces morts ?...

Et le rôle de David Dare ne paraissait-il pas plus que suspect ?...

M. Havard pensait :

— La jeune fille n'existe pas !... Ça, c'est sûr !... Ou bien, tout simplement, c'est une complice de ce misérable... Il peut se méfier qu'on l'épie... Il peut jouer la comédie... Mais, assurément, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, le moindre de ses gestes, la plus insignifiantes de ses paroles, c'est le résultat d'une machination infernale !...

Et puis, M. Havard cessait de penser. On l'aurait cru...

Sur ses lèvres, maintenant, un étrange sourire, une sorte de rire, secrètement joyeux, passait...

Et voilà qu'il agissait :

Longuement son doigt appuyait sur une sonnette... Il y appuyait encore que, devant lui, un mince jeune homme s'inclinait. C'était son secrétaire particulier.

— Vous me demandez, M. Havard ? questionnait-il.

Le Chef de la Sûreté hocha la tête affirmativement. Et puis, baissant la voix, n'articulant plus qu'à peine, parlant d'un timbre sourd, qui décelait une peur extrême d'être entendu, M. Havard commanda :

— Mon cher ami, vous allez, immédiatement, vous rendre à nos Archives officielles. Je ne veux pas que personne soit au courant des recherches que vous y effectuerez... Vous trouverez le dossier relatif à l'inspecteur David Dare... Vous vérifierez l'exactitude des pièces qui le composent... Vous rechercherez, particulièrement, s'il n'y a pas là, d'aventure, des faux ?... Vous m'avez bien compris ?

Sur le visage du secrétaire particulier, une expression de stupéfaction témoigna de l'intime émoi du jeune homme.

— M. Havard, s'écriait-il, puis-je vous demander ?... Vous ne croyez pas que David Dare ?...

— Ta !... ta !... ta !... Je ne crois rien du tout !... En ce moment, je veux savoir !... Entre savoir et croire, il y a une énorme différence, mon cher !... Et c'est cette différence que je vous charge de combler... Allez !... Dépêchez-vous !... J'attends !

Le secrétaire, déjà, se précipitait vers la porte....

M. Havard le rappela :

— Au fait !... Vous parlez anglais ?...

— Un peu !... Oui, Monsieur le Chef de la Sûreté ?

— Eh bien !... « Dare »... Est-ce que ce n'est pas un mot anglais ?... Qu'est-ce que cela veut donc dire ?

— Dare ?... répondit le secrétaire général. « dare » ?... Ma foi ! cela signifie « audace » ! « David Dare » cela se traduit : « David Audace » !

— Ah ?... Ah ?... ricana M. Havard. Eh bien ! j'ai dans l'idée que la fortune ne sourira pas, cette fois, à un audacieux ! Allez !... Allez !... Je vous attends ?

Il sembla à M. Havard qu'il attendait des heures...

Il y avait à peine quarante minutes, cependant, que son secrétaire avait disparu, qu'il se trouvait à nouveau devant lui.

Le jeune homme semblait au comble de l'étonnement.

— Alors ?... questionna M. Havard, d'un ton assourdi.

Le secrétaire particulier baissa, lui aussi, la voix :

— Alors, Monsieur... Je viens de faire une découverte ahurissante... Oh ! naturellement, je ne peux encore rien affirmer ! Mais enfin... Bref !... J'ai la conviction que l'une des pièces du dossier de David Dare est manifestement un faux...

— Oh !... Oh !... Laquelle ?

— Son acte de naissance !... Sûrement, il s'agit d'une pièce fasifiée, je le répète !... « David Dare » c'est un faux nom !... Cet inspecteur de la Sûreté porte un faux nom, Monsieur !... Oui ! c'est ahurissant, mais c'est ainsi !...

Le secrétaire allait ajouter d'autres mots. Il n'en eut pas le loisir.

Un éclat de rire démoniaque venait d'échapper à M. Havard, et le Chef de la Sûreté frappant sur l'épaule de son collaborateur, lui répondait d'un mot, d'un seul mot :

— Parbleu !... articulait-il.

## CHAPITRE VIII

Mieux que jolie, séduisante, ce qui est tout à fait autre chose, cette jeune fille, le lendemain matin des événements que l'on vient de lire, se penchait vers sa glace, et, avec le soin qu'apporte toute femme à une semblable opération, tapotait les boucles blondes de ses cheveux fins, et les disposait au mieux, sous le coquin de petit chapeau qu'elle venait de poser sur sa tête.

Une jeune fille d'une vingtaine d'années peut-être...

Une jeune fille qui appartenait, assurément, à la race des parisiennes, cette race qui est essentiellement mutine, coquette, et qui cependant garde — c'est évident pour l'observateur — des qualités françaises poussées à l'extrême.

Elle avait des yeux ardents. La courbe du menton, la hauteur du front, disaient à la fois l'intelligence et l'obstination. Peut-être quelque physionomiste avisé se serait-il aperçu, en examinant le dessin du nez, que cette jeune fille était encore, avant tout, surtout, une audacieuse ?

Le miroir, aussi bien, sur lequel se penchait cette enfant de Paris, devait la rassurer sur les résultats de ses efforts...

Non ! ce n'était pas une beauté classique, qu'elle pouvait contempler dans la glace, en se regardant elle-même. Mais les beautés classiques, sont le plus souvent ennuyeuses... Elle était, elle, délicieuse à regarder, fraîche comme une fleur... et si vivante... si passionnée...

Chose étrange cependant, cette jolie personne, alors même qu'elle se rendait justice, en se contemplant dans son miroir, fronçait les sourcils d'une façon préoccupée.

— Savoir, murmurait-elle, ce que me réserve aujourd'hui ?

Autour d'elle, c'était, clair et gai, modeste mais confortable, un de ces petits logements qui peuvent convenir à toutes les classes de la société...

Le grand confort moderne, naturellement. Et puis, encore, une vaste terrasse donnant sur l'horizon parisien.

Mais, ce logement n'était pas situé à Paris ! L'air qui entrait à flots par la fenêtre large ouverte, était trop pur pour appartenir à l'atmosphère de la capitale...

Et puis, trouve-t-on à Paris, des frondaisons si touffues, des arbres si verts ?... Y respire-t-on jamais un vent qui traîne des senteurs de fleurs odorantes ?

La jeune fille, un instant, demeura immobile, contemplant la pièce où elle venait d'achever de se préparer. Elle murmurait :

— Quel désordre !... Bah !... D'abord, sortir de tout cela !... Allons !... Plus tard, j'imagine que j'aurai des journées tranquilles, et que j'arriverai à remettre de l'ordre chez moi ?

Elle avait un petit rire court, elle terminait d'une voix étrange, et soudain chargée de mélancolie :

— A moins, bien entendu, que je ne doive déguerpir... et ne jamais revenir ici !

A nouveau, la jeune fille inspecta les choses autour d'elle.

La pièce tenait à la fois de la chambre et du studio. Un grand divan devait se transformer en lit, le soir venu. Au long des murs, une sorte de bibliothèque, dont la tablette supérieure était surchargée d'objets délicats.

Il y avait sur le sol, un bon tapis. Des fleurs se fanaient dans un vase.

— Ce serait dommage !... fit la jeune fille.

Puis, après un instant de réflexion, elle repartait :

— Bah !...

D'un pas délibéré alors, l'étrange enfant traversait la pièce, gagnait une étroite antichambre, et, sortie de son appartement, commençait de descendre un de ces escaliers minuscules qui font regretter les vastes dimensions des maisons d'autrefois.

Elle descendit cinq étages. Son appartement était le dernier du haut immeuble. Comme un oiseau elle nichait évidemment sous les toîts.

Or, comme la jeune fille s'engageait dans un grand corridor, et s'apprêtait à quitter sa demeure, une voix l'appelait, voix cordiale, voix criarde, voix familière aussi : celle de sa concierge.

— Mademoiselle Basty ?... Mademoiselle Hélène ?...

— Madame ?... interrogea la jeune fille.

— Une lettre pour vous !... Regardez ?... C'est marqué « urgent »... J'allais vous la porter... Pour sûr, ça doit encore être une contravention ?... Vous voyez : ça vient de la police ?... Dame ! vous allez toujours comme une folle !... Un de ces jours, on vous trouvera fracassée contre un mur...

Mais la jeune fille partait d'un rire, en écoutant ces observations, cependant sages.

— Donnez, Madame !... Non !... Je n'ai pas l'intention de me tuer en auto !... Je vous assure que vous exagérez !

— Eh bien, Mademoiselle Basty, je vais vous dire une bonne chose !.. Si ça n'est pas en auto que vous vous tuez... ce sera sûrement en avion !...

Et, joignant les mains sur son ventre, la concierge continuait gravement :

— Vous feriez bien mieux d'avoir un amoureux !... Jolie comme vous l'êtes ?...

— Oui, Madame !... C'est possible !... Mais justement, je n'ai pas d'amoureux !... Ou plutôt, si !... J'ai mon avion, vous savez ?...

La jeune fille que l'on venait d'appeler « Mademoiselle Basty » partait d'un grand éclat de rire, et, laissant là sa concierge qui semblait plongée dans une extase en la contemplant, s'éloignait d'un pas rapide.

L'enveloppe qu'on venait de lui remettre, était en effet, une enveloppe officielle. Elle portait une sorte d'en-tête, indiquant « Préfecture de Police de la Seine ». Il était exact que. dans un coin, à gauche, une mention « urgente », trois fois soulignée, retenait l'attention.

La jeune fille, cependant, ne se dépêcha point d'ouvrir. La lettre entre ses doigts, elle continuait d'avancer. Mais, tandis qu'elle longeait une rue de banlieue, toute déserte, toute bordée des petits jardins de maisons particulières, il était visible qu'elle jetait de droite et de gauche, des regards interrogateurs, des regards qui semblaient chargés de méfiance.

Elle marcha de la sorte une dizaine de minutes. Puis, une sorte de jardin public se trouva sur sa droite, et elle y entra, allant délibérément s'asseoir sur un banc, et là, bien seule, à cette heure matinale, là seulement, elle ouvrait sa lettre.

Tout de suite, alors, le joli visage refléta une expression émue...

Tout de suite, alors, les couleurs fraîches, qui., tout à l'heure, lui composaient un teint délicieux, cédaient la place à une pâleur que l'on aurait pu nommer lividité.

Elle lut, à deux reprises, la lettre qu'elle venait de recevoir. Et puis, à mi-voix, en scandant les mots, en en martelant les syllabes, elle la relut encore.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Je vous serais infiniment obligée de bien vouloir passer aujourd'hui même à mon cabinet. — Vous comprendrez certainement toute l'importance de cette convocation. — Vous en devinerez la raison, et vous m'éviterez, en étant exacte à vous rendre à mon appel, de prendre telles autres mesures, que je regretterais d'avoir à décider...

« Veuillez agréer, Mademoiselle, l'assurance de mes parfaits sentiments. »

La signature avait été écrite, fort lisiblement, d'une grande écriture appuyée. — Elle crevait les yeux. — Cette signature était « Havard ».

— Mon Dieu !... Mon Dieu !... gémit la jeune fille.

Un instant, alors, elle demeurait silencieuse. Puis, on aurait dit qu'elle repassait dans sa mémoire des phrases qu'elle avaient relues à trois reprises, et que, certainement, elle n'était point prête à oublier :

— « La raison de cette convocation »... Oh ! naturellement, je la comprends à merveille !... Mais comment a-t-on pu me retrouver ?... Comment a-t-on mon adresse ?... David Dare s'était pourtant montré discret... Et je suis sûre qu'il ne m'a pas suivie ! — Alors ?... Alors ?

La jeune fille ne dut pas trouver de réponse valable à la question qu'elle se posait à elle-même. Elle continua de songer :

— « Vous m'éviterez de prendre telles mesures que je regretterais d'avoir à décider... » Mais je ne peux pas m'y tromper ?... Cela signifie que si je n'allais pas au rendez-vous, il me ferait arrêter ?... Ah ça !... Qu'a donc révélé l'enquête ? Et quelles charges ont-ils contre moi ?

Elle était seule dans le jardin public, la jolie enfant. Pourtant de droite et de gauche, encore elle jeta des regards apeurés.

Est-ce qu'on ne la suivait pas ?...

Est-ce que, sans qu'elle s'en doutât, une surveillance n'était pas déclanchée, qui faisait que chacun de ses pas était espionné, guetté ?...

Mais le jardin semblait désert...

Mais la belle matinée qui s'annonçait, avait quelque chose de si souriant, de si paisible, qu'il était impossible d'inventer qu'elle put marquer le commencement d'un drame...

La jeune fille, une minute encore, fut immobile. Une sorte d'angoisse abominable se lisait maintenant dans ses yeux.

Et, de nouveau, elle répéta :

— Comment a-t-on pu avoir mon adresse ?... Comment a-t-on pu savoir qui j'étais ?... car on doit le savoir... Havard, c'est le chef de la Sûreté... Oh ! je n'ignore pas que la Sûreté est puissante... Mais enfin, à part David Dare... Non ! personne ne me fera croire que David Dare a pu connaître mon nom ?...

Elle se mit debout tout à coup. Elle partit en avant, droit devant elle.

On aurait pu croire à la fuite éperdue d'une malheureuse qui se sent traquée, qui n'a plus d'espoir, et qui, sans oser réfléchir, ne songe qu'à s'enfuir, à s'en aller si loin qu'enfin ses traces fussent impossibles à retrouver.

Ces quelques secondes, cependant, de panique véritable, ne duraient pas. Tout à coup, la jeune fille s'immobilisa.

— Non ! c'est de la folie !... articulait-elle. Je ne vais pas être assez sotte pour me rendre à cette convocation ?... Il faut fuir !... C'est le seul parti à prendre... Tant pis !...

Elle s'était arrêtée. Le mot qu'elle articulait : ce mot de « départ », sembla la rejeter en avant. Mais elle revenait sur ses pas très vite. Mais elle marchait maintenant si rapidement, que, dix minutes plus tard, elle était de nouveau, à la hauteur de sa demeure.

La concierge balayait le vestibule.

— Ah !... Ah !... Mademoiselle Hélène Basty !... Je parie que vous avez oublié quelque chose !... Quand on n'a pas de tête, il faut avoir des jambes, n'est-ce pas !

— Certainement, Madame !... C'est bien cela !...

— Bah ! quand l'on est jeune l'on peut trotter ? recommença la concierge.

Elle allait, sans aucun doute, la digne femme, ajouter d'autres remarques profondes, mais, celle qu'elle venait d'appeler Hélène Basty, ne se souciait évidemment pas de l'écouter.

Traversant le vestibule de son pas pressé, elle entrait dans l'ascenseur, manœuvrait le tableau compliqué des boutons, et, bientôt, l'appareil l'emportait vers son cinquième étage.

Deux minutes encore, et la jeune fille se retrouvait dans la petite pièce, qu'elle avait quittée souriante.

Quel changement en elle, cependant !... Quelle épouvante, maintenant qu'elle était chez elle, se lisait sur son fin visage !...

A trois reprises, elle s'affirma :

— Je n'irai pas !... On ne se jette pas soi-même dans la gueule du loup !... C'est la bataille ?... Eh bien ! je me battrai !...

Elle avait ôté ses gants. Elle s'était débarrassée de ce coquin chapeau qui ajoutait encore à la grâce mutine de son fin visage.

Nerveuse, pressée, se hâtant visiblement, elle traversait la pièce, allait s'asseoir devant un petit bureau, où, dans un casier, d'élégantes cartes-lettres se trouvaient.

— Défi pour défi !... murmurait-elle. Puisqu'il connaît mon adresse, je n'ai rien à perdre...

Elle prit une de ces cartes-lettres. Elle ouvrit un stylographe. D'une grande écriture élégante, elle commença la lettre qu'elle allait évidemment écrire.

Et puis, sa main demeura immobile.

Et puis, elle hésita...

Comme une hésitation peut avoir quelque chose d'effroyable et d'abominable !

Avait-elle raison d'agir comme elle allait le faire ?

Hélène Basty se répéta :

— La Sûreté est puissante... La Police Française est, dit-on, merveilleusement organisée... Et moi... moi... Eh bien, moi, je n'ai personne ici ni pour me conseiller, ni pour me défendre !...

Et voilà qu'elle haussait les épaules, de ce petit geste insouciant, qui est particulier aux femmes, quand elles vont commettre quelque action hardie, dont elles mesurent à merveille l'imprudence, et qu'elles sont bien décidées, néanmoins à accomplir.

Le stylo se reprit à courir sur le papier à lettres.

« Monsieur le Chef de la Sûreté », écrivait Hélène Basty — « Je viens à l'instant

même de recevoir votre convocation. Je vous avoue qu'elle ne me surprend qu'à moitié... J'entends parfaitement que vous voulez m'interroger sur les événements qui se sont déroulés à Saint-Germain, et dont votre inspecteur David Dare a été, en partie, le héros... »

Sur le visage de la jeune fille, tandis qu'elle écrivait ses mots, un sourire passa, mais un sourire où il y avait une ironie suprême.

Et de nouveau, elle écrivit :

— ... « Par malheur, il ne me plaît pas de me rendre à votre appel !

« Je n'ai rien à me reprocher. Ce même David Dare a dû vous rapporter les confidences que je lui ai faites. Elles sont sincères et véritables. Je ne pourrais rien y ajouter... Je suis donc au regret, Monsieur le Chef de la Sûreté, de décliner votre invitation, et je me permets d'ajouter que les mesures regrettables dont vous me menacez, seront sans doute inefficaces. Je n'ai donc pas à en tenir compte... »

Une seconde encore, la petite main mignonne, qui venait de tracer ces mots de défi, demeura immobile, puis, de nouveau, elle continua d'écrire :

— « ... Avec l'expression de mes regrets, je vous prie, Monsieur le Chef de la Sûreté, de recevoir les assurances de mes sentiments de haute considération. »

Et, froidement, délibérément, elle signa, de ce nom même dont sa concierge l'avait saluée quelques instants plus tôt : « Hélène Basty ».

... Il semble, cependant, que l'accomplissement de certains actes, si redoutables qu'ils soient, apporte quelque soulagement à ceux qui les ont accomplis.

On hésite quand on ne sait ce que l'on va faire... On se rassure quand une décision a été prise.

Les lèvres rouges de la jeune fille eurent, cette fois, un sourire plus confiant.

— Très bien !... murmurait-elle tout à coup, venant de se relire. Ceci est net et précis comme un ultimatum !... C'est la guerre ?... Eh bien ! va pour la guerre !

Elle prit une enveloppe, inscrivit l'adresse, colla l'enveloppe, et puis, soulignant le mot, écrivit encore une indication postale : « Par pneumatique ».

— On m'expédie des lettres « urgentes ». Je réponds par un « pneu ». C'est tout à fait très bien !...

Vive et décidée, maintenant, elle allait et venait dans le petit logement qui était le sien.

Elle ouvrait une armoire, prenait dans un tiroir un petit portefeuille qu'elle glissait dans son sac. Puis d'un bonheur du jour, elle sortait quelques bijoux, que son sac à main, recevait également.

Alors, jetant de droite et de gauche, un regard interrogateur, elle murmurait :

— Et je crois que c'est tout ?... Je ne peux emporter rien d'autre ?... Dommage, vraiment !

En deux minutes, elle s'était recoiffée. Plus pimpante que jamais, la digne concierge de l'immeuble, vit Hélène Basty passer devant elle.

— Vous voilà repartie, Mademoiselle ?

— Oui... J'ai des courses à faire !

— Eh bien ! bonne promenade !... C'est un temps pour une jeunesse comme vous...

— C'est un beau temps pour tout le monde, Madame !

Hélène Basty s'enfuyait déjà...

Elle partit, cette fois, dans la direction opposée de celle qu'elle avait suivie tout à l'heure.

Elle avait descendu l'avenue, elle la remonta. Cent mètres plus loin, un garage modeste dressait, le long du trottoir, ses pompes à essence...

Hélène Basty entra dans le bâtiment.

— Ma voiture a son plein ?...

Un mécanicien professait :

— Certainement, Mademoiselle : huile, essence et eau !... Je l'ai vérifiée moi-même.

Et le mécanicien s'informait :

— Vous allez au champ d'aviation, Mademoiselle ?... Vous faites encore un tour ce matin ?...

— Ma foi, je ne sais pas... Non !.. L'essence coûte si cher !...

Elle venait de marcher vers une auto que le moins connaisseur des hommes eût deviné rapide, eût pris pour une auto de course.

Deux baquets, bas placés, sur un châssis étroit. A peine de garde-boue. Et toute une batterie d'appareils compliqués et savants, sur le tableau de bord.

— Mettez en route, Monsieur Simon ? commandait-elle. Ah ! je vais vous laisser mon chapeau et mon écharpe... Il est plus prudent que je prenne mon serre-tête et ma combinaison... Avec cela que le volant d'embrayage envoie des projections d'huile, et que j'ai toujours peur de me tacher...

Elle se changeait, rapide. Une fois le passe-montagne noué autour de son menton, une fois la combinaison de toile écrue enfilée, Hélène Basty, à vrai dire, ne se ressemblait plus à elle-même.

De loin, n'aurait-on pu la prendre pour un jeune homme ?... Elle était si mince !... Sa silhouette avait quelque chose de si sportif !...

Dans le garage, cependant, les tonitruantes détonations d'un moteur puissant, commençaient de retentir.

Alors la jeune fille sauta sur le siège, s'installa.

Sous l'effort de son petit pied mignon, la pédale d'accélérateur s'enfonça, déchaînant des échos si bruyants que le garage entier en trembla.

Et puis, elle manœuvra des leviers, releva le pied tout doucement...

D'un élan de bête racée, la voiture, déjà, bondissait en avant.

Oh ! cette douce jeune fille, qui, tout à l'heure, incarnait si bien l'élégante petite parisienne que l'on rencontre dans les quartiers de luxe, et qui fait le charme de la Capitale, devait avoir une âme étrange.

La façon dont elle conduisait, trahissait un peu ses sentiments.

Elle allait à fond de train, les gaz donnés en grand, l'avance poussée à fond...

Dans le vertige de la vitesse, ne trouvait-elle pas d'ailleurs, un apaisement aux soucis graves qui faisaient battre son cœur ?

Virant, comme il se dit « sur les chapeaux de roues », se faufilant à travers les voitures qui se dirigaient vers Paris, Hélène Basty, maintenant, filait à une allure de course.

C'était bientôt le Pont de Puteaux. Puis, devant elle, la large avenue de Neuilly s'étala. Au loin, l'Arc de Triomphe, splendide masse de pierre, dans l'horizon bleuâtre, semblait s'approcher au-devant d'elle, tant elle se précipitait vite vers lui...

Vingt minutes après avoir quitté le garage, Hélène Basty atteignait la Porte Maillot, et, d'un virage brusque, quittant l'avenue de la Grande-Armée, s'engageait dans la rue St-Ferdinand.

Elle stoppa au bureau de poste. Sans paraître remarquer les regards des passants qui s'attachaient à elle, s'étonnaient, peut-être, de sa pittoresque élégance, elle sautait sur le sol, traversait le trottoir, glissait bientôt dans la boîte aux lettres réservée aux pneumatiques, le message qu'elle avait écrit quelques instants plus tôt.

— Voilà !... déclarait alors la jeune fille. Cette fois, c'est définitif !... Dans trois quarts d'heure, M. Havard saura à quoi s'en tenir... et que je n'ai pas peur de lui !

Elle revint à sa voiture. Elle démarra.

Mais elle allait tout doucement, désormais, se laissant bercer — on l'aurait cru — par la cadence du moteur tournant au ralenti.

Elle songeait :

— Il faut fuir, maintenant !... Il faut disparaître !... Je n'ai pas à me faire d'illusion, en effet... On va me rechercher activement...

Elle se prit à rire.

Par le passage souterrain, surprenante trouvaille d'un effarant organisateur de la circulation, elle venait de gagner le Bois...

Et puis, tout à coup, voilà qu'elle accélérait de nouveau !

— Avec cela, murmurait-elle, si je fuis, je n'irai pas loin ?... Et c'est stupide, peut-être ?... Je les défie d'avoir rien en mains qui leur permette de m'accuser de façon sûre... Alors, pourquoi ne pas tenir tête ?... Pourquoi ne pas jouer le jeu jusqu'au bout ?...

Elle eut un étrange sourire au coin des lèvres...

— Avec cela, reprenait-elle, David Dare serait certainement à mes côtés ? — Il est charmant, ce garçon !

Elle venait d'atteindre ce qu'on appelait autrefois « La Place Dauphine ». Un brusque crochet lui fit contourner les plots lumineux et s'engager dans la nouvelle avenue Foch.

Oh ! assurément, Hélène Basty était femme ! Et cela voulait dire, qu'aucune contradiction ne pouvait lui sembler impossible !...

Elle venait d'envoyer au Chef de la Sûreté, un message quelque peu ironique, dans lequel, nettement, elle refusait de se rendre à sa convocation. Dix minutes plus tard, cependant, son auto se rangeait sur le Quai de l'Horloge, et elle franchissait la voûte sombre qui accède aux Services de la Sûreté.

Hélène Basty, sûrement, ne connaissait pas les lieux. Elle hésitait une seconde, puis, se dirigeait vers ce qui lui semblait être une loge de concierge.

— Le bureau de M. Havard ? s'informait-elle.

Elle enregistra une réponse compliquée. Il fallait tourner à droite, prendre l'escalier B... Après il conviendrait de tourner à gauche, de suivre deux couloirs, de... de...

— Je trouverai bien quelqu'un pour me renseigner !... déclarait la jeune fille. Merci Monsieur...

Elle avait ôté son serre-tête. Même, elle avait quitté sa combinaison.

Assurément, vêtue d'une élégante toilette, elle dessinait ainsi une silhouette un peu étonnante. La mode veut, désormais, que les hommes se promènent sans chapeau. Mais la mode n'a point encore décrété qu'il en aille de même pour les jeunes filles élégantes !

N'importe ! Les sourcils froncés de nouveau, le front barré d'une ride obstinée, et ne songeant certes pas à sa toilette, la jeune fille continua d'avancer.

— L'escalier B ?... murmurait-elle. Où est l'escalier B ?

Derrière elle, une voix respectueuse, soudain, se fit entendre.

— S'il vous plaît, Mademoiselle ?

Un homme accourait dans sa direction. Il était sobrement vêtu. Suffisamment élégant, il tenait à la main le plus respectueusement du monde, un feutre mou, qu'il venait d'ôter.

— Vous êtes bien Mademoiselle Hélène Basty ?

— Oui, certainement !... Pourquoi ?... A qui ai-je l'honneur ?...

— Mademoiselle, je vous attendais... M. Havard m'a chargé de vous guetter... Il vient de partir à St-Germain... Puis-je vous demander de venir là-bas avec moi ?... L'affaire est à peu près éclaircie, paraît-il...

— Allons donc ?

— Si !... Si !... M. Havard m'a chargé de s'excuser vivement auprès de vous... Mais il ne doute pas de votre complaisance... Vous acceptez de m'accompagner, Mademoiselle ?

Une seconde, la jeune fille hésita...

Peut-être, les paroles qu'elle venait d'entendre — cette affirmation que l'affaire était éclaircie — la surprenaient-elle ?

Elle articula, d'une voix qui hésitait :

— J'ai ma voiture, Monsieur... Si vous voulez me confier l'adresse...

— Mademoiselle, nous allons laisser votre voiture ici même... Devant la Préfecture, elle ne risque rien !... Je vais vous amener à bord d'une auto officielle... D'ailleurs, nous sommes quelques inspecteurs qui devons partir ensemble... Venez, Mademoiselle ?

Il y avait une étrange autorité, dans la façon dont ces paroles étaient prononcées...

Et, tout de suite, Hélène Basty croyait comprendre la vérité.

Allons donc !... On l'arrêtait ?... C'était cela ?

Pendant une seconde rapide, la jolie jeune fille connut l'atroce regret, de s'être montrée imprudente...

Elle avait voulu jouer « le jeu » !... N'avait-elle pas, hélas ! perdu la partie ?

— Par ici, Mademoiselle ? invitait l'inspecteur. Voici l'auto qui va nous emmener...

Il s'agissait d'une grande voiture de marque inconnue, et trois hommes se trouvaient à sa hauteur, qui fumaient des cigarettes, devisaient gaiement.

Oh ! c'était bien cela !... Aucun doute à conserver !... On l'arrêtait !... Elle était prise !...

Tournant la tête, Hélène Basty d'un regard, chercha sa propre voiture...

Elle était là, le long du trottoir. Comme elle avait été sotte d'en quitter le volant !

Mais elle se roidissait. Mais, elle voulait, quand même, tenir tête à l'orage.

— Voulez-vous monter, Mademoiselle ?

Elle prit place à bord...

— Je me mets à côté de vous... Vous autres, tâchez de vous arranger avec les strapontins ?... Là ! En route !

L'inconnu qui l'avait abordée était, évidemment, un chef. Les autres inspecteurs paraisssaient lui obéir, avec une déférente docilité.

Aimable, d'ailleurs, ce garçon... Courtois, parfaitement.

— Attendez, Mademoiselle ? Le soleil est terrible, ce matin... Nous allons baisser les stores !...

Il se penchait un peu. L'auto avait démarré...

Il n'y avait guère de monde, sur les quais...

Et puis, l'homme agissait si vite !...

Hélène Basty eut à peine le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Penché sur elle, soi-disant pour baisser le store, l'homme faisait un mouvement rapide, avait un geste plus vif que l'éclair...

Hélène Basty eut à peine le loisir de distinguer quelque chose de blanc — un tampon d'ouate, un mouchoir peut-être ? — qui s'approchait de son visage...

Tout de suite, elle avait l'impression d'être étouffée, dominée par une atroce asphyxie...

— Ah !... commença-t-elle à gémir.

Et elle se fit silencieuse parfaitement — silencieuse et immobile...

Dans la voiture qui roulait toujours à bonne allure, des éclats de rire fusèrent.

L'un des hommes qui se trouvaient là, remarquait :

— Elle n'a pas eu le temps de dire «ouf»... Allons ! La drogue est de bonne qualité !

Et puis, après un petit silence, le même individu reprenait :

— Bah ! cela n'a pas grande importance, puisqu'on va la soigner tout à l'heure ?... La soigner... et la guérir !

Et cette remarque devait sembler infiniment plaisante à ses compagnons, car ceux-ci, avec un accord touchant, se mettaient à rire joyeusement...

## CHAPITRE IX

Vers cinq heures de l'après-midi, ce même jour où, dans la matinée, Hélène Basty devait connaître une si stupéfiante aventure, un homme cheminait dans la rue de Pa[illegible] et, levant la tête furtivement, de temps en temps, vérifiait les numéros des immeubles qu'il dépassait de sa marche vive.

Un homme étrange...

Il faisait à vrai dire, une journée assez chaude. Le ciel était pur. Le soleil du mois de juillet n'avait cessé de briller.

Cet homme, cependant, portait un lourd manteau d'hiver, dont il avait relevé le col. A ce manteau il avait cru bon d'ajouter un épais foulard de laine, qui lui engonçait la moitié du visage. Par surcroît, il portait encore un chapeau de feutre, dont les bords rabattus dissimulaient à demi ses yeux.

Un personnage, assurément, qui était fort frileux, ou bien, encore, qui avait la naïveté de croire qu'un tel accoutrement, pouvait lui permettre de passer inaperçu, alors qu'il était en réalité bien fait pour retenir l'attention des passants qu'il croisait.

L'homme marchait vite... Il atteignait la petite place de Passy, tournait sur la gauche, puis, bientôt, ayant, de droite et de gauche jeté un regard furtif, — peut-être pour s'assurer qu'aucune silhouette suspecte ne paraissait à l'horizon — il s'enfournait, s'engouffrait, dans l'étroit vestibule d'un immeuble de très modeste apparence.

L'homme montait au second étage. Il tirait d'une main nerveuse le cordon d'une sonnette à l'ancienne mode. Quand la porte s'ouvrait, il bousculait presque le personnage, prêt à s'enquérir de son nom et du motif de sa venue...

— Je viens voir M. Maurice !... déclarait-il. J'ai rendez-vous. Vous devez être prévenu. Il m'attend ?

— Certainement, Monsieur ! Monsieur veut-il prendre la peine d'entrer ?

L'homme, à façon de domestique qui venait d'ouvrir la porte d'entrée, se reculait un peu pour livrer passage au visiteur, l'introduisait dans ce qui semblait être un modeste cabinet de travail.

Derrière une table, un personnage écrivait. Il tournait la tête, se levait brusquement en apercevant le visiteur, si brusquement, même, que, derrière lui, sa chaise tombait à grands fracas.

— Par exemple !... Mais, vous êtes en avance !... Je ne vous attendais pas si tôt, Chef !...

— Je me suis hâté...

L'homme au manteau, tout en parlant, ôtait son épais vêtement, déroulait son écharpe de tricot, jetait au hasard sur un meuble, son chapeau à bords rabattus.

Et certes, ceux qui l'auraient reconnu alors, en auraient éprouvé quelque étonnement...

Cet homme, qui, tout à l'heure, semblait prendre tant de soins, pour se rendre méconnaissable, c'était, tout bonnement, M. Havard, Chef de la Sûreté parisienne !

— Ouf !... gémissait-il. Ce que j'ai pu avoir chaud !...

Devant lui, son hôte hochait la tête, compatissant :

— Je m'en doute !... approuvait-il. Avec un vêtement pareil, et par la température qu'il fait !

— Oui !... Oui !... Mais je voulais éviter qu'on pût me reconnaître...

— Ma foi, Chef, vous étiez, en effet, méconnaissable !... Seulement, vous avez dû attirer l'attention ?

— Vous croyez ?...

— Bah ! cela n'a pas d'importance !

M. Havard approuvait déjà :

— Oui !... Oui !... Vous avez raison, Maurice !... Aucune importance, cela !... C'est le reste qui compte... Vous avez exécuté mes instructions ?

Mais M. Havard n'attendait pas la réponse de son hôte.

Très vite, il repartait, la voix changée, un peu tremblante, et comme chargée d'angoisse :

— Maurice, d'abord, vous avez bien compris n'est-ce pas, que tout ceci doit demeurer entre nous ?... Moi, Chef de la Sûreté, venir chez vous, simple détective privé !... Cela pourrait être un scandale abominable ?

— Mais, Chef...

— Si !... Si !... Ne protestez pas !... Seulement, je ne pouvais pas m'adresser pour cette enquête à mon personnel officiel !... Et puis, j'ai confiance en vous !... Nous avons assez longtemps travaillé ensemble, que diable ?... Vous ne me trahirez pas ?

L'hôte de M. Havard haussa doucement les épaules.

— Chef, protestait-il, j'ai été, comme vous le dites, longtemps sous vos ordres... Vous connaissez mon dévouement ?... Quand, hier, vous êtes venu me confier cette mission, je ne vous ai pas demandé, les raisons qui vous forçaient à vous adresser à moi... Aujourd'hui encore, je veux les ignorer... Je vous suis dévoué, c'est tout !... Mais ça me fâcherait que vous paraissiez en douter ?

— Eh bien ! je n'en doute pas, Maurice ! Qu'avez-vous appris à Saint-Germain ?...

Il parut, à ce moment, que l'interlocuteur de M. Havard rectifiait, machinalement, la position. Son ton, sa façon de s'exprimer, changèrent également.

Si, véritablement, jadis, cet homme avait travaillé sous les ordres du Chef de la Sûreté, le passé, tout à coup, devait se réveiller en lui.

On aurait juré, maintenant, qu'il était un modeste inspecteur, faisant un rapport

officiel au grand Chef dont dépendait son avenir.

— Voilà le résultat de mon enquête, Chef, déclarait-il. Arrivé à Saint-Germain, et suivant fidèlement les instructions que vous m'aviez données, j'ai immédiatement enquêté auprès des chauffeurs de taxis qui stationnent sur la place. Enquête facile ! Aucun doute à avoir !... J'ai retrouvé l'homme qui a conduit hier, du côté de Carrières-sous-Bois, la fameuse aviatrice et David Dare.

— Bien !... Bien !... Parfait !... Alors ?

— Alors, Chef, cette découverte représente le premier résultat obtenu.... En cela, David Dare n'a pas menti... Il s'est bien rendu sur les berges de la Seine, en compagnie de l'aviatrice, comme il vous l'a raconté...

— Parfait !... Parfait !... Continuez ?... Ensuite ?

— Ensuite, Chef, le chauffeur de taxi n'en savait pas davantage ! Quand le couple a quitté sa voiture, David Dare lui a payé sa course, et il est reparti. Bien !... Là-dessus, naturellement, je me suis rendu à Carrières, et là, j'ai repris mon enquête...

— Alors ?... Alors ?

— Alors, Chef, là, j'ai fait une découverte !... Là, j'ai acquis la conviction que la jeune fille — une certaine Hélène Basty — j'ai son adresse d'ailleurs : elle habite à Maisons-Laffittte — j'ai acquis la conviction dis-je, que cette Hélène Basty s'était présentée à son garage, avait pris son automobile, une petite voiture de course, et avait emmené vers Poissy David Dare... Cela, je crois, qu'il ne vous l'avait pas dit ?

— En effet !...

— Donc David Dare vous a dissimulé certaines choses ?...

— Oui ! Mais lesquelles ?

— Ah ! cela, Chef, je ne le sais pas encore, mais je le saurai... Il me semble que c'est un point déjà important, que de connaître l'insuffisance des déclarations que vous a faites David Dare ?... N'êtes-vous pas de mon sentiment ?

... Un quart d'heure plus tard, ayant repris son épais paletot, enroulé de nouveau son cache-nez de tricot, rabattu encore les bords de son chapeau mou, M. Havard s'éloignait du domicile du détective privé, Maurice.

— Un sot !... grommelait-il. Un incapable !... Cela me sert à grand chose, de savoir que David Dare ne m'a pas raconté qu'il s'est promené dans la voiture particulière d'Hélène Basty ?... Oh ! il est vrai, qu'il m'a donné l'adresse de cette femme... Mais à quoi cela m'avance-t-il ?... Il est bien évident qu'elle n'est pas assez sotte, pour se trouver chez elle !... Et puis, quoi, où cela me conduit-il ?...

M. Havard semblait au comble de l'énervement...

Il allait, droit devant lui, sans évidemment se rendre compte des rues qu'il suivait.

Il songeait toujours :

— Cela compose une bande !... Oh ! pas le moindre doute à ce sujet !... David Dare, Hélène Basty...Oui... Oui... Tout cela compose une bande !... Le docteur Bonhotel, lui-même... Mais non, encore ! Ce docteur-là, paraît-il, tout le monde affirme qu'il est honorable !... Ah ! j'en deviendrai fou ?...

Il parut que M. Havard, à ce moment, se réveillait d'une sorte de cauchemar.

Il était debout, au bord du trottoir de la rue Boulainvilliers. Un taxi maraudait à quelque distance. Il lui fit signe.

— Hep !... Chauffeur, conduisez-moi au Parc des Princes... Ah ! cela ne vous dit rien ?... Tenez : à la piscine Molitor... A Auteuil ?... Vous voyez cela ?...

Le taxi roula vite, et cinq minutes tard, M. Havard quittait la voiture.

Il s'engageait, alors, dans la large avenue qui côtoie le Bois de Boulogne, et qui sera bientôt — la chose est indiscutable — une des avenues les plus élégantes de Paris, mais qui comporte encore, maintenant, à côté d'hôtels somptueux, de très modestes maisonnettes, datant de l'époque où le Parc des Princes était fort loin d'être considéré comme un endroit à la mode.

M. Havard suivit deux ou trois rues, s'arrêta enfin devant une sorte de petit hôtel délabré, glissa la clef dans la serrure, pénétra dans un jardinet qui paraissait à l'abandon.

M. Havard était chez lui.

Certes, le Chef de la Sûreté parisienne occupe une situation notoire et enviable.

Certes, l'homme qui est investi de ces hautes fonctions, sent peser sur ses épaules les plus lourdes responsabilités.

Mais le fonctionnarisme n'a jamais enrichi personne !...

M. Havard n'avait rien d'un millionnaire. Il demeurait là. Un seul domestique veillait à entretenir son intérieur. Il était, en quelque sorte, pauvre et ne s'en cachait qu'à peine.

Se débarrassant en hâte de ses chauds vêtements, le Chef de la Sûreté, cinq minutes plus tard, avait gagné son bureau et pris place derrière sa table.

Or, à ce moment, M. Havard semblait donner l'impression d'un homme, parfaitement accablé par une adversité contraire.

Les coudes sur le meuble, le front enseveli dans ses mains, il réfléchissait.

— En somme, grommelait-il, le résultat de l'enquête effectuée par Maurice, est « néant » !... Par conséquent...

Mais on aurait dit qu'il n'osait point prononcer tout haut la conséquence qu'il tirait d'un fait sur lequel il se refusait de discuter.

M. Havard se mit debout.

Il appelait d'une voix de stentor :

— Joseph ?... Joseph ?...

Nul ne lui répondit...

Alors, tout à coup, il avait un geste d'impatience.

— Mais je lui ai donné congé !... C'est vrai !... Il allait au cinéma...

M. Havard alluma une cigarette. De long en large, dans son cabinet de travail, il se promenait d'un pas vif.

— Au fait !... reprenait-il. Pour ce que j'ai à faire !... Cela vaut peut-être mieux que je sois seul, ce soir ?...

Il partit d'un ricanement...

M. Havard, maintenant était livide...

La nuit était tombée. Il faisait presque complètement noir dans la pièce qu'il arpentait, toujours d'une promenade nerveuse. Pourtant, il n'allumait pas encore une lampe...

— Voyons !... Voyons !... grommelait-il, de nouveau. Tout est bien en ordre ?... Tout se déroule comme je l'avais prévu ?...

Il semblait dresser une sorte de bilan :

— La police de Saint-Germain est alertée... D'autre part, mon secrétaire est au courant de l'aventure... J'ai donné des ordres de recherches... Oui !... Oui !... J'ai fait ce que je devais faire... et qu'il était impossible que je ne fis pas !... D'ailleurs, si je m'étais conduit autrement, cela aurait attiré l'attention, soulevé des bavardages... provoqué des médisances ?... Allons !.. Je n'ai rien à me reprocher !... J'ai joué le jeu jusqu'au bout...

Il fut un instant silencieux... Et puis, encore, il repartait, de sa même voix un peu sourde :

— J'ai joué le jeu mais j'ai perdu la partie !... Quand on a perdu la partie, il n'y a plus qu'à payer ?...

Il cessa de se promener de long en large. Il fut immobile, et l'on aurait dit qu'une pensée tragique le pétrifiait sur place.

— Naturellement, reprenait, bientôt, le Chef de la Sûreté, je ne peux pas me tromper ?... Des morts « assis » !... Oh ! ils sont « assis » !... Ça, ce n'est pas discutable !... On les a assassinés... et on les retrouve « assis » !... Eh bien !... Comme je n'ai aucune confiance dans les pouvoirs dont je dispose... Comme il me serait impossible de lutter plus longtemps... Comme le scandale va être public...

Mais, décidément, il n'avait pas la force de terminer les phrases qu'il commençait...

On connaît le geste classique du sauteur qui prend son élan pour franchir un obstacle, et qui saisi de peur, tout à coup, s'arrête net ?

C'était exactement ce que semblait faire M. Havard !

Des conclusions s'imposaient évidemment, à sa pensée. De ce qui s'était passé, du drame tragique sur lequel il enquêtait et faisait enquêter, il tirait, logiquement, des conséquences qui devaient lui paraître inévitables...

Mais ces conséquences, il n'osait pas les articuler !

— C'est abominable !... murmurait-il encore. Toute une vie d'honneur... tout un passé respectable... et demain... demain, dans les journaux...

Il cessa encore une fois de parler, puis, devenu brusque :

— Bah ! je me moque des journaux, après tout ?... Je me moque de l'opinion !... Puisque j'ai perdu la partie...

Il s'arracha à son immobilité. On aurait cru qu'il se forçait lui-même à agir.

— Préparons tout ! dit-il.

M. Havard, cette fois, alluma, sur son bureau, une lampe de travail. Et puis, il s'assit derrière le meuble.

Une seconde encore, il fut visible que le courage lui manquait pour exécuter ce qu'il avait décidé, cependant, d'accomplir...

Mais M. Havard était un homme volontaire ! Bientôt, il ouvrait un tiroir, prenait une feuille de papier à lettres, préparait un bâton de cire à cacheter rouge, et posait devant lui son briquet.

— J'écris cela, ajoutait-il, je signe, je ferme l'enveloppe, je la cachète... et puis..., et puis, ce sera le moment !

Il se remit à ricaner. Mais ce ricanement cessait vite. Il faisait place à une sorte de gémissement :

— Il y a ce David Dare !... reprenait M. Havard. Un homme qui porte un faux nom... Un misérable qui s'est, assurément, glissé dans les rangs des braves inspecteurs que je commande... Ah ! lui... on peut dire qu'il a remporté une victoire !... Tout de même, j'imagine, que cette victoire-là, il ne l'emportera pas en paradis ?... Si c'est lui le

chef de la bande, on l'aura vite démasqué !... Dommage ! que je n'ose pas conduire la bataille jusqu'au bout... Bah ! c'est peut-être simplement, que j'ai le sentiment de mon impuissance ?... C'est peut-être que je le sens plus fort que moi ?... C'est peut-être que j'ai peur de lui ?...

Il ricana de nouveau...

Et puis, se penchant, ouvrant un des tiroirs de son bureau, le Chef de la Sûreté, en tira un browning.

— C'est toujours, le remède suprême !... Quand les choses vont tourner mal, il reste cela... ce petit joujou mécanique... Bon !... Bon !... l'addition est faite ? le bonhomme est supprimé ?... Ah ! Ah !... je ne pensais pas, tout de même, que l'aventure se terminerait ainsi !

Il regardait l'arme. On aurait cru qu'il l'interrogeait !

Il repartit tout haut :

— Est-ce que cela fait mal, seulement ?... Bah !... Des balles blindées... Cela vous fait sauter la cervelle en une seconde ?

Et puis, il parut qu'à nouveau, une hésitation se saisissait de lui :

— Avec cela, je ne sais même pas si mes cartouches sont bonnes ?... Il y a si longtemps que j'ai chargé ce browning !... Il est vrai que je puis changer les balles ?... Oui ! C'est cela ! Cela vaudra mieux !... J'en ai là-haut qui sont toutes récentes... que l'humidité n'a pas dû abîmer... J'irai les chercher, tout à l'heure...

Mais il considérait toujours le revolver. Mais, on aurait dit qu'il n'en pouvait détacher ses yeux...

M. Havard, soudain, fit sauter le magasin du browning, retira la balle qui se trouvait dans le canon.

Devant lui, sur le bureau, de petites cartouches de cuivre venaient de rouler.

Elles étaient un peu tachées de vert-de-gris. M. Havard répéta :

— Certainement !... J'en mettrai des neuves !... Bah ! petit détail !... Ecrivons, maintenant !

Il se pencha sur sa table. Armé de son stylographe ; il écrivait en effet. Des phrases courtes. Certaines étaient soulignées par lui. Et sa plume allait vite !... vite !...

Il était facile de deviner qu'il ne cherchait guère ses mots. Une fois encore, et tragiquement, se vérifiait le fameux proverbe : « Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement ».

Mais que concevait-il donc le Chef de la Sûreté ?... Mais que signifiait donc son attitude ?...

A la minute où l'enquête se déclenchait, la minute où la Police, toute entière, tentait d'élucider le mystère de ces malheureux, que l'on retrouvait morts et « assis », était-il bien possible que M. Havard songeât à se faire sauter la cervelle ?

Il y a de pauvres drames, dont, le public n'a jamais connaissance. Il y a des suicides, dont on n'explique jamais, à peine de déclencher d'affreuses paniques, les véritables et secrètes raisons...

Lirait-on, dans les journaux, le lendemain, que M. Havard, Chef de la Sûreté, s'était fait sauter la cervelle « dans une crise de neurasthénie » ?...

La neurasthénie explique tant de choses !... Elle peut si bien couvrir la défaillance d'un homme, qui, soudain, après avoir commis des crimes horribles, a compris que l'arrestation ne saurait tarder et s'est fait justice lui-même...

Mais quoi ! le Chef de la Sûreté, en personne, pouvait-il bien être un criminel ?

Et puis, s'il avait tué, pourquoi avait-il tué ?

Ceux que l'on avait retrouvés, morts et « assis », ceux qui avaient succombé dans la villa Verte, et même le malheureux père Masson, n'étaient que de pauvres petits rentiers... Ils ne se connaissaient pas entre eux... On n'avait rien volé chez eux... Pourquoi M Havard, personnage important, les aurait-il frappés ?

Le Chef de la Sûreté écrivait toujours. Une longue lettre. Quatre pages bien remplies...

Et puis, haletant un peu, il apposait sa signature, un paraphe qui ne tremblait pas, d'ailleurs, et qu'il soulignait, violent, décidé, d'un long trait rageur...

— Voilà !... fit-il.

Puis, ces mots encore, qui étaient peut-être révélateurs :

— Quand on est acculé ?... quand on se sent vaincu ?... Oui !... Oui !... Pas d'autre solution !...

Il relut sa lettre. Puis, il la plia. Ses gestes étaient assurés. Il glissa la feuille dans l'enveloppe, cacheta celle-ci, alluma son briquet, scella le pli tragique de cire rouge, où il enfonçait, délibérément, le cachet gravé de sa chevalière...

— Voilà !... répétait-il encore.

Une seconde, M. Havard considérait la lettre. Puis, d'un mouvement brusque, il se mettait debout.

— Maintenant, faisons vite !... Absolument inutile de rêver !... L'inévitable doit s'accomplir...

Il repoussa sa chaise. Ses yeux se détachè-

rent avec peine du pli cacheté de rouge, qu'il laissait, en belle place, sur son bureau.

Et puis, quittant la pièce, il traversait l'antichambre, montait un petit escalier, grommelant encore :

— Où diable les ai-je rangées, ces cartouches neuves ?... Ah ! je me souviens... Elles doivent se trouver dans le tiroir de gauche de mon secrétaire.

Il avait éteint la lumière dans son cabinet de travail. Il n'alluma pas celle de l'escalier. Même, parvenu dans sa chambre, il traversa celle-ci dans une obscurité complète.

M. Havard donnait, de plus en plus, l'impression d'un homme qui a perdu l'esprit, — qui agit à la façon d'un automate, — qui se conduit comme un somnambule...

Il n'avait qu'à tourner un commutateur pour voir clair et il ne le faisait pas !

Il ouvrit le petit meuble, en fit tomber le battant, trouva le tiroir.

Et ses doigts tâtonnaient, reconnaissaient les objets, cherchaient la petite boîte carrée, lourde, où se trouvaient les cartouches, quand soudain, il s'immobilisa tout net, se pétrifiant à nouveau, dans une attitude effarée :

Que signifiait ceci ?

Alors que le silence était absolu dans la maison où il se trouvait seul, M. Havard venait de surprendre un bruit étrange, qui s'était produit à l'improviste.

On aurait dit que l'on cassait un carreau ! C'était un bruit de verre tombant sur le sol et se fragmentant en mille morceaux qu'il venait d'entendre !

M. Havard, retenant sa respiration, écoutait, on l'aurait cru, de toute son âme.

Ah ça !... Il ne se trompait pas ?... C'était, maintenant, le grincement familier d'une fenêtre que l'on ouvre avec prudence et que l'on repousse...

— Je n'ai pas le cauchemar ?... murmura M. Havard.

Il ne bougeait toujours pas. Il écoutait encore.

Oh ! le doute n'était pas permis !

A peine la fenêtre avait-elle cessé de grincer, qu'il avait pu surprendre un bruit à la fois léger et lourd : le bruit que fait un homme qui enjambe quelque chose et saute — pas de très haut — sur un tapis épais.

M. Havard ricana presque :

— Un cambrioleur ?... J'aurais la visite d'un cambrioleur ?...

Et puis, il parut qu'il allait choir, tant il tressaillit violemment... tant il se prit à tituber :

— Eux ?... articulait-il. Ce seraient « eux » ?...

Des secondes s'écoulaient, cependant...

Des secondes qui ne duraient pas plus que toutes les secondes qui composent l'éternité... mais qui, certainement, apportaient à M. Havard, une angoisse infernale.

Le Chef de la Sûreté dit encore :

— La menace ?... La menace se réaliserait ?

On entendait, dans la maison déserte, des craquements extraordinaires, incompréhensibles. On aurait cru que l'on brisait quelque chose, que l'on cassait — ou tentait de casser — quelque objet résistant...

— La menace ?... fit encore M. Havard. Oui, c'est cela !... Eh bien ! je les verrai en face, au moins !

Il était sans arme. Son browning était demeuré, privé de ses cartouches, sur le bureau de son cabinet de travail.

M. Havard ne pensa même pas à ce détail abominable !

Il quitta sa chambre. Il gagna l'escalier. Il commença de descendre...

Oh ! le Chef de la Sûreté était un policier accompli !... N'avait-il pas franchi, d'ailleurs, tous les degrés de la hiérarchie ? N'avait-il pas été, d'abord, un inspecteur adroit, et dont on vantait le courage ?

Il ne faisait aucun bruit en marchant ! Rien ne décelait son approche !

Quand il fut à l'entrée de son cabinet de travail, il était impossible que l'oreille la plus attentive, se fut aperçue de son arrivée...

M. Havard, brusquement, poussa la porte.

La pièce était éclairée. Dans le fond, se penchant sur un petit meuble, qui était une sorte de coffre-fort déguisé, un homme maniait des outils de cambrioleur...

Et l'homme se retournait à l'instant.

Tout de suite, alors, M. Havard, le reconnaissait :

— Canaille !... David Dare !... Ah ! bandit !... Assassin !...

Et puis il cessa de parler...

David Dare — c'était bien lui — avait d'abord braqué sur l'homme dont il avait enfin surpris l'approche, un revolver...

Mais ce revolver, il l'abaissait, en reconnaissant le Chef de la Sûreté !

Et sa voix calme, soudain, sonna :

— M. Havard, vous n'êtes pas aimable !...

Seulement, une telle ironie demeurait sans effet !

M. Havard entendait-il, en effet, les paroles que David Dare osait lui adresser ?

Il repartait déjà :

— C'est donc vous ?... Parbleu ! j'avais découvert que vous portiez un faux nom !... Allons ! tuez-moi !... Bas les masques !... Inutile de continuer la comédie !... David Dare, je vous prends sur le fait !... Ah ! Ah !... Je vous soupçonnais !... Mais je ne payerai pas, mon cher !... Impossible de disposer des cinq cent mille francs !... En me demandant une telle somme, vous avez commis une maladresse !... Vous m'entendez ?... Allons !... tirez !... J'en resterai « assis » !... Car on me retrouvera mort et assis, hein ? C'est bien cela ?... Mais tirez donc !... Vous avez la victoire, David Dare !

Il eut un silence...

Puis, tranquillement, l'inspecteur de la sûreté, David Dare, cet homme que M. Havard traitait d'assassin, retorqua :

— Je crois, qu'en effet, j'ai la victoire, Chef !

Et, soudain, il partait d'un rire...

— Voulez-vous, d'ailleurs, que nous causions un peu ?

Mais M. Havard se croisait les bras sur la poitrine :

— Je ne cause pas avec un maître-chanteur comme vous, David Dare !... Tuez-moi ! Finissons-en !

Seulement, devant le Chef de la Sûreté, David Dare continuait de rire...

— Ecoutez ! faisait-il, dominant son hilarité, qui semblait quelque peu nerveuse, je crois, Monsieur Havard, qu'il faut pourtant que nous parlions quelques minutes !

Puis, il semblait s'interrompre :

— Oh ! mais .. c'est mon revolver que vous considérez ?... Voyons ! je voudrais que vous vous calmiez !... Regardez ?... Le voilà mon revolver... Je vous le donne !

Ajoutant le geste à la parole, David Dare jetait, en effet, sur le bureau, l'arme qu'il avait tenue jusqu'alors...

— Je ne suis pas un assassin, voyez-vous, Monsieur Havard ?... Je ne suis point venu ici cambrioler votre coffre-fort et vous tuer... C'est, même, exactement le contraire !... Je suis venu vous sauver !

Très calme, très paisible, David Dare attirait un siège, s'y jetait, croisait les jambes, passait les pouces dans les entournures de son gilet.

— Je vous assure, Chef, qu'il faut que nous parlions !... Voyons ! Vous voyez bien que je ne me conduis pas comme un meurtrier ?

C'était ce que découvrait, avec une surprise infinie, M. Havard.

David Dare, désarmé, n'était plus armé. Mieux, même, en étendant le bras, M. Havard aurait pu saisir le revolver qu'il venait d'abandonner et se rendre maître de lui...

Alors que signifiait ceci ?

M. Havard balbutia :

— Je ne comprends pas !... Je ne comprends plus !

Et David Dare, de nouveau, partit à rire...

— Evidemment !... Seulement, il en va tout autrement de moi... Après vous avoir entendu, je commence à comprendre !... Oh ! je vous avoue, Chef, qu'il y a déjà, d'ailleurs, quelques instants que je soupçonne la vérité !

Et, il questionnait, souriant, la voix tranquille :

— Mais, d'abord, tâchons de faire un peu de lumière... Vous ne voyez plus en moi un assassin ?... un bandit ?... Répondez M. Havard ?...

Le Chef de la Sûreté râla, plus qu'il n'articula :

— Qui êtes-vous ?... Vous ne vous appelez pas David Dare ?... C'est un faux nom !...

— Très exactement, Monsieur Havard !... Mais cela m'ennuie beaucoup de vous révéler mon identité... « David Dare » !... hum ! cela veut dire « David Audace » !... C'est — comment dirai-je ? — ma signature d'amateur !... En fait, je m'appelle : David Delmont. David Delmont, cela ne vous dit rien ?... Si ! je vois !... David Delmont, n'est-ce pas, c'est le nom d'un garçon qui a hérité de son père quelques dizaines de millions... Ma foi ! M. Havard, c'est, en effet, mon triste sort !... Je suis un des hommes les plus riches de Paris... Eh ! eh !... ce n'est pas gai toujours !... Etre multi-millionnaire, vous savez, c'est très souvent se voir condamné à une existence plate, bête... sotte !... C'est vivre entouré de flagorneurs, de quémandeurs, nous dirons : de tapeurs !... Alors, un beau jour, en m'ennuyant, j'ai décidé d'oublier que j'étais David Delmont et je suis devenu David Dare... simple inspecteur de la Sûreté !... Votre employé Monsieur Havard. — Que voulez-vous, j'ai le goût de l'aventure, moi !... Et la police, c'est une telle aventure !... Mais vous me garderez le secret, j'espère ?

L'extraordinaire David Dare partait d'un grand rire...

Puis, rapidement, imposant silence, du geste, à M. Havard, il continuait :

— Là-dessus, j'enchaîne !... Monsieur Havard, c'est un pur hasard qui a voulu que je sois mêlé à l'affaire des Morts... assis !... Mais elle m'a tout de suite, infiniment intéressé !... Oh ! je ne vous cacherai pas que d'abord, je n'y ai rien compris... C'était in-

vraisemblable !... C'était incohérent !... Mais il y avait quelque chose de plus incohérent que tout... Et c'était votre attitude !... Vous étiez nerveux !... Vous perdiez la tête !... Vous pataugiez lamentablement !... Alors, naturellement, j'ai commencé à me demander ce qui pouvait, dans un crime, dans une affaire criminelle quelconque, vous émouvoir à ce point ?... Monsieur Havard, je vous tiens pour un très brave homme... Mais tout de même, vous n'êtes pas policier d'hier ?... Alors, vous devriez être blasé !... Or, en cette affaire, vous faisiez figure d'un malheureux qui ne sait plus où donner de la tête !... Bon !... Il m'est venu une idée : c'est que tous ces morts que l'on retrouvait « assis », avaient, pour vous, une signification secrète... Eh ! eh !... ce n'était qu'une supposition !... Mais une supposition pareille valait bien d'être vérifiée ?... Ce soir, je vous croyais invité en ville... Vous aviez donné congé à votre valet de chambre... Je l'avais fait bavarder... Bref ! étant persuadé que je ne vous trouverais pas chez vous... je me suis décidé à une petite visite particulière !... J'étais bien décidé à ouvrir votre coffre ! — Monsieur Havard, est-ce que vous avez toujours peur de moi ?

Le Chef de la Sûreté, immobile, les traits crispés, hocha la tête négativement.

Et David Dare poursuivait :

— Malheureusement, vous ne m'avez pas laissé le temps d'exercer complètement mes talents de cambrioleur !... Bah ! aucune importance !... Vous allez me renseigner et me donner gentiment la pièce que je cherchais... Voyons ! c'est une affaire de chantage, tout cela ?... On vous a demandé cinq cent mille francs, en vous disant que si vous ne les versiez pas, une série de crimes seraient commis ?... C'est cela ?... Répondez-moi, je vous en prie ?

Et M. Havard, enfin, parla...

On aurait dit, encore, qu'il rêvait tout éveillé !

Il articulait lentement :

— Oui, c'est cela !... J'ai reçu une lettre... Une lettre composée dans un style trivial... Une lettre affreuse... Je vous la confierai tout à l'heure... On m'a écrit... « Versez cinq cent mile francs... ou bien nous tirerons de vous une vengeance dont vous resterez « assis »... tout comme seront « assis » ceux que nous allons vous faire retrouver, jusqu'à ce que nous ayons encaissé les cinq cent mille francs demandés... »

— Atroce !... coupait David Dare.

Il ne riait plus, désormais, l'extraordinaire détective amateur. Son visage s'était durci d'une colère abominable.

— Atroce !... répétait-il. Et, naturellement, ne pouvant verser les cinq cent mille francs, ne voulant pas être responsable des meurtres qui se succédaient, vous alliez vous faire sauter la cervelle ?... C'est cela, Monsieur Havard ?

Le Chef de la Sûreté hocha encore une fois la tête :

— Oui, répliquait-il. C'est mon devoir !... Je veux en effet, me tuer !... Ainsi, j'arrêterai la série tragique de ces morts que l'on retrouve assis !... Je ne peux pas payer... Je n'ai pas le droit de laisser l'atroce chantage continuer ?... David Dare, vous me comprenez bien ?...

Brusquement, le jeune homme se leva :

— Rien du tout !... faisait-il, nettement. Je comprends autre chose. C'est qu'il est temps d'agir !... Bon ! j'imagine que ce ne sera plus long... Mais j'ai encore une question à vous poser ?... Vous aviez convoqué la fameuse aviatrice ? Vous vouliez arrêter Hélène Basty ?...

Le Chef de la Sûreté, à son tour, se leva. Il protestait d'une voix furieuse :

— Mais non !... Qu'inventez-vous là ?... Cette femme n'est sûrement qu'une misérable comparse !... Ce n'est pas elle qu'il faut démasquer !... C'est l'auteur de la lettre de chantage... C'est l'abominable meurtrier...

— Là !... Là !... Nous sommes d'accord ! — Mais, enfin, vous êtes certain de ne pas l'avoir convoquée ?...

— Puisque je vous le dis, Dare !... D'ailleurs je ne connais son nom et son adresse que depuis quelques instants... J'avais demandé une contre-enquête au détective privé, Maurice !

Et, cette fois, devant M. Havard, Dare partait d'un grand rire.

Oh ! le comique se mêlait au tragique !...

N'était-il pas absolument amusant, ce Chef de la Sûreté officielle, qui, pour une enquête l'intéressant personnellement, n'avait point confiance en ses subordonnés, et recourait aux bons offices d'un ex-inspecteur, devenu détective privé ?

Mais le rire cessait sur les lèvres de David Dare. Il repartait :

— Eh bien, Chef, ceci est inquiétant ! Tenez, regardez ?... Voilà un pneumatique arrivé cet après-midi à votre adresse... Oui, ne vous emportez pas !... Je l'ai subtilisé et je l'ai lu !... Hélène Basty a reçu une convocation signée de vous... Elle vous écrivait qu'elle ne se rendrait pas à votre appel. Alors, voulez-vous que je vous dise, Chef ?... Eh bien ! j'ai peur pour cette femme !

Or, à cette déclaration, M. Havard semblait, peut-être, plus effrayé que jamais...

— Mais, protestait-il, David Dare, vous n'y pensez pas ? Cette Hélène Basty, c'est

assurément une misérable !... C'est elle qui vous a conduit à la villa Verte !... C'est elle qui fait le jeu des misérables qui prétendent me faire chanter !...

— Chef ! interrompait tout à coup David Dare, tout cela est possible... Mais le contraire... Enfin ! je veux dire... Tenez : laissons cela ?... Chef, je vous répète que j'ai peur pour cette femme !... Maintenant, écoutez-moi bien ? Se tuer, c'est toujours une lâcheté... Et puis, votre mort n'avancerait à rien... Ceux qui ont osé vous faire chanter ainsi, recommenceront demain, en s'adressant à une autre personnalité, si nous ne les démasquons pas !... Donc, Chef, vous allez me faire une promesse : vous savez laquelle ?

M. Havard balbutia :

— Ne pas me tuer ?...

— Justement !... Tout bonnement, vous allez vous rendre à la Sûreté. Vous allez y bloquer cinq ou six camarades... Vous allez y attendre de mes nouvelles... Oh ! Chef, j'ai bon espoir, maintenant !... Voyez-vous, c'est que, je vous l'avoue, j'ai eu, moi aussi, d'étranges soupçons !... Vous étiez prêt à me prendre pour un bandit ?... Eh bien ! je n'étais pas éloigné de me demander si vous-même, vous n'étiez pas la dernière des crapules !

David Dare se remettait à rire...

Puis, brusquement, il tendait la main au Chef de la Sûreté.

— Chef, ne perdons pas une seconde de plus !... Je vous répète que j'ai peur !... Et pour que je n'ai plus peur, il faut que les maîtres-chanteurs soient démasqués... Voilà !... Laissez-moi faire ?... Je vous ai au bout du fil à la Sûreté ?... Oui ?... C'est convenu ?

— Alors, tout va bien !

Serrant la main que M. Havard lui tendait — une main froide, glacée, la main d'un homme dont le cœur défaille — David Dare quittait la pièce.

M. Havard, n'était point encore revenu de sa surprise que, dans le jardinet, il pouvait entendre David Dare s'éloigner en courant.

Ah ça !... cet extraordinaire inspecteur de la Sûreté, ce multi-millionnaire, qui, par goût des aventures, avait osé embrasser la plus périlleuse des carrières, allait-il vraiment le sauver ?

M. Havard, tout à coup, s'exclama :

— Miséricorde !... Il n'a pas même pensé à reprendre son revolver !

Il courut dans son jardin. Il appela...

Il appela, en vain !

David Dare était loin déjà.

## CHAPITRE X

La Fortune, dont on médit souvent, la Fortune que l'on représente, d'ordinaire, sous les traits d'une aveugle, la Fortune que chaque homme, cependant, poursuit d'un amour jamais lassé, a, il faut le reconnaître, des vertus admirables...

Si David Dare avait été seulement un modeste inspecteur de la Sûreté, il est infiniment probable qu'à l'instant où il quittait la petite maisonnette de M. Havard, il aurait dû courir jusqu'à Auteuil, pour découvrir un taxi qui le conduisit là où il pensait pouvoir, enfin, dénouer la mystérieuse affaire des « morts assis »...

Mais David Dare était un multi-millionnaire !

Au bout de cent mètres d'une course précipitée, le jeune homme trouvait donc, là où il l'avait laissée, stationnant le long d'un des trottoirs déserts du Parc au Prince, une superbe automobile, une huit cylindres rapide, qui n'était autre que sa voiture particulière.

Le jeune homme alors, ne perdait guère de temps...

Il sautait au volant, mettait en marche, embrayait avec une virtuosité qui établissait ses capacités de conducteur, et, bientôt, un bolide, encore, était lancé sur la route de Saint-Germain-en-Laye.

Dans la trouée lumineuse des phares, l'auto pilotée de main de maître, fonçait de toute sa puissance.

Dix-sept minutes plus tard, exactement, après avoir quitté M. Havard, David Dare stoppait sur la place du Château de Saint-Germain.

A peine avait-il bondi de sa voiture, qu'un motocycliste, un jeune garçon d'une vingtaine d'années, se précipitait vers lui.

— Eh bien ?... questionnait déjà David Dare.

Le motocycliste affirma :

— Réussite !... et sur toute la ligne !... Par exemple, je ne comprends pas très bien... Voilà !... Je ne l'ai pas perdue de vue... Ce matin, elle a pris sa voiture... Elle a été à Paris et a mis un « bleu » à la poste de la rue Saint-Ferdinand. Puis, je l'ai vue gagner le Bois de Boulogne... Tout à coup, elle a paru prendre une décision, et elle s'est rendue à la Sûreté...

— Comment ?... Comment ?... Mais, c'est impossible ?

— M. David, je vous demande pardon !... C'est possible et certain ! Arrivée à la Sûreté, cette jeune fille a causé avec un inspecteur... Celui-ci est parti avec elle et d'au-

tres inspecteurs dans une grande voiture...

— Tu as dû la suivre ?

— Vos ordres, M. David, me disaient de suivre Hélène Basty, coûte que coûte... Je n'allais pas y manquer ?... J'ai donc accompagné la voiture... Elle s'est arrêtée à la porte d'une villa située du côté de Montesson... Dame ! je ne peux pas vous dire ce qui s'est trafiqué dans cette villa ?... Toujours est-il que j'ai passé la journée entière à surveiller... Mais je ne voyais rien du tout !... Et Mme Hélène Basty, ne ressortait pas !... Enfin, vers dix heures du soir, je l'ai vue quitter cette villa... Les mêmes inspecteurs de la Sûreté l'entouraient. Par exemple, j'ignore ce qui lui était arrivé, mais elle ne semblait pas à son affaire !... Elle titubait !... Ils étaient trois qui l'aidaient à marcher... Bref ! la voiture est repartie... Bien entendu, je l'ai reprise en filature... Eh bien ! M. David, elle n'a pas été loin. De Montesson, ele a gagné Croissy... Et je vous donne en mille où elle s'est arrêtée ?... A la porte d'une clinique chirurgicale !... C'est d'ailleurs, une sorte de couvent, cette clinique... Ce sont des religieuses qui la dirigent... Des bonnes sœurs... J'ai parfaitement vu descendre Mme Basty... On la portait presque... Les bonnes sœurs avaient l'air désolé. Alors... voilà !... Naturellement, j'ai pensé qu'il fallait venir au rendez-vous que vous m'aviez donné ici... Je l'ai donc laissée chez les bonnes sœurs... Mais soyez tranquille... On surveille la maison !... Avant de m'éloigner, j'ai posté là Alfred... Je lui ai passé les consignes... Seulement, je pense qu'il n'arrivera plus rien cette nuit ?... Et si, même vous voulez mon avis, M. David... eh bien ! j'imagine que cette Hélène Basty a été blessée !... Pourquoi l'aurait-on conduite sans cela, dans une clinique ?... Mais les bonnes sœurs ne doivent pas se douter qu'il s'agit d'une misérable ?... Et encore... est-ce que c'est bien une misérable ?...

— Tais-toi !... Tais-toi !...

A ce moment, s'éloignant du jeune garçon qui n'était autre qu'un intelligent gamin, à son service en qualité de groom, David Dare se prenait à se promener de long en large sur la place du Château de Saint-Germain.

Il ne comprenait plus !

Oh ! la filature qu'il avait habilement organisée, lui apportait des renseignements précieux...

Quand, ayant donné à Hélène Basty, sa parole de ne point la suivre, David Dare, prenant congé de la jeune fille, fidèle à sa parole, s'était éloigné pour se livrer à l'enquête qui lui permettait de savoir quels étaient les morts retrouvés « assis », le jeune homme avait pensé éclater de rire.

C'est que, tout bonnement, ayant pris place pour gagner Poissy, dans la voiture de l'aviatrice, il avait parfaitement distingué sur le tableau de bord de celle-ci, la petite plaque réglementaire où doivent être gravés le nom et l'adresse de tout automobiliste.

Et David Dare, très vite, avait pris sa décision...

Il ne suivrait pas lui-même — puisqu'il avait promis le contraire — Hélène Basty.

Mais il la ferait suivre !... Mais il enverrait sur ses traces, ce gamin débrouillard qui lui tenait lieu de groom !...

Seulement, si la ruse avait été bonne, ses résultats demeuraient incompréhensibles...

David Dare avait, dans sa poche, le pneumatique par lequel, Hélène Basty déclarait à M. Havard, qu'elle ne se rendrait point à la Sûreté.

Or, elle s'y était rendue !...

Or, aux dires du jeune homme, elle en était repartie en compagnie d'inspecteurs de la Sûreté...

Et, cependant — M. Havard le lui certifiait quelques instants plus tôt — jamais le Chef de la Sûreté n'avait écrit à la jeune fille !

Que signifiait donc cet imbroglio ?...

Et puis, encore, pourquoi cet arrêt de la jeune fille et de ses compagnons, dans cette maison de Montesson ?...

Et surtout... surtout, pourquoi, titubante, paraissant malade ou blessée, Hélène Basty avait-elle été transportée dans une maison chirurgicale, évidemment honorable, puisqu'elle était dirigée par des religieuses ?...

Allant de droite et de gauche, nerveusement, David Dare réfléchissait :

— C'est fou !... C'est idiot !... C'est incohérent ! murmurait-il. Que faire, maintenant ?...

Il dut le décider tout à coup.

Revenant vers le motocyliste, il ordonnait :

— Gamin, tu vas immédiatement téléphoner à M. Havard... Oui !... Au Chef de la Sûreté... Tu lui diras que tu es chargé par 128, de le prier d'accourir tout de suite à la maison de santé dont tu parles et de m'y demander... Va !... N'oublie pas, par exemple de bien préciser que c'est « 128 » qui t'a chargé de ce message ?... Tu comprends ? C'est un signe de ralliement... Ainsi, M. Havard saura bien que c'est moi qui lui fait téléphoner... Allons !... Dépêche-toi !...

Et, de nouveau, le jeune homme montait dans sa voiture, remettait en marche, partait d'un élan fou.

Oh ! c'était abominable, ce qu'il venait d'inventer tout à coup !

Et, cependant, si invraisemblable que cela parut, c'était cependant logique ?

Est-ce qu'il ne suffisait pas de réfléchir quelques instants pour deviner ce qui se passait ?

L'auto, cinq minutes plus tard, stoppait à la porte de la clinique chirurgicale de Croissy...

D'une main nerveuse, David Dare carillonna.

Tout de suite, la porte d'entrée s'ouvrait. Devant le jeune homme, une sœur tourière s'avançait, qui demandait :

— Vous désirez, Monsieur ?

David Dare, fut net et catégorique :

— Ma sœur, déclarait-il, on a bien conduit ici, tout à l'heure, une jeune fille du nom d'Hélène Basty ?... On a dû l'amener en automobile ?... Plusieurs messieurs l'accompagnaient ?

La sœur tourière hocha la tête :

— Oui, Monsieur... Elle est bien arrivée.

— De quoi souffre-t-elle ?

Mais la sœur tourière, secouait la tête :

— Je ne puis pas vous renseigner ! A moins que... Vous êtes de la famille, peut-être ?

— Je ne suis pas de la famille, ma sœur !.. Je suis de la Sûreté... Voilà ma carte !

Seulement, en écoutant cette déclaration, la religieuse tressaillait, visiblement épouvantée.

— Comment ?... Comment ?... Vous êtes de la police ?... Mais, je ne comprends pas !... Il ne peut pas s'agir d'un crime, ou d'un accident ?... C'est un cas d'appendicite foudroyante...

— Tout à fait foudroyante ! articula, rageusement, David Dare. Je veux voir cette jeune fille. Ne refusez pas, ma sœur !... C'est un ordre ! une réquisition !...

Or, de plus en plus, la religieuse s'effarait :

— Mais, Monsieur, vous me demandez-là, quelque chose d'impossible ?... Le cas était urgent, urgent !... Même, le docteur qui va l'opérer...

— Elle n'est donc pas encore opérée ?...

— Elle ne doit pas l'être,... On vient de la conduire à la salle d'opérations... Celle-ci n'était pas libre quand elle est arrivée. Il a fallu attendre... Je vous disais que le docteur...

— Conduisez-moi, ma sœur !... Vite !... C'est une question de secondes !... Mais, conduisez-moi donc ?... Je vous dis que l'on doit l'assassiner, cette malheureuse !

David Dare ne pouvait évidemment prononcer des paroles plus impressionnantes. La sœur semblait sur le point de s'évanouir :

— Mais c'est abominable !... Mais c'est fou !... Assassiner cette jeune fille ? Ah ! Monsieur, vous n'y pensez pas !... On va la sauver, au contraire !... Ces cas d'appendicites foudroyantes... Et puis, le docteur qui l'opère, le docteur Chauvière, est un de nos meilleurs médecins...

— Ma sœur, coupa David Dare, il faut qu'à l'instant même vous me conduisiez !... Allons !... Vous ne voulez pas avoir un crime sur la conscience ?

Il sembla que la religieuse perdait tout à fait la tête...

Un instant, elle fixait David Dare de ses yeux dilatés. Et puis, tournant les talons, se mettant à courir :

— Venez, Monsieur !... Venez ! Mais vous ne pourrez pas entrer !... Voyez ?... D'ici on aperçoit la salle d'opérations illuminée... Certainement, on vient d'y porter la malade... Cela doit être commencé !

David Dare ne répliquait pas...

Il avait pris sa course.

Précédé de la religieuse, qui allait le plus vite possible, il montait un escalier, suivait un corridor, parvenait, enfin, dans une grande pièce claire, nette, l'antichambre de la salle d'opérations.

Deux infirmières s'y affairaient. Des autoclaves y étaient en action. On respirait déjà l'odeur nauséabonde, impressionnante toujours, qui persiste dans ces lieux, où la souffrance humaine vient demander la délivrance.

L'une des infirmières se retournait vivement :

— Doucement, ma sœur !... On commence à opérer...

Alors, David Dare s'élança en avant.

Une porte était là. Il mit la main sur la poignée...

Mais les infirmières se jetaient déjà sur lui :

— Monsieur ! Où allez-vous ?

Furieusement, David Dare jeta :

— En arrière ! Laissez-moi passer !... Police !

Mais, alors, dans la salle à côté, dans la salle d'opérations, un vacarme éclatait.

Oh ! l'atrocité de ce cri qui traversait la muraille, qui disait une angoisse désespérée, de ce cri qui n'était pas même articulé, qui était indistinct, et que David Dare, cependant, comprenait à merveille :

— Au secours !...

— Mais ouvrez ! ouvrez donc ! hurla le détective.

Il secouait la porte...

Une serrure secrète, une serrure de sûreté, l'arrêtait. C'était, d'ailleurs, une chose très naturelle. N'est-il pas normal que des précautions soient prises, pour éviter qu'un curieux puisse pénétrer dans une salle d'opérations ?

David Dare, cependant, s'impatientait :

— Mais ouvrez ! ouvrez donc ! clamait-il encore. Vous ne voulez pas que je fasse sauter la serrure à coups de revolver ?

Il semblait terrible. Une colère si manifeste le transportait que l'une des infirmières céda.

Elle ouvrit, en effet...

D'un bond, alors, David Dare s'élançait.

Et puis, tout de suite, il partit d'un grand rire, cependant qu'il s'immobilisait sur le seuil de la pièce.

— A temps !... murmurait-il. J'arrive à temps !

Certes les nerfs le dominaient ! Car il n'y avait guère de quoi rire, dans le spectacle qu'il contemplait...

Etendue sur une table d'opérations, bras et jambes attachés, disparaissant, presque, sous des linges qui délimitaient le champ opératoire, Hélène Basty faisait de visibles efforts pour se redresser.

— Au secours ! balbutiait-elle encore.

Immobiles, semblant stupéfaites, paraissant hors d'elles-mêmes, quatre infirmières demeuraient dans une pose rigoureusement immobile...

Elles fixaient, toutes les quatre, une petite porte.

Il n'y avait pas de docteur dans la pièce !

Il n'y avait aucun chirurgien qui fut présent...

Et Hélène Basty, soudain, parla :

— Ah ! je n'espérais plus vous voir ! balbutiait-elle.... Mais, par grâce, faites écartes ce masque de chloroforme... J'ai tellement de peine à penser !

De nouveau, toujours, sataniquement, David Dare riait...

N'était-ce pas là la réaction nerveuse ?

Il avait eu si peur !

Et puis, brusquement, il se domina.

— Le chirurgien ? questionnait-il.

L'opérée répliqua :

— Enfui, en vous entendant crier : « Police » !... Il est de l'autre côté de cette porte... Oh ! aucun danger : il ne peut s'échapper de là !...

Alors, de nouveau, David Dare affirma :

— Je suis arrivé à temps !

— Juste à temps ! confirma Hélène Basty. Il allait être trop tard... J'étais perdue !...

Mais, à la même minute où ils échangeaient ces mots haletants, un vacarme nouveau se précisait.

Survenait-il donc encore quelque incident tragique, et, à l'instant même où David Dare escomptait une définitive victoire, la Fatalité allait-elle, une fois de plus, se railler de ses efforts et les rendre inutiles ?

Il n'arrivait rien, à vrai dire, qui ne fut strictement logique et David Dare allait, tout simplement, avoir l'occasion de comprendre mieux encore combien les besognes policières, la lutte contre les criminels, exigent de ceux qui s'y livrent le constant souci de ne rien négliger, la perpétuelle préoccupation de penser à tout, même à ce qui paraitrait, à première vue, parfaitement incroyable ou impossible !

David Dare, en effet, quittant M. Havard dans la petite maison que celui-ci occupait au Parc des Princes, s'était permis de donner au Chef de la Sûreté une consigne qui lui semblait fort simple, et ne mettait pas en doute qu'elle ne fut observée :

— Allez à la Sûreté ! commandait-il. Attendez que je vous y téléphone !... Soyez prêt à accourir, en compagnie de cinq ou six inspecteurs, pour me prêter main-forte !

Puis il était parti, presque joyeux, enfiévré, en tous cas, à la pensée de la dernière bataille qu'il comptait bien livrer et transformer en victoire...

Hélas ! il commettait une faute grave !

Hélas ! en agissant de la sorte, il négligeait de tenir compte du caractère de M. Havard, et de ce que pouvaient être, de ce que devaient être, les pensées de son chef !

Certes, à l'instant où celui-ci voyait son inspecteur s'éloigner en toute hâte, M. Havard se précipitait sur ses talons ne retenant pas un gémissement d'épouvante quand il s'apercevait que le jeune homme n'avait pas même repris son revolver...

Mais c'était là, et fort naturellement, sentiment instinctif, attitude irréfléchie, et M. Havard, très vite, allait réfléchir, et repousser les suggestions instinctives !

Immobile sur le seuil de sa demeure, le Chef de la Sûreté jurait en effet tout à coup :

— Tonnerre de bon sang !

Puis, après une courte seconde, il reprenait :

— Mais... il ne se ficherait pas de moi, par hasard ?

La pensée va vite. Avec une rapidité qui

laissait bien loin derrière elle la vitesse d'évocation du cinématographe, M. Havard revoyait, en cet instant, les événements qui venaient de se dérouler, croyait entendre, à nouveau, les déclarations que David Dare lui avait faites.

Il balbutiait :

— Il serait riche?... Je l'ai vu cambrioler mon coffre!... Il prétend qu'il a deviné que j'étais victime d'un chantage?... Il affirme...

Et, soudain, avec une netteté cruelle, une netteté atroce, M. Havard se persuadait qu'il venait, tout simplement, de se laisser jouer, d'être victime d'une abominable duperie!

Rien de tout ce qui avait été dit par David Dare était-il, en effet, accompagné de la moindre preuve?

N'étaient-ce pas de pures et simples « affirmations » que le jeune homme avait produites, et cela pour justifier une attitude dont le moins qu'il y avait à dire était qu'elle était infiniment suspecte?

— Il cambriolait mon coffre!... Il le forçait! répéta M. Havard. Et je l'ai cru quand il m'a soutenu...

Le Chef de la Sûreté n'osa pas même achever sa phrase!

N'avait-il pas le sentiment absolu de la naïve confiance dont il venait de faire preuve?

N'était-il pas, surtout, victime de cette déformation professionnelle, bien excusable, qui atteint les policiers, et fait que tous, du plus petit au plus grand, deviennent incapables d'accorder crédit à des affirmations que nulle preuve n'accompagne?

M. Havard, en une minute se jugea — et le jugement qu'il rendait alors ne comportait aucune indulgence!

— Je me suis conduit comme un idiot! comme un fou! se cria-t-il.

Tout était simple, en effet, qui s'examinait à la lumière d'une complète méfiance...

Surpris au beau milieu d'un vol, David Dare avait inventé un conte à dormir debout!

Convaincu de vol manifeste il avait, au hasard, raconté n'importe quoi, avec le seul souci de duper celui qui l'écoutait!

En une si mauvaise posture le jeune homme pouvait-il, d'ailleurs, avoir recours à une autre ruse? N'était-il pas évident qu'il avait désiré, seulement, gagner des secondes, et, enfin, prendre la fuite?

— Ah! le misérable! se lamenta M. Havard, la canaille!

Il serrait les poings. Il sentait une colère folle grandir en lui...

Oh! maintenant sa conviction était faite, absolue : David Dare venait de lui mentir audacieusement, et, loin d'être un sauveur, un fidèle défenseur, devait être, était, certainement, le chef de la maudite bande qui le faisait chanter de façon si particulièrement horrible!

— Et dire que je le tenais! pensa, lamentablement déçu, M. Havard! Dire qu'il était à ma merci!

Seulement, le Chef de la Sûreté n'avait pas articulé ce dernier mot qu'il ne retenait pas un tressaillement...

David Dare avait-il bien été « à sa merci », en effet?

N'était-ce pas, plutôt, très exactement le contraire qui s'était produit?

Pour décider de la vérité, pour savoir que croire, il fallait, évidemment, arriver à une certitude sur ce point capital. Mais la chose était-elle bien possible?

— Il a jeté son revolver devant moi!... s'avoua le Chef de la Sûreté. Il s'est désarmé!... Donc...

Mais il haussait déjà les épaules.

Que prouvait ce geste qui l'avait, un instant, de nouveau impressionné?

David Dare avait, c'était exact, jeté son revolver. Mais n'avait-il pas agi de la sorte parce qu'il redoutait, à bon droit, que M. Havard, le surprenant devant son coffre-fort, occupé à une besogne de cambrioleur, ne l'abattit sans pitié?

— Il ne pouvait pas savoir que j'étais moi-même sans aucune arme? se demanda M. Havard.

Et puis il cessa de réfléchir, de raisonner, de peser les motifs de confiance ou de défiance qu'il pouvait rassembler.

N'était-ce pas perdre son temps?

Ne fallait-il pas d'abord agir, et l'action n'était-elle pas possible à la condition stricte de s'engager à l'instant même?

Toute seconde avait son prix. Si quelque chose devait être tenté, il importait de le faire tout de suite!

La pensée va vite, avons-nous dit. M. Havard n'avait mis que de courts instants à endurer les doutes que nous venons de rapporter. Immobile sur le seuil de sa maison il entendait encore les pas rapides de David Dare qui s'éloignait en courant...

Alors, véritablement courageux, sans même se soucier des risques qu'il allait affronter, sans même prendre le temps de fermer la porte de sa demeure, il se jetait en avant, engageant une poursuite qui était, cependant, bien la chose la plus folle du monde.

Pouvait-il, en effet, rattraper le fugitif?

Courant à perdre haleine dans les avenues désertes du Parc des Princes. M. Havard aperçut parfaitement David Dare alors qu'il sautait au volant d'une rapide voiture, alors qu'il démarrait à toute allure.

Et cela aurait dû être la fin de cette chasse d'un nouveau genre. Mais le Destin, qui se plaît, parfois, à d'extraordinaires hasards, devait venir en aide au Chef de la Sûreté.

Au même moment, roulant à bonne allure, deux motocyclistes passaient en qui le policier reconnaissait avec joie deux de ces agents — encore trop peu nombreux — qui sont chargés de la police des routes.

Alors, tout se suite, se jetant devant ces agents, il les arrêtait :

— Vite ! vite ! hurlait-il, emmenez-moi ! Suivez l'auto qui file là-bas !... Vite donc !... Vite !...

Il s'était juché sur un tand-sad. Il se cramponnait au cou et aux épaules d'un des motocyclistes :

— Allez donc ! allez donc ! Il faut savoir où cette voiture va ! Ne suivez pas de trop près, par exemple !

M. Havard était naturellement connu des agents de son arrondissement. Le fait que le Chef de la Sûreté demeurait au Parc des Princes n'était peut-être même pas étranger à cette ronde nocturne qui mettait les deux motocyclistes à la disposition du grand chef. En tous cas les deux agents ne demandaient aucune explication et s'empressaient d'obéir, trop heureux d'une aventure qui promettait une belle occasion de se signaler à l'attention du « Patron » !

Alors que David Dare, fort loin d'inventer l'espionnage dont il était l'objet, fort loin de soupçonner qu'on le filait, gagnait Saint-Germain et rejoignait, sur la place du Château, son groom devenu son collaborateur policier, M. Havard, cramponné toujours aux épaules de celui des deux agents qui l'emmenait ne le perdait guère de vue !

— Où va-t-il ? Où peut-il aller ? se demandait le Chef de la Sûreté.

Il vit, de loin, le jeune homme questionner un jeune garçon qui, visiblement, l'attendait. Il pensa :

— Un complice !

Et, tout naturellement, David Dare étant reparti, M. Havard se saisissait du gamin, le soumettait à un interrogatoire aussi rapide que brutal.

Fallait-il dès lors s'étonner si, trois minutes plus tard les deux motos repartaient sur la route de Croissy, emportant cette fois deux passagers, dont l'un était M. Havard et dont l'autre était le groom de David Dare ?

Fallait-il s'étonner, si, à l'instant même où le jeune homme rejoignait enfin Hélène Basty, étendue sur la table d'opération, l'aviatrice et son sauveteur tressaillaient également, en entendant soudain un étrange vacarme ?

Dans le corridor voisin, des gens couraient. Sur le seuil de la salle d'opérations, M. Havard apparaissait, suivi de trois compagnons.

— David Dare ?... David Dare ? appelait-il. Que se passe-t-il donc ?

Et, comme le jeune homme le considérait, visiblement interloqué de son arrivée si rapide, M. Havard ajoutait :

— Oui ! ne vous étonnez pas de me voir !... Que voulez-vous ? je me méfiais encore de vous !... Je vous suivais de loin !... J'ai perdu du temps à interroger votre gamin à Saint-Germain... Mais me voilà ! Que se passe-t-il ?

Alors, tranquillement, d'une voix devenue tout à coup très calme, David Dare expliquait :

— Chef, il se passe qu'un crime allait se commettre... Hélène Basty n'a nullement l'appendicite... Mais, en l'opérant le chirurgien allait tout tranquillement la tuer... C'est si facile ! Un coup de bistouri malheureux !... Un coup de bistouri qui tranche une artère... qui provoque une hémorragie... qui tue !... Et, naturellement, cela ne paraît pas même être un crime ? L'opérateur peut toujours invoquer la malchance !... le geste maladroit !... Cela échappe à la loi, vous comprenez, Chef ?

Gravement, David Dare ajoutait :

— Je suis arrivé à temps. Voilà ! — C'est tout, Chef.

Il semblait, cependant que M. Havard ne comprit pas encore...

— Mais le chirurgien ? protestait-il. Où est le chirurgien ?

David Dare montra la petite porte.

— Nous allons le trouver là. Il a voulu s'enfuir... Je crois d'ailleurs qu'il a fui !

Balbutiante, la religieuse affirma :

— Mais on ne peut pas sortir de ce cabinet !... Il n'y a pas d'autre porte que celle-ci !...

— Cela ne fait rien, ma sœur ! affirma David Dare. Vous verrez qu'il a fui !

Le détective traversait la salle d'opérations, s'efforçait d'ouvrir la petite porte, qui conduisait au cabinet, sans issue, où le chirurgien Chauvière s'était réfugié.

La porte était fermée à clef...

— Très bien ! approuva David Dare. Main-

tenant, je suis tout à fait certain qu'il a fui ! Vous avez un passe-partout ? Donnez-le moi, ma sœur ?...

Les infirmières éperdues, qui déjà, détachaient la malheureuse Hélène Basty, s'immobilisèrent, surveillant les gestes du policier.

Est-ce que M. Havard, lui-même, ne semblait point changé en statue ?

On entendit le pène glisser. D'un geste vif, David Dare repoussait la porte...

Et, tout de suite, tous, alors, voulurent voir !

Oh ! David Dare avait parfaitement saisi la vérité !

Le chirurgien avait fui...

Se sentant démasqué, comprenant qu'il n'était plus possible pour lui, d'échapper au châtiment, le misérable s'était fait justice !

Il était là, immobile, assis sur un fauteuil, un peu penché sur une table, où sa main droite reposait, tenant un crayon, n'ayant, peut-être, pas eu le temps d'achever la ligne qu'il inscrivait sur une feuille de papier.

— Il a fui ! répéta David Dare. De la seule fuite qu'il pouvait espérer !... Allons !.. Cette affaire est terminée...

Le jeune homme se retourna vers M. Havard :

— Le dernier mort « assis », Chef !... Vous voilà délivré de l'abominable chantage ?

Mais, à ce moment, M. Havard sursautait :

—Et cette femme ?... Cette Hélène Basty ? questionnait-il. Qui est-elle donc ? Ce n'était pas sa complice, puisqu'il voulait la tuer ?

Enfin détachée, assise maintenant sur l'atroce table d'opérations, et ramenant sur sa poitrine, d'un geste de pudeur charmant, les linges qui lui permettaient de masquer sa nudité, la jeune fille soudain, parla.

— Comment ! Monsieur Havard, vous n'avez pas saisi la vérité ?

Elle interrogea des yeux David Dare.

— ...Et vous non plus ?

— ...Voyons, Monsieur Dare !... C'est moi qui vous ai fait découvrir les cadavres « assis » dans la villa Verte ?... Oh ! je vous jure, par exemple, que j'ignorais que, de l'autre côté de la porte, il y avait une trappe !... Et je vous jure, aussi, que je ne me doutais pas, que, pendant notre visite de la villa, on avait truqué votre avion !... Non ! Non !... Quand j'ai repris mon vol, moi-même, je n'avais qu'une idée, suivre une automobile blanche que j'avais aperçue... La propre automobile du docteur Chauvière... Mais, tout cela, n'a pas d'importance !... Je vous répète que vous auriez dû deviner qui je suis... Je vous ai fait découvrir les cadavres de la villa Verte... Je vous les ai fait retrouver ensuite... Allons !... J'ai collaboré avec vous, voyons ?

Elle avait une sorte de sourire, à la fois triste et mutin :

— Qui êtes-vous ? demanda David Dare.

La jeune fille, tout doucement, articula :

— Une collègue, David Dare !... Une collègue de Scotland Yard... J'étais en France, en mission... Je poursuivais cet homme...

Et puis, changeant de ton, elle questionna :

— ...Mais vous n'avez pas lu, seulement le dernier message de ce misérable ?

Et, cette fois, David Dare sursauta.

C'était vrai ! Dans l'émotion de cette minute tragique il n'avait pas même eu la curiosité, de se pencher sur la dernière ligne, qu'avait écrite le criminel chirurgien...

D'un pas, le jeune homme s'avança. La feuille de papier trembla entre ses mains.

Le chirurgien Chauvière avait dû l'écrire, alors que le poison qu'il s'était injecté, commençait, déjà, de faire son effet. Les jambages de l'écriture étaient tremblés, zigzagants.

David Dare lut à haute voix :

« PRENEZ GARDE !... LA BANDE DES MÉDECINS ME VENGERA ! »

Alors, le jeune homme ferma les yeux.

Alors, pendant une courte seconde, il sentit la peur s'insinuer dans ses veines.

« La bande des médecins »...

Il avait triomphé de cet assassin. Mais le misérable, à l'instant même où il prenait la fuite dans la mort, avait osé une dernière et terrible menace.

Il y avait « une bande des médecins » !...

Et, les yeux fermés, glacé d'horreur, David Dare réfléchissait...

Si, vraiment, de misérables médecins s'étaient associés pour des buts criminels, n'était-ce pas quelque chose d'effroyable ?

Ils vont partout les médecins...

On ne les soupçonne jamais !... On suit docilement leurs prescriptions !... Ils disposent du poison qui tue lentement, de la drogue qui foudroie à la seconde, du bistouri qui assassine...

Les médecins !... Des hommes qui ont — si facilement, insoupçonnables toujours — le droit de vie et de mort, sur ceux qui les appellent à leur chevet !

David Dare, tout à coup, rouvrit les yeux.

— M. Havard, dit-il, si vraiment il y a une « bande des médecins », c'est une chose épouvantable !... Ah ! fasse le Ciel que cela ne soit pas vrai !... Fasse le Ciel que, de cette « bande » là, nous n'entendions jamais parler !...

Et il avoua tout bas, dans un soupir :

— J'ai peur, voyez-vous, Chef !... J'ai peur !...

FIN

*Dans cette même collection*

**VOUS LIREZ le 15 Décembre**

le prochain roman policier

de

Marcel ALLAIN

# PAS DE BRUIT... LA MORT

**C'est une nouvelle et passionnante enquête**

**de**

**David DARE**

2000 heures de distraction et de joie

**avec les merveilleux almanachs pour la jeunesse 1939**

•

# ALMANACHS

**DE JEUDI - DE BETTY DU CORSAIRE MASQUÉ - DE CENDRILLON - DE FRANGIPANE ET CARAFON - D'ŒIL DE FAUCON - DE RIRI ET RIRETTE - DE LA GRANDE AVENTURE DES CHASSEURS DU CONGO - DU JOYEUX COW-BOY**

•

**Chaque almanach est en vente partout : 1 fr. 75**

•

Envoi franco d'un almanach contre **2** francs en timbres à l'

**AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION**

**8, rue du Croissant, PARIS (2e)**

LES 10 ALMANACHS ENSEMBLE : **18** FRANCS

Le meilleur remède que l'on ait trouvé contre le cafard c'est une cure des merveilleux **ALMANACHS MARSEILLAIS 1939**

•

# ALMANACHS

**DE MARIUS • D'OLIVE • DE TITIN**
**DE CÉSAR • D'ANTONIN • D'ESCARTEFIGUE**

•

Chaque almanach représente **50 heures de bonne humeur**

•

**EN VENTE PARTOUT : 3 fr. 50**

•

Envoi franco d'un almanach contre **4** francs en timbres à l'

**AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION**

**8, rue du Croissant, PARIS (2e)**

LES 6 ALMANACHS ENSEMBLE : **22** FRANCS

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 303.9.1938.